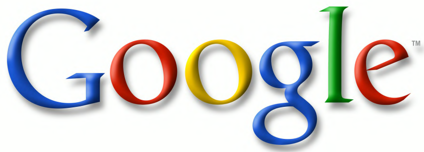




Mary Blagrave
Her Book



m. Salignac

AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE, OU SUITE DU QUATRIE'ME LIVRE DE L'ODYSSE'E D'HOMERE.

Par Monſeigneur FRANÇOIS de *Salignac*, de la *Mothe Fenelon*, Archevêque Duc de *Cambray*, Prince du *St. Empire*, Comte du *Cambreſis*, ci-devant Précepteur de Meſſeigneurs les Ducs de *Bourgogne*, d'*Anjou* & de *Berry*, &c.

Servant d'Inſtruction à Monſeigneur le

DUC DE BOURGOGNE.

Dernière Edition, plus ample & plus exacte que les précédentes.



A LA HAYE,
Chez ADRIAN MOETJENS, Marchand Libraire, près la Cour, à la Librairie Françoiſe.

M. DCCVI.

AVEC PRIVILEGE.



PRIVILEGIE.

DE Staten van Holland ende West-vrieslandt doen te weten, Alsoo ons vertoont is by Adriaen Moetjens, Boekverkoper in 's Gravenhage, hoe dat hy Suppliant hadt gedrukt, ende van voornemen was te doen herdrucken een boek, genaemt *Les Avantures de Telemaque, Fils d'Ulysse, &c.* in beter ordre als hy het selvige Boeck tot dato deses hadt gedruckt, ende bekommert sijnde, dat het hem door andere baetsoekende menschen in het geheel ofte ten deelen mogte naer gedruckt werden, ende dat hy daer door merkelijke schade soude komen te lijden; soo wast, dat den Suppliant sig keerde tot ons, ootmoedelijk versoekende, dat wy hem Suppliant geliefden te verleenen Octroy voor den tyt van vyftien eerstkomende Jaren, om in dien tijdt het voorschreven werck in sodanigen formaet ende taele als hy goet soude vinden, in onsen Lande alleen te mogen drukken, doen drukken en verkoopen, met interdictie van alle anderen, om het voornoemde Boeck in het geheel ofte ten deele te mogen drucken, ofte elders gedruckt sijnde, in onsen Landen te mogen inbrengen ofte verkoopen, op zeekere poenen en Confiscatie van alle sodanige Exemplaren tegens de Contraventeurs by ons daer tegens te stellen: SOO IST, dat wy de saecken ende 't versoek voorsz over gemerckt hebbende, ende genegen wesende ter bede van den Suppliant, uyt onse reghte wetenschap, souveraine Magt en Authoriteyt, den selven Suppliant geconsenteert, geaccordeert ende geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen en octroyeren hem mits desen, dat hy, geduyrende den tijt van vyftien eerst agter een volgende jaeren, het voorsz Boek genaemt *Les Avantures de Telemaque, Fils d'Ulysse, &c.* binnen den voorsz onsen Landen alleen sal mogen drucken, doen drucken, uytgeven ende verkoopen, verbiedende daerom allen en een ygelijk het selve Boeck in 't geheel ofte deel naer te drucken, ofte elders naer gedruckt, binnen den selven onsen Landen te brengen, uyt te geven, ofte te verkoopen, op verbeurte van alle de naergedrukte, ingebragte, ofte verkofte Exemplaren, ende een Boete van drie hondert guldens daer en boven te verbeuren, te appliceeren een derde part voor den Officier die de Calange doen sal, een derde part voor den Armen der plaatse daer het casus voorvallen sal, ende het resterende derde

part voor den Suppliant; alles in dien verstande, dat wy den Suppliant met desen onsen Octroye alleen willende gratificeren, tot verhoedinge van sijne schade, door het naedrucken van het voorsz Boeck, daer door in genigen deele verstaen den inhouden van dien te authoriseren ofte te advoueren, ende veel min het selve onder onse protectie ende beschermingе eenig meerder credit, aensien ofte reputatie te geven, nemaer den Suppliant in cas daer inne iets onbehoorlijx soude influeren, alle het selve tot sijne lasten sal gehouden wesen te verantwoorden, tot dien eynde wel expressselijk begeerende, dat by aldien hy desen onsen Octroye voor het selve Boeck sal willen stellen, daer van geen geabrevieerde ofte gecontraheerde mentie sal mogen maecken, nemaer gehoude wesen het selve Octroy in 't geheel ende sonder eenige omissie daer voor te drucken, ofte te doen drucken, ende dat hy gehouden sal zyn een Exemplaer van het voorsz. Boeck, gebonden ende wel geconditionneert te brengen in de Bibliotheek van onse Universiteyt tot Leyden, ende daer van behoorlijk te doen blijken, alles op pœne van het effect van dien te verliesen. Ende ten eynde den Suppliant desen onsen consente ende Octroye moge genieten als naer behooren, lasten wy allen ende een ygelijcken dien 't aengaen mag, dat sy den Suppliant van den inhoude van desen doen, laten ende gedogen, rustelijck, vredelijck ende volkomelijck genieten ende gebruyken, cessferende alle belet ter contrarie. Gedaen in den Hage onder onsen grooten Zegel hier aen doen hangen, den 9. December in 't Jaer ons Heeren ende Saligmaeckers duysent ses hondert negen en tnegentigh.

vt.

A. HEINSIUS.

Ter Ordonnantie van de Staten

SIMON VAN BEAUMONT.

PRE-



PREFACE.

LEs Avantures de Telemaque ont merité il y a long-tems l'applaudissement de toutes les personnes de bon goût : & quoiqu'on en ait fait en moins d'un an plus de vint Editions differentes, on peut dire néanmoins qu'il n'y en a point encore eu assez pour contenter l'avidité du public, qui ne peut se rassasier de la lecture d'un Livre si utile & si agréable. Dailleurs l'empressement que les Imprimeurs ont témoigné pour satisfaire les curieux, fait qu'ils ont tellement précipité les Editions, qu'à peine en trouve-t-on une correcte & digne d'un Ouvrage aussi excellent que celui-ci; c'est ce qui a fait entreprendre cette nouvelle Edition, qu'on trouvera, sans doute, beaucoup plus parfaite que les

précédentes. Il ſeroit à ſouhaiter que Mr. de Cambray eut voulu lui-même prendre ſoin de l'Edition de ſon Livre. Sa modeſtie & peut-être la crainte de déplaire à des Puiſſances, à qui il a eu le malheur de devenir ſuſpect, l'en ont empêché juſques ici. Mais autant qu'il a marqué d'indifference pour le ſuccès de ſon Livre, autant le Public a témoigné d'ardeur pour le faire valoir; & il ne faut pas s'en étonner; les agrémens infinis qui y ſont répandus, & qui ſervent à rehauſſer le prix de la Morale la plus pure qu'on puiſſe imaginer, l'ordre & l'économie de tout l'ouvrage, l'expreſſion noble & vive, la narration agréable & aiſée, la varieté, l'abondance, le ſçavoir bien ménagé, en un mot le merite de l'Auteur déja connu d'ailleurs, & enfin ſon malheur, dont preſque perſonne ne l'a jugé digne, tout cela a produit cette multitude de ſuffrages & d'approbations qu'on s'eſt empreſſé de donner aux Avantures de Telemaque. Pluſieurs perſonnes même ont été ravies de trouver cette occaſion de vanger Mr. de Cambray de la perſécution qu'on lui a ſuſcitée.

Tout le monde ſçait qu'il a été le Martyr de la Théologie Myſtique qu'il a dé-
fenduë

fenduë dans son Livre des Maximes. L'histoire en est longue, & demanderoit un éclaircissement fort ample; mais les bornes que je me suis prescrites dans cette Préface, ne me permettent pas de m'étendre beaucoup.

Je dirai donc en peu de mots que Mr. de Cambray, tout grand esprit qu'il est, s'est mis dans la tête le dessein de soutenir l'amour pur & desinteressé, tel que plusieurs Contemplatifs l'ont enseigné, & tel qu'il ne subsiste que dans l'imagination échauffée de quelques dévots de profession, qui croyent par là se sequestrer du reste du monde, & qui regardent les autres hommes comme des mercenaires, qui marchandent le Paradis avec Dieu, & qui ne le servent qu'en vûë de la recompense.

Cette idée, sans doute, est belle & digne de la grandeur de Dieu, qui merite d'être servi pour lui-même, sans aucune vuë d'interêt. C'est dommage que la nature de l'homme soit trop foible pour atteindre à une si haute perfection, & que l'amour propre soit toujours la base & le motif de toutes nos vertus. Toutefois plusieurs Mystiques approuvez de l'Eglise Romaine ont enseigné ces mêmes Maximes, & sont encore allez plus loin que

Mr. de Cambray, comme la plûpart en conviennent, & comme il me seroit fort aisé de le démontrer. C'est néanmoins sur cette doctrine qu'on a intenté le procès à Mr. de Cambray. Je ne pretens point ici raporter toutes les persecutions qu'on lui a suscitées, le Public en a été informé & lui a rendu justice.

Personne n'ignore que Mr. de Meaux, autrefois son ami intime, a été le plus passionné de ses ennemis, qu'il s'est servi contre lui de l'autorité du Roi, & du zéle que ce grand Prince témoigne pour la Religion, qu'il a engagé plusieurs Prelats dans sa querelle, qu'il a soulevé une partie de la Sorbonne, qu'il a repandu plusieurs Libelles pour ternir la reputation de son ancien ami; & qu'enfin toutes ces démarches, où il a paru beaucoup de passion & d'emportement, ont plûtôt fait voir le grand credit de Mr. de Meaux, que la justice de sa cause.

Mais, dira-t-on, quelles sont les raisons qui ont si fort animé Mr. de Meaux contre son confrere & son ami, d'où a pû proceder un zéle si amer? L'interêt de la Religion n'inspire point tant d'injures, tant d'intrigues, ni de cabales, sur tout contre un homme qui ne respire

que

que la paix; qui ne demande que la justice & la raison, qui offre de se soûmettre à un Tribunal legitime, qui s'y soûmet sans réserve, & qui donne l'exemple d'une parfaite obéïssance. Avoüons-le franchement, & rendons gloire à la verité; Mr. de Meaux avoit pour animer son zele d'autres motifs que ceux de la Religion. Il ne m'appartient pas de sonder les cœurs; mais puisque Mr. de Meaux s'est donné cette licence à l'égard de Mr. de Cambray, il nous permettra d'en user de même à son égard. C'est lui qui nous en a donné l'exemple, & nous tâcherons de le suivre. Mais comme nous n'avons pas cet heureux talent qu'il a pour répandre des injures, nous nous dispenserons de l'imiter en ce point. Voici donc ce que quelques-uns, qui paroissent avoir mieux demêlé la verité, ont pensé de toute cette affaire, qui a fait tant de bruit dans le monde, & dont peu de gens ont pénétré les veritables motifs.

Mr. de Meaux a recherché avec empressement la Charge de premier Aumônier de Madame la Duchesse de Bourgogne. Mr. de Cambray a paru aussi la souhaiter, mais sans faire des brigues pour l'obte-

l'obtenir, & ſans autre appuy que ſon ſeul mérite. Le credit de Mr. de Meaux l'a emporté, il a eu la victoire entiére, mais il ne s'en eſt pas contenté, Mr. de Cambray a ceſſé d'être ſon ami dès qu'il eſt devenu ſon rival, un concurrent d'un tel merite eſt toujours à craindre, quelque malheureux qu'il ſoit. Voilà ſi je ne me trompe, le nœud fatal; mais pouſſons encore plus loin nôtre recherche. Mr. de Cambray en recevant l'Archevêché que le Roi lui a donné, ſe démit d'une Abbaye conſiderable, diſant que le revenu de l'Archevêché de Cambray lui ſuffiſoit. Cet exemple de deſintereſſement, digne ſans doute d'être admiré, condamnoit tacitement la conduite de Mr. de Meaux, qui poſſede ſeul pluſieurs Benefices, & dont l'ambition n'eſt pas encore ſatisfaite. Ainſi ce n'étoit plus ſelon lui une action ni belle ni indifferente. Dailleurs la réputation d'eſprit, de ſçavoir & de vertu, que Mr. de Cambray s'eſt aquiſe, offuſquoit en quelque façon la gloire de Mr. de Meaux, qui depuis long-tems étoit l'Oracle des Prélats de France, & qui ne vouloit pas décheoir de cet honneur.

Ces raiſons le rendoient ſon ennemi ſecret,

cret, mais elles ne lui permettoient pas encore de le paroître, il falloit des pretextes ſpecieux pour autoriſer ſa paſſion, & pour ne pas perdre ſa réputation, en voulant détruire celle d'un autre. Le Livre des Maximes lui a fourni tout ce qu'il ſouhaitoit, il y a vû ou a crû y voir des conſequences dangereuſes. La bonne intention de l'Auteur n'a pu l'excuſer, ſa droiture, ſa ſoumiſſion, & toutes ſes autres vertus n'ont pû arrêter le torrent d'injures qui étoit tout prêt à ſe répandre, ce zele amer s'eſt fait ſentir, & a ébloüi les ſimples. Les idées de perfection que Mr. de Cambray a voulu donner dans ſon Livre n'ont été que des chimeres & des héréſies, ſon nom dans les Ecrits de Mr. de Meaux, s'eſt trouvé accompagné des épithétes les plus odieuſes; & comme ſa conduite ne donnoit pas de priſe on a voulu le confondre avec Madame Guyon, & mettre un homme ſi ſage dans les interêts d'une femme extravagante; il eſt devenu *le Mantan de la nouvelle Preſcille*. En un mot il n'y a point de voyes dont on ne ſe ſoit ſervi pour le rendre criminel. On a remué Ciel & Terre contre lui. Pendant ce tems de troubles & de perſecutions Mr. de Cambray a conſervé dans ſon

cœur la paix & la tranquillité, & comme s'il eut été insensible aux injures & aux cabales qu'on faisoit contre lui, il ne répondoit qu'avec une moderation capable de desarmer toute la colére de ses ennemis. La force n'a paru que dans ses raisons & dans la victoire qu'il a remportée sur lui-même; aussi a-t-il gagné les suffrages de toutes les personnes desinteressées; & malgré la condamnation de Rome il a été justifié dans tous les cœurs.

Chacun sçait que les intrigues de ses adversaires ont eu l'ascendant sur ses raisons, cela n'a pas empeché qu'il n'ait obéï aveuglement. Il n'a pas plûtôt sçû l'arrêt prononcé contre lui, qu'il s'est soumis sans aucune restriction, il a lui-même condamné son Livre, sans chercher ni prétexte ni excuse pour le défendre. On voit dans l'Histoire de l'Eglise beaucoup de Saints & de grands Prélats qui sont tombez dans l'erreur, mais on n'en voit aucun qui ait fait paroître une soûmission si parfaite, &, je l'ose dire, qui se soit défendu avec tant de force & de moderation.

Tout le monde a loüé Mr. de Cambray de sa soumission, je ne vois que Mr. Jurieu qui l'aît blamé d'avoir procuré la paix de l'Eglise par une obéïssance sans reserve,

ve, & qui ait traité de bassesse le courage qu'il a témoigné à se vaincre lui-même. Ce Ministre n'attribuë la soumission de Mr. de Cambray qu'à l'interêt & qu'aux motifs les plus indignes d'un honnête homme, en quoi il fait assez connoitre le fonds de son ame, & les raisons qui le feroient agir en pareille occasion. Mais laissons-là ce Ministre s'applaudir de son erreur, & reprenons nôtre histoire.

Il n'y a personne jusqu'ici qui ne juge que Mr. de Meaux doit être content de la soumission de son adversaire; en effet, si ce Prélat ne cherche que l'avantage de l'Eglise, le voilà satisfait. Rome a parlé; tout cede, son Adversaire donne le premier l'exemple d'obéïssance. La charité demande qu'on oublie le passé, qu'on loüe hautement la conduite d'un ennemi si sage, si l'on peut traiter d'ennemi un homme qui ne cherche, & qui ne veut que la verité. Cependant Mr. de Meaux vient encore à la charge & attaque un homme qui ne se défend plus; il a reveillé tout nouvellement cette affaire dans l'Assemblée du Clergé de France qui s'est tenuë à S. Germain en Laye, & a voulu qu'on travaillât à la revision du procès, qu'on en fit une ample Histoire pour justifier son

zéle à la posterité, & pour immortaliser sa gloire, en humiliant son adversaire qu'il ne croit pas encore assez abbatu. C'est en vain que l'Evêque de Rennes appuyé de plusieurs de ses Confreres lui a representé en pleine Assemblée, qu'on ne devoit plus se souvenir de l'affaire de Mr. de Cambray, que pour admirer son obéïssance & sa soumission; Mr. de Meaux n'a pas laissé de poursuivre, & dans un des Bureaux à la tête duquel ce Prelat s'est mis, on a fait de nouveau le procès à Mr. de Cambray.

Une si cruelle persecution n'a point fait changer de conduite à Mr. de Cambray; il n'a opposé que la moderation à tout cet emportement; mais il y auroit sujet de craindre que le Public, qui rend volontiers justice, & qui s'irrite contre la faveur dont on abuse, ne s'élevat enfin pour un illustre malheureux. Je croy même que Mr. de Meaux, pour sa propre réputation, auroit bien fait de prendre le parti d'admirer avec tout le monde la sagesse d'un Prelat si soumis, & qui s'est plus aquis de réputation par son malheur, que lui-même par sa victoire.

Tout ce recit ne tend point à faire croire qu'on ait eu tort de condamner la doc-

trine de Mr. de Cambray. A Dieu ne plaise qu'on s'oppose à un jugement aussi autentique que celui de la Cour de Rome; Mr. de Cambray s'y est soumis, & il a bien fait; les vuës profanes qu'on peut avoir euës n'empechent pas que le jugement ne soit équitable. On a pretendu seulement montrer la violence & l'injustice du procedé de quelques particuliers à son égard, qui le poursuivoient à toute outrance, lors qu'il ne respiroit que la paix, & qu'il offroit de se soumettre sans restriction. Voilà surquoi le Public condamne ses Adversaires, & admire sa conduite, qui ne s'est jamais démentie.

Il y a encore une chose sur laquelle Mr. de Cambray peut se plaindre avec raison; c'est que n'ayant rien avancé que sur la foy de tous les Mystiques les plus approuvez, de St. François de Sales entr'autres, de Ste. Therese, du bien-heureux Jean de la Croix, de Balthazar Alvarez, &c. on n'a pourtant pas voulu les confondre avec lui, quoi qu'il ait été plus moderé qu'eux; c'est vouloir que sa doctrine subsiste encore dans les Livres de ces Auteurs, quoi qu'elle soit condamnée dans le sien. Mais avoüons-le franchement, le malheur de Mr. de Cambray vient d'avoir

voir tiré cette doctrine de l'obscurité myſtérieuſe où elle étoit enfermée. Il l'a miſe au grand jour, il a, pour ainſi dire, levé le voile qui la couvroit, & avec beaucoup de netteté & de préciſion, il l'a montrée telle qu'elle étoit; alors developée du galimatias qui l'environnoit, elle a paru toute nouvelle; & voila en quoy Mr. de Cambray a choqué les eſprits, il a parlé trop nettement pour des gens qui veulent être trompez, il a diſſipé ces nuages, qu'on avoit ſi long-tems reſpectez, la lumiére les a éblouïs, & ils ont cóndamné dans lui ce qu'ils avoient aprouvé dans les autres.

Mais c'eſt aſſez parlé ſur cette affaire, revenons à Telemaque. Ce nouvel Ouvrage de Mr. de Cambray n'a pas vû le jour du conſentement de ſon Auteur. Il ne l'avoit composé que pour l'inſtruction de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, à qui il vouloit inſpirer des ſentimens nobles & deſintereſſez. Il ſe croyoit aſſez recompenſé de ſon travail par le fruit qu'il en eſperoit, & par l'avantage que tous les peuples en recevroient un jour, ſi ſes maximes étoient ſuivies. Mais le bonheur a voulu que le Public ait profité malgré lui de la lecture d'un ſi excel-

lent

lent Livre. Un Valet dont il s'étoit servi pour écrire l'ouvrage, à mesure qu'il le composoit, en fit une double copie, & depuis étant sorti de chez Mr. de Cambray pour des raisons que je n'ai pas sçûës, profita du manuscrit qu'il avoit, & le vendit à un Libraire de Paris. Ainsi Monsieur de Cambray a vû tout à coup son Livre, qu'il croyoit bien enfermé dans sa cassette, courir toute la France & ensuite tous les Pays étrangers. Le Public l'a reçu avec applaudissement, & malgré le dégoût de quelques critiques, l'a mis au dessus des plus beaux ouvrages qui ayent paru depuis long-tems.

Je ne pretens pas ici justifier Telemaque contre les degoûts injustes de quelques censeurs; le Public le justifie assez, & par l'estime qu'il fait du Livre, & par le mépris qu'il témoigne pour la Critique. Ces Auteurs se décrient eux-mêmes en voulant se tirer de l'obscurité où leur peu de merite les a reduits malgré eux: en effet leur plume seroit à jamais ignorée, s'ils n'avoient eu la hardiesse de se faire un si noble adversaire. Ce sont proprement des Pygmées qui attaquent un Hercule.

Un de ces Auteurs qui a fait imprimer sa Critique en Hollande n'a donné au public qu'un

qu'un tissu de mauvaises plaisanteries, en quoi il est très-abondant, car il trouve moyen d'en debiter tous les mois contre tout ce qu'il y a de plus grand dans l'Europe. Je trouve Mr. de Cambray bien heureux d'être mis en si bonne Compagnie, & de n'avoir pas l'approbation d'un si foible Ecrivain, puis que pour la meriter il faudroit renoncer à celle des personnes de bon goût.

L'autre Auteur, dont je parle, a composé une énorme Critique pour sa longueur, & qu'on peut justement appeller l'effroy du Lecteur, *horribilem & sacrum Libellum*, Livre aussi ennuyeux que celui de Mr. de Cambray est agréable & divertissant. Ce sont des citations Greques & Latines entassées sans discernement & sans ordre, qu'il envoye à une Dame pour la divertir, comme il pense; mais en effet pour lui faire prendre tous les Livres en horreur. Il commence par une ample dissertation contre les Romans: ensuite de quoi il ajoute que *le profond respect qu'il a pour le caractére & pour le merite personnel de Mr. de Cambray, le fait rougir de honte pour lui, d'apprendre qu'un tel ouvrage soit sorti de sa plume, & que de la même main dont il offre tous les jours*

au Dieu vivant le Calice adorable qui contient le sang de J. C. le prix de la redemption de l'Univers, il ait presenté à boire à ces mêmes ames qui en ont été rachetées la coupe du vin empoisonné de la prostituée de Babylone. Voila du plus haut style, & qui fait voir que l'Auteur aime les grands mots. Après ce debut, il cite Monsieur de Cambray devant tous les Peres de l'Eglise pour entendre sa condamnation; mais ce bon Critique ne sçait pas que St. Jean Damascene, qu'un Pape, & que plusieurs Evêques ont composé des Romans, & que l'on dit communément que l'Histoire de Job a été inventée par Moyse pour exciter les Israëlites à la patience.

Voila donc les Romans autorisez par les plus grands hommes. Mais, ajoute l'Auteur de la Critique, *les charmes de la vie champêtre, & des tendres amours des Bergers & des Bergeres d'Egypte dançans au son du chalumeau & de la flûte sur la fougére, & la peinture qu'il fait de la beauté naturelle & sans fard des petites paisannes Egyptiennes, le bonheur des habitans de la Betique, &c. tout cela est decrit avec trop d'agrémens, & ne sert qu'à corrompre l'esprit de la jeunesse.* Voila sans doute une Critique toute nouvelle, pag. 5.

qui

[redacted]

qui défend les graces & les ornemens du discours.

S'il ne faut pour plaire qu'une narration pesante, & un style pedantesque, l'Auteur de la *Telemacomanie* est incomparable. Cependant il veut quelquefois prendre le ton plaisant, mais cela lui sied aussi mal qu'à l'Ane de la fable de vouloir divertir son maître & se rendre agréable; il n'y a point de mauvaise turlupinade qu'il ne prenne pour de bons mots, & afin que l'on voye que je ne parle pas en l'air, voici un échantillon de ses plaisanteries par lequel on jugera du reste. Il dit pag. 35. qu'il est étonnant que Monsieur de Cambray n'*ait pas sçû, ou n'ait pas fait reflexion que le bon homme Anchise ne mourut en Sicile qu'après que son fils Enée l'y eut aporté non sur ses épaules, mais dans un bon vaisseau.* La remarque est curieuse & digne d'un grand Critique comme lui.

Mais il y a dans cet endroit une faute encore plus pitoyable. Il reproche à Mr. de Cambray d'avoir commis un Anachronisme le plus grossier qui soit dans son Livre, en faisant inspirer à Aceste le dessein d'immoler Telemaque sur le tombeau d'Anchise avant que la flotte d'Enée, qui étoit sur les côtes, fut arrivée. C'est ici qu'il

qu'il triomphe. *Il faut*, dit-il, *qu'un menteur ait bonne memoire. Si Anchise est mort en Sicile, Enée y est donc arrivé, & sa Flotte n'est plus errante dans les Mers aux environs de cette Ile.* Pag. 15.

L'Auteur de la Telemacomanie se seroit épargné tout ce discours s'il avoit pris la peine de lire le premier & le cinquiéme Livre de l'Eneïde. Il auroit vû dans le premier Livre Enée partant de Sicile pour aller en Italie, & ce Heros jetté par la tempête sur les côtes d'Afrique, où Didon le reçoit & lui fait conter ses avantures depuis l'embrasement de Troye jusqu'à son arrivée dans la Sicile, & à la mort de son pere Anchise qui mourut à Drepane, il auroit vû dans le cinquiéme Livre le retour d'Enée en cette Ile, où la tempête l'oblige d'aborder une seconde fois. Mr. de Cambray feint que la même tempête poussa le vaisseau de Telemaque sur les côtes de Sicile, & qu'Aceste eut alors dessein de l'immoler sur le tombeau d'Anchise pour vanger Enée des maux qu'Ulysse avoit faits devant Troye. Voila cet *Anachronisme épouvantable*, ou plûtôt l'ignorance du Censeur, qui n'a pas sçû qu'Enée avoit été deux fois en Sicile.

Pour achever de faire voir le peu de jugement

gement de cet Auteur, j'ajouterai une autre bevuë qu'il a faite dans l'Article de Pygmalion.

Pag. 156. & suiv. Il accuse Mr. de Cambray d'avoir confondu la Chronologie, & il assure que Pygmalion Roi de Tyr ne vivoit point du tems de la guerre de Troye; il le prouve par l'autorité de plusieurs Auteurs Grecs & Latins, & employe cinq à six pages à demontrer cette verité. Il pouvoit s'épargner cette peine, car c'est un fait que personne n'ignore, & que Mr. de Cambray sçait apparemment mieux que lui: en effet qui doute que Didon, Sichée & Pygmalion n'ayent été plus de 200. ans après la prise de Troye. Si Mr. de Cambray ne l'a pas dit ainsi, c'est qu'il n'a pas voulu s'assujettir dans un Roman aux regles de l'exacte Chronologie, & qu'il a mieux aimé suivre la disposition de Virgile, qui place les avantures de Pygmalion au tems d'Enée & de la guerre de Troye. Il a crû qu'un tel garand l'autorisoit assez dans un point où il n'est pas question de débroüiller la Chronologie, mais de plaire & d'instruire par la vrai-semblance plûtôt que par la verité. Voila ce que l'Auteur de la Critique auroit pensé s'il avoit eu le goût de la Poësie.

sie. Mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il veut prouver que le Pygmalion de Telemaque vivoit long-tems après ce jeune Heros, en le confondant avec un autre de même nom qui vivoit plusieurs siecles avant la guerre de Troye. C'est un plaisir de l'entendre parler lui-même.

Les Poëtes de leur côté, dit-il en parlant de Pygmalion, *assurent que Venus & l'Amour, pour se vanger de ce qu'ils n'avoient pû le reduire sous leur Empire, le rendirent amoureux d'une statuë, & que pour le châtier de l'horreur qu'il avoit pour les vivantes & animées Idoles de chair, ils le rendirent furieux & passionné pour une idole de pierre.* Il dit dans la page precedente: *Mr. de Cambray nous depeint Pygmalion comme un homme passionné pour les femmes, comme idolâtre de la beauté d'Astarbé, comme le plus grand debauché, & le plus transporté de tous les hommes pour les plaisirs sensuels, & comme un monstre d'incontinence. Mais ce Prince n'étoit rien moins que cela, il avoit en horreur les femmes & ne pouvoit les souffrir &c. Venus eut le chagrin aussi-bien que l'Amour son fils de ne pouvoir jamais l'asservir sous son Empire.* On ne peut pas renfermer plus de bevuës en moins de

Pag. 161.

Pag. 160.

paro-

paroles. L'Auteur de la Critique pretend ici nous prouver que Pygmalion Roi de Tyr n'étoit pas debauché, parce qu'il y a eu environ 400. ans avant lui un fameux Sculpteur dans l'Ile de Cypre qui portoit le même nom, & qui étoit fort continent. En effet ce Pygmalion, dont il parle, & qu'il confond avec le Roi de Tyr, étoit un celebre Sculpteur de l'Ile de Cypre, qui avoit fait lui-même la ſtatuë dont il devint amoureux. Venus touchée de ſa paſſion metamorphoſa le marbre en une femme auſſi belle que l'étoit l'ouvrage de Pygmalion. Ce fut de cette femme qu'il eut Paphos qui donna ſon nom au Païs de ſa naiſſance. Paphos fut pere de Cyniras, & Cyniras eut de Myrra ſa propre fille, Adonis qui fut favori de Venus. Toute cette fable eſt ſi connuë qu'on ne peut trop admirer l'ignorance de l'Auteur qui ſe pique d'une grande érudition, d'avoir embroüillé des choſes ſi claires.

Cette erreur n'eſt pas la ſeule où il ſoit tombé au ſujet de Pygmalion; il prétend que ce Prince, que Mr. de Cambray nous dépeint comme un impie, étoit un homme très-religieux, & que ſon avarice inſatiable, & l'aſſaſſinat qu'il commit dans

la

la personne de Sichée mari de sa sœur Didon n'étoit qu'une bagatelle, & n'empêchoit pas qu'il ne fut honnête homme & les delices de son peuple.

Voilà de beaux sentimens pour un homme qui nous veut faire un crime de la composition d'un Roman qui n'inspire que la vertu. Je ne parle point des équivoques grossiéres qu'il dit à l'occasion d'un entretien que Telemaque eut avec un Prêtre Egyptien ; ni des loüanges fades qu'il donne à Mr. de Meaux. On sçait bien que ce Prelat mérite d'être loüé, mais je doute qu'il goûte des loüanges si mal assaisonnées.

C'est trop s'arrêter, dira-t-on, à refuter un Livre que personne ne lira ; dailleurs le *Livre de Mr.* de Cambray est au dessus de la Critique : il est vrai : cependant, comme il y a eu quelques gens de merite qui ont trouvé à redire à cet Ouvrage, & qui ont aporté des raisons plus plausibles, tâchons de leur répondre, & de les satisfaire.

1. Ils disent que le style en est trop Poëtique, & traitent de verbiage ces endroits où l'Auteur s'égaye, & se répand dans des descriptions pompeuses, & dans des comparaisons un peu étenduës. Il est vrai que le style de Mr. de Cambray est

les plus magnifiques que nôtre Langue puisse fournir. On y voit toutes les graces de la Poësie, tous les ornemens & toute la force de l'Eloquence, jointe à un sçavoir profond de l'Antiquité, que l'Auteur employe avec tant d'art qu'il semble que les choses se soient presentées d'elles-mêmes. Rien ne sent le donneur de preceptes, tout y est riant, tout y engage, & tient un Lecteur attentif jusqu'à la fin, qui vient toujours trop tôt à son gré.

J'aurois beaucoup d'autres choses à ajouter sur la conduite sage & édifiante que Mr. de Cambray garde dans son Diocese, où il gouverne avec une douceur, & une force qu'on ne peut trop admirer. Je pourrois m'étendre sur les charitez qu'il fait, sur les instructions qu'il donne à tout son peuple, sur la facilité qu'il y a de l'aborder: mais il suffit de dire, pour faire son caractére en peu de mots, qu'il pratique exactement les maximes qu'il enseigne, & qu'il ne parle dans ce Livre que de l'abondance de son cœur. Je ne doute point que tout ce qu'on a dit ici ne choque la modestie de Mr. de Cambray; mais si l'on n'a pas son aveu dans les loüanges qu'on vient de lui donner, on est sûr au moins d'avoir celui du public.

LE SERPENT & LA LIME.

FABLE

DE MONSIEUR

DE LA FONTAINE,

Adressée aux Auteurs qui ont critiqué les Avantures de Telemaque.

FABLE.

ON conte qu'un serpent voisin d'un Horloger,
(C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage)
Entra dans sa boutique, & cherchant à manger,
N'y rencontra, pour tout potage,
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colére,
Pauvre ignorant! & que pretens-tu faire?
Tu te prens à plus dur que toi.
Petit serpent à tête folle,
Plûtôt que d'emporter de moi,
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents;
Je ne crains que celles du tems.



Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.



LE CYGNE ET LES OYSONS.

AUTRE FABLE

Adressée à ceux qui ont persecuté l'Auteur des Avantures de Telemaque.

De tout tems le merite a fait des envieux.
Il est des gens pleins d'injustice;
Rien ne plait à leurs yeux;
Et la gloire d'un autre est pour eux un supplice.
Que faire à ces gens-là, leur répondre, crier,
Leur rendre injure pour injure?
N'attaquons point ainsi les maîtres du métier;
Chacun a son talent, le leur est l'imposture.
Mais quoy se laisser decrier?
Dira quelqu'un. La route la meilleure,
La voici. Méprisez & l'injure, & les sots;

Lais-

Laissez-les dire, après leurs vains propos;
Le merite à la fin demeure.
Je le fais voir en peu de mots.



Jadis près du fleuve Meandre,
Un Cygne enchantoit les oiseaux;
Le Dieu du fleuve pour l'entendre
Arrêtoit le cours de ses eaux;
On admiroit en lui la beauté du plumage,
Et les doux charmes de sa voix,
Qui faisoit revenir les vallons, & les bois.
Certains oisons du voisinage,
Qui s'admiroient sans avoir de rivaux,
Insolens, babillards, importuns animaux,
Furent jaloux; & quoy que leur ramage
Fût à peine souffert dans les prochains hameaux,
Ils ne pouvoient pourtant lui ceder l'avantage:
Chacun sur son voisin veut toûjours l'emporter;
Le plus sot croit avoir tout l'esprit en partage.
Nos oisons ainsi faits; & sûrs de maint suffrage,
S'en vinrent defier ce rival dangereux.
Il chante, & l'echo du rivage
Redit ses sons Harmonieux,
Capables de charmer l'esprit le plus sauvage.
Le succès d'un rival met en mauvaise humeur.
Les oisons par leurs cris augmentent sa victoire.
Voila la cabale en rumeur.
Un d'eux leur dit, pour effacer la gloire
D'un adversaire, il n'est, dit-on,
Aucun moyen qui ne soit bon.
J'en sçais un, sa blancheur que tout le monde estime
Fait près de nous la moitié de son crime.
Detruisons la. Chacun à ce conseil nouveau
Applaudit, accourut, & dans ces endroits sombres,
Où le Cygne dormoit paisiblement à l'ombre,

Sous des saules épais couché près d'un ruisseau,
Employa ce moyen aussi sale qu'étrange.
Ils se plongent dedans la fange;
Et s'étant tout couvers de boüe & de limon,
Ils viennent doucement près du lit de gazon
Où le Cygne dormoit tranquille, & sans soupçon.
Dabord avec grand bruit, & d'un battement d'ailes
Ils font pleuvoir sur lui leur ordure à foison,
Et ternissent bien-tôt sa blancheur naturelle.
Le Cygne s'éveillant, sans se mettre en couroux,
Ce trait, dit-il, retombera sur vous,
Foibles Oisons, qui n'avez pour merite
Que le triste moyen de nuire impunément;
Allez contre quelqu'autre exercer ce talent;
Des maux que contre moi vôtre troupe medite,
Vous n'aurez à l'instant que la honte pour fruit.
Il dit, & se plongeant au fonds d'une onde claire,
Il reprend à l'instant sa blancheur ordinaire.
Les oisons étonnez s'en vont avec grand bruit,
Honteux de n'avoir pu montrer que leur envie.
Le Cygne en s'élevant sur l'eau,
Paroît plus brillant, & plus beau;
Et d'un chant gracieux reveillant l'Harmonie,
Fait entendre aux Echos sa douceur infinie;
On l'écoute, on s'aplique à le considerer,
Et tous jusqu'aux Oisons sont contrains d'admirer.



Ce n'est point aux Oisons que ce discours s'adresse,
C'est à vous ennemis du merite éclatant.
Tout vous choque aujourd'huy, l'esprit, la politesse,
La douceur, l'éloquence, & même la sagesse.
Vous ne pouvez souffrir le plus heureux talent.
Mais en vain vous tachez par vos ligues secrettes.
De répandre sur tout un poison odieux.
En vain vous colorez d'un pretexte pieux

Tous

Tous les desordres que vous faites.
A travers vôtre masque on voit ce que vous étes.
Foibles, interessez, jaloux, ambitieux;
A trahir vos amis la faveur vous engage.
D'un si perfide trait quel sera l'avantage?
Vous gemissez de voir vôtre honneur abattu.
Veulez vous du public meriter le suffrage?
Messieurs, prêchez moins la vertu;
Et la pratiquez davantage.



CONTRE L'AUTEUR DE LA TELEMACOMANIE.

EPIGRAMME.

QU'une ame tendre & pieuse,
Dans l'excès de son zéle un peu trop scrupuleuse,
S'allarme sans sujet d'un fabuleux Ecrit;
Je pardonne à ce foible Esprit.
Mais je ne puis souffrir le scrupule bizarre,
Que forme un Libertin, d'un feint zele emporté;
Et dont on vient à St. Lazare
De châtier l'impietè.
A peine en sort-il, qu'il attaque
Le sage Auteur de Telemaque;
Et fait si bien par ses raisons,
Qu'il va de St. Lazare aux petites Maisons.



Le differend terminé entre les deux Auteurs qui ont critiqué Telemaque.

EPIGRAMME.

G*** & F*** ces Critiques fameux,
Qui contre Telemaque ont fait mainte satire;
Depuis n'a guere ont un debat entre eux.
Vôtre style plaisant (dit l'un) est ennuyeux,
Le vôtre, répond l'autre, est d'un pedant crasseux,
Qui l'auroit jamais osé dire?
Ils ont trouvé moyen d'avoir raison tous deux.



Ad



Ad Illustrissimum Virum ***

O D E.

Quis mentem attonitam rapit
Vates, Mæonio carmine concinens.
Fallor? num subitò Orpheus
Ereptus Stygiis fluctibus adstitit,
Docto pollice temperans
Auditam rigidis arboribus fidem?
Ut cantu insolito movet
Aures atque animos! Jam videor mihi
Inter saxa sonantia
Ventorumque minas, Telemachum sequi.
Puram Mentoridæ juvat
Nunc doctrinam avidis excipere auribus,
Nunc blandum eloquium lubet,
Et præcepta sacro digna silentio
Mirari. Ut juvenem excitans
Ad virtutis iter provocat arduæ!
Ut somenta libidinis
Molles delicias effugere admonens,
Pejus naufragio malum,
Nil horrere nisi flagitium jubet!
Ceu Reges gravibus minis
Terrens, justitiæ fræna docet pati, &
Sceptrum ponere ferreum,
Ut leni populos Imperio regant,
Humanæ memores vicis,
Prudens admonet, ac sollicitas opes,

Regum

Regum perniciem jubet ;
Fortunamque simul spernere lubricam.
Nunc me littore Atlantico
Sistit, quà placido defluit agmine
Bætis Gadibus obstrepens.
Hìc mores populorum exhibet aureos,
Quos nec dira fames lucri,
Nec prava ambitio, nec pavor excitat.
Pacem hìc perpetuam fovent,
Hìc secura quies, sanctaque veritas,
Hìc pietas viget, & fides ;
Hos fraternus amor jungit, & æmula
Virtutis stimulat decus.
Hanc vitam Latiis gentibus intulit
Saturnus procul ab Jove
Optatum populis exilium ferens.
Nunc me fluminis ad caput
In molli statuens gramine, floribus
Atque umbrâ nemorum obtegit.
Festis carminibus littora personant.
Ut lætor tenerum pecus,
Pastoresque videns collibus aviis
Saltantes pede libero !
In sylvis utinam sic liceat mihi
Ævum transigere innocens !
Quàm lætus Zephyri frigus amabile
Captarem ! Requiescere
In denso hìc lubeat cespite languidum.
Sed me hinc Mentorides agit
Visurum stygiæ regna Proserpinæ.
Jamque immane recluditur
Stridore horrisono Tartareum specus.
Hinc fletus miserabiles
Audiri, & gemitus, sævaque verbera.
Sontes Tysiphone anguibus

Attol-

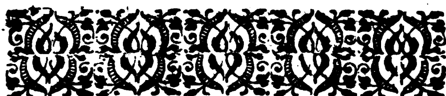
Attollensque facem territat, hìc dolor,
Et mens conscia criminum
Torquet perpetuis ignibus acrior.
Fraterno hic jugulo manus
Tinxit sanguineas, ille tyrannidem
Invasit patriæ; at Jovis
Iram non potuit fallere vindicem.
Alter blanditiis fovens
Terrarum dominos ad scelus impulit,
Sternens nequitiæ viam.
Æternùm hos cobibent portæ adamantinæ;
Nec spes illacrimabilem
Longis Tysiphonem flectere planctibus.
Tantis attonitum malis
Aspectu recreat Elysium nemus.
Felices animæ, quibus
Hæc secura domus contigit! hinc labor,
Bellumque, & metus exulat.
Plenis ore avido gaudia fontibus
Potant, nec satietas tenet
Mentem deliciis jugibus ebriam;
At virtus sibi conscia
Tangit deliciis blandior omnibus,
Quæ jactata diù æquore
Hìc portu in placido, transque pericula
Tutis splendet honoribus.
Sed quis me subitò per liquidum æthera
Salentum citus attulit?
Artem hìc Mentorides hactenus abditam
Nil mortale sonans, docet;
Regnandique viam, quam Jovis ex sinu
Hausit, gentibus explicat,
Inconcessa prius carmina dividens.
Non bello, aut populi metu
Stat firmum imperium, credite Principes;

Vinclis

Vinclis fortior omnibus
Vobis jungat amor indocilem gregem
Vinctum compede amabili.
Formident superos, & propriam audeant
Refrænare cupidinem
Pastores hominum, quos pariter manet
Mortis sæva necessitas.
Rex, custos potiùs, vel pater urbium
Dici quàm Dominus velit;
Et vitam populis devoveat suam
Lætus pro patria mori.
O! semper liceat vivere legibus
Vinctum Mentoride tuis!
Insuetum per iter te rapidis ducem
Gaudens passibus insequar,
Extremâque jugum solvet amor die.



SOM-



SOMMAIRE
DU PREMIER LIVRE.

TElemaque fils d'Ulysse poussé par la tempête, accompagné de Minerve sous la figure de Mentor; arrive dans l'Ile de Calypso, & est très-bien reçu. Calypso le prie de lui raconter ses avantures, ce qu'il fait, & commence par son départ d'Ithaque. Telemaque évite la rencontre de la Flote des Troyens, & aborde en Sicile. Est presenté à Aceste, qui le veut faire immoler sur le tombeau d'Anchise. Mentor prédit à Aceste, que dans trois jours il sera attaqué par des Barbares, & lui conseille de se tenir sur ses gardes: Cette prédiction sauve la vie a Telemaque & à Mentor; ils se rembarquent dans un Vaisseau Phenicien, qui est pris par des Egyptiens & conduit en Egypte; ils sont presentez à Sesostris, qui conçoit de l'affection pour Telemaque. Ils sont trahis par Metophis Favori du Roi, qui sépare Telemaque de Mentor, & les envoye en esclavage:

Tele-

SOMMAIRE.

Telemaque est reduit à garder les Troupeaux, & méne une vie très-agreable avec les autres Bergers qu'il instruit. Combat un Lion, & le tuë: Le bruit de cette action le fait rapeller à la Cour. Il entre dans les bonnes graces du Roi Sesostris, qui lui promet un Vaisseau pour continuer sa route. Mort de Sesostris. Telemaque est enfermé dans une Tour par Boccoris fils de Sesostris. Mort de Boccoris. Telemaque est mis en liberté par celui qui succéde, & conduit à Tyr. Mœurs des Phéniciens, avec le portrait de Pygmalion Roi de Tyr. Evite la fureur de Pygmalion par le conseil de Narbal, & sort de Phénicie. Calypso charmée du recit des avantures de Telemaque, remet au lendemain le reste de son histoire. Telemaque & Mentor se retirent. Instructions de Mentor à Telemaque, sur le recit qu'il avoit fait à Calypso.

LES



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse : dans sa douleur elle se trouvoit mal-heureuse d'être immortelle. Sa grote ne resonnoit plus du doux chant de sa voix : les Nymphes qui la servoient n'osoient lui parler, elle se promenoit souvent seule sur les gasons fleuris, dont un Printems éternel bordoit son Ile ; mais ces beaux lieux loin de moderer sa douleur, lui faisoient rappeller le triste souvenir d'Ulysse qu'elle y avoit vû tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu'elle arrosoit de ses larmes :

fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique tout ce qui peut charmer les yeux. On n'y voyoit ni or ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statuës. Cette Grote étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailes & de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne qui étendoit également ses branches souples de tous côtez: les doux Zephirs conservoient en ce lieu malgré les ardeurs du Soleil une delicieuse fraîcheur; des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prez semez d'amaranthes & des violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs & aussi clairs que le cristal; mille fleurs naissantes émailloient ces tapis verds dont la Grote étoit environnée; là on trouvoit un bois de ces arbres toufus qui portent des pommes d'or, & dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer; là on n'entendit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros broüillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La Grote de la Déesse étoit sur le penchant d'une coline; de là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gemissant, & élevant ses vagues comme des montagnes; d'un autre côté on voyoit une riviere où se formoient des Iles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuës. Les divers canaux qui formoient ces Iles sembloient se joüer dans la campagne; les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paisible & dormante, & d'autres par de longs

de-

détours revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, & sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantez. On appercevoit de loin des colines & des montagnes qui se perdoient dans les nuës, & dont la figure bizare formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feston; le raisin plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feüilles épaisses de la vigne accablée sous son fruit. Le Figuier, l'Olivier, le Grenadier, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Telemaque toutes ces beautez naturelles, lui dit: Reposez-vous, vos habits sont moüillez, il est tems que vous en changiez, ensuite nous nous reverrons, & je vous raconterai des histoires dont vôtre cœur sera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret & le plus reculé d'une Grote voisine de celle où la Déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtez; & elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Telemaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considerant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave & severe: Est-ce donc là, ô Telemaque! les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plûtôt à soûtenir la reputation de vôtre pere, & à vaincre la fortune qui vous persecute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse & de la gloire. La gloire n'est dûë qu'à un cœur qui sçait souf-

souffrir la peine, & fouler aux pieds les plaisirs.

Telemaque répondit en soupirant : Que les Dieux me fassent périr plûtôt que de souffrir que la molesse & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & effeminée : mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après nôtre naufrage cette Déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens ?

Craignez, lui repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux, craignez ses trompeuses douceurs plus que les écüeils qui ont brisé vôtre navire. Le naufrage & la mort sont moins affreux que les plaisirs qui attaquent la vertu ; gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera : la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même ; quoi-que fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre ; elle se confie legerement & sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces & flateuses de Calypso, qui se glisseront avec plaisir dans vôtre cœur ; craignez ce poison caché ; defiez-vous de vous-même, & attendez toûjours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressez & des habits blancs, servirent dabord un repas simple, mais exquis pour le goût & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fléches à la chasse ; un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta en même tems dans des corbeilles tous les fruits que le Printems promet, & que l'Automne répand sur la terre. Quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. Dabord elles chanterent le combat des Dieux contre

contre les Geants, puis les amours de Jupiter & de Semele, la naissance de Bacchus & de son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Hypomene & d'Atalante, qui fut vaincuë par le moyen des pommes d'or ceüillies au Jardin des Hesperides. Enfin la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse & sa sagesse furent élevés jusqu'aux Cieux. La premiere des Nymphes qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de sa lyre à ces douces voix. Quand Telemaque entendit le nom de son pere, les larmes qui coulerent le long de ses jouës, donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçût qu'il ne pouvoit manger & qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes, & à l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, & la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer sa chere Euridice. Quand le repas fut fini, la Déesse prit Telemaque & lui parla ainsi.

Vous voyez, Fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois ici; je suis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette Ile, sans être puni de sa témerité; & vôtre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si dailleurs je ne vous aimois. Vôtre pere a eu le même bonheur que vous; mais helas! il n'a pas sçû en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Ile, il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel: mais l'aveugle passion de revoir sa miserable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour revoir Ithaque qu'il ne reverra jamais. Il voulut me quitter, il partit, & je fus vangée par la tempête. Son vaisseau après avoit été le joüet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profités d'un si triste exemple; après son naufrage vous n'avez plus rien à esperer, ni pour le revoir;

ni pour regner jamais dans l'Ile d'Ithaque après lui. Consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajoûta à ces paroles de longs discours pour raconter combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle: elle raconta ses avantures dans la caverne du Cyclope Polipheme, & chez Antiphates Roi des Lestrigons: elle n'oublia point ce qui lui étoit arrivé dans l'Ile de Circé, fille du Soleil, & les dangers qu'il avoit courus entre Scille & Charibde.

Elle representa la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle, voulant faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, & elle supprima son arrivée dans l'Ile des Pheaciens. Telemaque qui s'étoit dabord abandonné trop promptement à la joye d'être si bien traité par Calypso, reconnut enfin son artifice & la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner: il répondit en peu de mots, ô Déesse! pardonnez à ma douleur maintenant je ne puis que m'affliger; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez: laissez-moi en ce moment pleurer mon pere, vous sçavez mieux que moi combien il merite d'être pleuré.

Calypso n'osa dabord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, & de s'attendrir pour Ulysse: mais pour mieux connoître les moyens de toucher son cœur, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, & par quelles avantures il étoit sur ses côtes. Le recit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long: Non, non, répondit-elle, il me tarde de les sçavoir, hâtez vous de me les raconter; elle le pressa long-tems. Enfin il ne pût lui résister; & il parla ainsi:

J'étois

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du siege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les amans de ma mere Penelope furent surpris de mon départ; J'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pilos, ni Menelas qui me reçût avec amitié dans Lacedemone, ne pûrent m'apprendre si mon pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens & dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oüi dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor que vous voyez ici present, s'opposoit à ce temeraire dessein; il me representoit d'un côté les Cyclopes, Geans monstrueux qui devorent les hommes, de l'autre la Flote d'Enée & des Troyens qui étoient sur ces côtes. Les Troyens, disoit-il, sont animez contre tous les Grecs; mais sur tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque; peut-être que vôtre pere, aimé des Dieux, y sera aussi-tôt que vous; mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer vôtre mere, montrer vôtre sagesse à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roi aussi digne de régner que le fut jamais Ulysse lui-même. Ses paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter, je n'écoutois que ma passion; & le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage témeraire que j'entreprenois contre ses conseils.

Pendant qu'il parloit, Calypso regardoit Mentor, elle étoit étonnée; elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses: ainsi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vuë de cet inconnu; mais elle aprehenda de laisser voir son

trouble. Continuez, dit-elle à Telemaque, & satisfaites ma curiosité. Telemaque reprit ainsi :

Nous eumes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais en suite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, & nous fumes enveloppez dans une profonde nuit : à la lueur des éclairs nous apperçûmes d'autres Vaisseaux exposez au même péril, & nous reconnûmes bien-tôt que c'étoient les Vaisseaux d'Enée ; ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considerer attentivement. Mentor parut dans ce danger non seulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire ; c'étoit lui qui m'encourageoit : je sentois qu'il m'inspiroit une force extraordinaire ; il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois, mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni moderation pour ménager le present ? O ! si jamais nous échapons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi ! C'est vous Mentor, que je croirai toûjours. Mentor en souriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite, il suffit que vous la sentiez & qu'elle vous serve à être une autre fois plus moderé dans vos desirs. Mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut être : il faut toujours le prévoir & le craindre : mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulisse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent. La douceur & le courage du sage Mentor me charmoient ; mais je fus encore bien plus

sur-

surpris quand je vis avec quelle adresse il nous délivra.

Les Troyens dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoitre. Il remarqua un de leurs Vaisseaux presque semblable à celui des nôtres que la tempête avoit écarté, & dont la poupe étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur nôtre tête des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos Rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bans, pour n'être point reconnus des ennemis; en cet état nous passâmes au milieu de leur flote; ils pousserent des cris de joye en nous voyant, comme en revoyant les Compagnons qu'ils avoient perdus: nous fumes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux; enfin nous demeurâmes un peu derriere: & pendant que les vents impetueux les poussoient vers l'Afrique, nous fîmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet, mais ce que nous cherchions n'étoit guére moins funeste que la flote qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit là que regnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fumes-nous arrivez sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Ile armez pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent nôtre vaisseau dans le premier emportement; ils égorgent tous nos compagnons; ils ne reservent que Mentor & moi pour nous presenter à Aceste, afin qu'il pût sçavoir de nous quels étoient nos desseins, & d'où nous

nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, & nôtre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à une peuple cruel, quand on sçauroit que nous étions Grecs.

On nous presenta dabord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples & se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton severe quel étoit nôtre païs, & le sujet de nôtre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hesperie, & nôtre patrie n'est pas loin de là ; ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une Forêt voisine où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort ; je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plûtôt que de nous traiter si indignement, sçachez que je suis Telemaque fils du sage Ulysse, Roi des Ithaciens ; je cherche mon pere dans toutes les mers : si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne sçaurois supporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il faloit faire perir le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser vôtre sang aux manes de tant de Troyens que vôtre pere a précipitez sur les rivages du noir Cocyte. Vous & celui qui vous mene, vous perirez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce Heros ; Enée même, quand il sçaura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de

plus

plus cher au monde. Tout le monde aplaudit à cette proposition; & on ne songea plus qu'à nous immoler; déja on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, où l'on avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé. Le glaive qui devoit nous percer étoit devant nos yeux, on nous avoit couronnez de fleurs, & nulle composition ne pouvoit garantir nôtre vie; c'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi, il lui dit-il: ô Aceste! si le malheur du jeune Telemaque qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que vôtre propre interét vous touche. La science que j'ai aquise des présages & de la volonté des Dieux, me fait connoitre qu'avant que trois jours soient écoulez, vous serez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder vôtre ville, & pour ravager tout votre païs: hâtez vous de les prévenir, mettez vos peuples sous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne; si ma prediction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours; si au contraire elle est veritable, souvenez vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient. Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prosperitez. En même tems il retarda ce sacrifice, & donna avec diligence les ordres nécessaires pour prevenir l'attaque dont Mentor l'avoit averti. On ne voyoit de tous côtez que des femmes tremblantes, des vieillards courbez, de petits enfans les larmes aux yeux qui

se retiroient dans la Ville. Les bœufs mugissans & les brebis belantes venoient en foule, quittant les gras pâturages, & ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert ; c'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient sans sçavoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur qui avoit fait une fausse prediction pour sauver sa vie. Avant la fin du troisiéme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiere ; on apperçût une troupe innombrable de barbares armez : ceux qui avoient méprisé la sage prédiction de Mentor perdirent leurs esclaves & leurs troupeaux, le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs. Nos ennemis deviennent nos amis fideles, les Dieux vous envoyent pour nous sauver ; je n'attens pas moins de vôtre valeur que de la sagesse de vos paroles, hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance : il range les soldats d'Aceste, il marche à leur tête, il s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne pût dans sa vieillesse le suivre que de loin ; je le suis de plus prés, mais je ne puis égaler sa valeur ; sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang par tout où tomboient ses coups, semblable à un Lion de Numidie que la cruelle faim devore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis ; il déchire, il égorge, il nage dans le sang ; & les bergers loin de secourir

le

le troupeau, fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares qui esperoient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris, & déconcertez. Les sujets d'Aceste furent animez par l'exemple & par les paroles de Mentor, & eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables: de ma lance je renversai le fils du Roi de ce peuple ennemi; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi: car ce peuple venoit d'une race de Geants qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi; mais sans m'étonner de sa force prodigieuse ni de son air sauvage & brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, & je lui fis vomir avec des torrens de sang noir & fumant son ame cruelle. En tombant il pensa m'écraser dans sa chute; le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes: je pris ses dépoüilles, & je revins à Aceste avec les armes du mort que j'avois enlevées. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en desordre, les tailla en pieces, & poussa les fuyards jusques dans les forêts. Un succès si inesperé fit regarder Mentor comme un homme cheri & inspiré des Dieux. Aceste touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous si les vaisseaux d'Enée venoient en Sicile: il nous en donna un pour retourner en nôtre païs, nous combla de presens, & nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs; mais il ne voulut nous donner ni un pilote ni des rameurs de sa nation; de peur qu'ils ne fussent trop exposez sur les côtes de la Grece. Il nous donna des Marchands Pheniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissez en Ithaque. Mais les Dieux qui se joüent des desseins des hommes,

nous réservoient à d'autres dangers. Les Tyriens par leur fierté avoient irrité contr'eux le Roi Sesostris qui régnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont aquises par le commerce & la force de l'imprenable Tyr, située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples ; ils avoient refusé de payer à Sesostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes ; & ils avoient fourni des troupes à son frere, qui avoit voulu à son retour le massacrer au milieu des rejoüissances d'un grand festin. Sesostris avoit résolu pour abattre leur orgueil, de ruïner leur commerce & les troubler dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtez, cherchant les Pheniciens. Une Flotte Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vûë les montagnes de la Sicile ; le port & la terre sembloient fuir derriere nous & se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une Ville flotante. Les Pheniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner ; mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres ; le vent les favorisoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre : ils nous abordent, nous prennent ; & nous emmenent prisonniers en Egypte. En vain je leur representai que je n'étois pas Phenicien ; à peine daignerent ils m'écouter, ils nous regarderent comme des esclaves dont les Pheniciens trafiquoient, & ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Nous arrivons à l'Ile de Pharos ; de-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis : si la douleur de nôtre captivité ne nous eut rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmez de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de Canaux. Nous ne pouvions jetter les

yeux

yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des Iles opulentes, des Maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits qu'ils avoient semez; des Bergers qui faisoient répéter le doux son de leurs flûtes & de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi! Il est dans l'abondance, il vit heureux & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Telemaque! que vous devez regner, & faire la joye de vos peuples. Si jamais les Dieux vous font posseder le Royaume de vôtre pere, aimez vos peuples comme vos enfans; goutez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joye, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches presens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre & qu'à abattre leurs Sujets pour les rendre plus soûmis, sont les fleaux du genre humain; ils sont craints comme ils veulent l'être, mais ils sont haïs; détestez, & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondis à Mentor: Helas! il n'est pas question de songer aux maximes avec lesquelles on doit regner! Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni nôtre patrie ni Penelope; & quand même Ulysse retourneroit tout plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joye de m'y voir. Jamais je n'aurai celle de lui obeïr pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise; mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous. En parlant ainsi, de profonds soûpirs entrecoupoient toutes

mes

mes paroles; Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne sçavoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivez. Indigne fils du sage Ulysse, s'écrioit-il! Quoi donc! vous vous laissez vaincre à vôtre mal-heur; Sçachez que vous reverrez un jour l'Ile d'Ithaque & Penelope. Vous verrez même dans sa premiere gloire celui que vos yeux n'ont jamais vû: l'invincible Ulysse que la fortune ne peut abattre, & qui dans les mal-heurs encore plus grands que les vôtres, nous apprend à ne nous décourager jamais: O! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sçait imiter ni sa patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, & lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joye & l'abondance répanduë dans toute la Campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt deux mille Villes: il admiroit la bonne police de ces Villes; la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche; la bonne éducation des enfans qu'on accoûtumoit à l'obéïssance, au travail, à la sobrieté, à l'amour des arts, ou des lettres; l'exactitude pour toutes les ceremonies de la Religion, le desinteressement, le desir de l'honneur, la fidelité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux que chaque pere inspiroit à ses enfans. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le sien dans sa vertu! il est plus que craint, car il est aimé; non seulement on lui obéït, mais encore on aime à lui obeïr. Il est le Roi de tous les cœurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, & je sentois renaitre mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fumes arrivez à Memphis ville opulente, riche & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thebes pour être presentez au Roi Sesostris; qui vouloit examiner les choses lui-même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous montâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette Ville nous parut d'une étenduë immense & plus peuplée que les plus florissantes Villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des ruës, pour le cours des eaux, pour la conduite des bains, pour la culture des arts, pour la sureté publique; les places sont ornées de fontaines & d'obelisques; les Temples sont de marbre, & d'une architecture simple, mais majestueuse. Le Palais du Prince est lui seul comme une grande Ville, on n'y voit que colomnes de marbre, que pyramides, & qu'obelisques, que statuës colossales, que meubles d'or & d'argent massifs. Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvez dans un navire Phenicien. Il écoutoit tous les jours à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses sujets qu'il aimoit comme ses enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toûjours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs & des maximes des autres peuples éloignez. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous présenta à lui; quand il me vit, il étoit sur un trône d'yvoire, tenant en main un sceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur

& de Majesté ; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une sagesse qu'on admiroit sans flaterie : après avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, & rendre une exacte justice, il se délassoit le soir à écouter des hommes sçavans où à conferer avec les plus honnêtes gens, qu'il sçavoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher dans toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincu, & de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure. Il fut touché de ma jeunesse & de ma douleur, il me demanda ma patrie & mon nom ; nous fumes étonnez de la sagesse qui parloit par sa bouche ; je lui répondis : ô grand Roi ! vous n'ignorez pas le siege de Troye qui a duré dix ans, & sa ruïne qui a couté tant de sang à toute la Grece : Ulysse mon pere a été un des Principaux Rois qui ont ruïné cette ville, il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'Ile d'Ithaque qui est son Royaume : je le cherche, & un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris, rendez-moi à mon pere & à ma Patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans, & leur faire sentir la joye de vivre sous un si bon pere.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion ; mais voulant sçavoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses Officiers qui fut chargé de sçavoir de ceux qui avoient pris nôtre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Pheniciens. S'ils sont Pheniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge : si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leur païs sur un de mes vaisseaux ; car j'aime la

Grece ;

Grece; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix; je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenuë jusqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du mal-heureux Ulysse: tout mon plaisir est de secourir la vertu mal-heureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de nôtre affaire, avoit l'ame aussi corrompuë & aussi artificieuse que Sesostris étoit sincere & genereux: cet Officier se nommoit Metophis: il nous interrogea pour tacher de nous surprendre; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion & avec défiance; car les méchans s'irritent contre les bons: il nous separa: & depuis ce tems-là je ne sçûs ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Metophis esperoit toûjours qu'en nous questionnant séparément il pourroit nous faire dire des choses contraires; sur tout il croyoit m'ébloüir par ses promesses flateuses, & me faire avoüer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la verité, mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Pheniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré nôtre innocence & malgré la sagesse du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Helas! A quoi les Rois sont-ils exposez! Les plus sages sont souvent surpris des hommes artificieux & interessez qui les environnent; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressez ni flateurs; les bons attendent qu'on les cherche & les Princes ne sçavent guéres les aller chercher; au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressez à s'insinuer & à plaire, adroits à dissimuler prêts à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter les passions de celui qui régne. O! qu'un Roi est mal-heureux d'être exposé aux artifices des méchans!

chans!

chans ! il est perdu s'il ne repousse la flaterie, & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la verité. Voilà les réfléxions que je faisois dans mon malheur, & je rapellois tout ce que j'avois oüi dire à Mentor.

Cependant Metophis m'envoya vers les montagnes du desert avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit Calypso interrompit Telemaque, disant, Eh bien ! que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Telemaque répondit ; Mon mal-heur croissoit toûjours ; je n'avois plus la miserable consolation de choisir entre la servitude & la mort ; il faut être esclave, & épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me restoit plus aucune esperance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit suivis en Ethiophie.

Pour moi j'arrivai dans des deserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hyver perpetuel sur le sommet des montagnes ; & on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi les rochers ; vers le milieu de ces montagnes ecarpées, les vallées sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons. Je ne trouvai d'autres hommes dans ce païs, que des Bergers aussi sauvages que le païs même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à suivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui esperant d'obtenir sa liberté accusoit sans cesse les autres pour faire valoir à son maître son zéle & son attachement à ses interêts. Cet esclave se nommoit Buffus ; je devois succomber dans cette occasion, la douleur me pressant ; j'oubliai un

jour

jour mon troupeau, & je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins sembloient décendre du sommet de la montagne, les vens retenoient leurs haleines: une voix mugissante sortit de la caverne & me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toûjours été heureux: ne sont guére dignes de l'être, la molesse les corrompt, l'orgüeil les enyvre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, & si tu ne les oublies jamais! Tu verras Ithaque, & ta gloire montera jusqu'aux Astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre & souffrant comme eux; prens plaisir à les soulager, aime ton peuple, deteste la flaterie, & sçaches que tu ne seras grand qu'autant que tu seras moderé & courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles Divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaitre la joye & le courage; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, & qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme; la sagesse éclairoit mon esprit; je sentois une douce force pour moderer toutes mes passions, & pour arrêter l'impetuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du desert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Buthus, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, & qui avoit voulu dabord me tourmenter. Pour mieux supporter l'ennui de la captivité

tivité & de la solitude, je cherchai des livres, & j'étois accablé d'ennui, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, & le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, & qui sçavent se contenter d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, & qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toûjours avec eux dequoi s'entretenir; & l'ennui qui devore les autres hommes au milieu des delices, est inconnu à ceux qui sçavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, & qui ne sont point comme moi privez de la lecture! Pendant que ces paroles rouloient dans mon esprit je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçûs tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main: ce vieillard avoit un grand front chauve, & un peu ridé; une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute & majestueuse, son teint étoit encore frais & vermeil, les yeux vifs & perçans, sa voix douce, ses paroles simples & aimables. Jamais je n'ai vû un si venerable vieillard: il s'appelloit Termosiris, il étoit Prêtre d'Apollon dans un Temple de Marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recüeil d'Hymnes en l'honneur des Dieux.

Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons; il racontoit si bien les choses passées qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, & jamais ses Histoires ne m'ont lassé; il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, & les desseins dont ils sont capables; avec tant de prudence il étoit gai, complaisant, & la jeunesse la plus enjoüée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée; aussi aimoit-il les

jeunes

jeunes gens lors qu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le goût de la vertu ; bien-tôt il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me consoler ; il m'appelloit son fils : je lui disois souvent ; Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi, ils m'ont donné en vous un autre soûtien. Cet homme semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux.

Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux des plus excellens Poëtes favorisez des Muses. Lors qu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main sa lyre d'or, les Tygres, les Ours, les Lyons venoient le flater & lecher ses pieds. Les Satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mëmes paroissoient émûs, & vous auriez crû que les rochers attendris alloient décendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens ; il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Heros & la sagesse des hommes qui préferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin il m'enseigna que je devois à l'exemple d'Apollon enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en vanger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ses fléches : aussi-tôt le Mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux qui frapant l'enclume, faisoient gemir les profondes cavernes de la terre, & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se roüiller. Vulcain

furieux sort de sa fournaise embrasée ; quoique boiteux ; il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant & couvert d'une noire poussiere dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irritant contre Apollon, le chasse du Ciel & le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépoüillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete : il joüoit de la flute, & tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons ; jusques-là ils avoient mené une vie sauvage & brutale, ils ne sçavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un desert affreux.

Bien-tôt après Apollon montra à tous les Bergers les douceurs d'une vie rustique ; il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, & la verdure qui nait sous ses pas. Puis il chantoit les delicieuses nuits de l'Eté, où les Zephirs rafraichissent les hommes, & où la rosée desaltere la terre ; il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorez dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs, & le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu : tantôt il representoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes & les creux vallons, où les rivieres qui font mille détours au milieu des riantes prairies. Il aprit aussi aux Bergers quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on sçait goûter ce que la simple nature a de merveilleux : bien-tôt les Bergers avec leurs flutes se virent plus heureux que les Rois ; & leurs cabanes attirerent en foule les plaisirs purs qui
fuyent

fuyent les Palais dorez. Les jeux, les ris, & les graces, suivoient par tout les innocentes Bergeres.

Tous les jours étoient des jours de Fête: on n'entendoit plus que le gazoüillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zephirs qui se joüoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon: ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, & à percer de fléches les Dains & les Cerfs: les Dieux mêmes devinrent jaloux des Bergers, cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire: ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette Histoire doit vous instruire: puisque vous étes dans l'état où fut Apollon, défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme lui le desert, apprenez comme lui à tous les Bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les cœurs farouches, montrez leur l'aimable vertu, faites leur sentir combien il est doux de joüir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour mon fils, un jour, les peines & les soucis cruels qui environnent les Rois vous feront regretter la vie Pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtez, attirerent bien-tôt autour de moi tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine: je me sentois ému comme hors de moi même pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne: nous passions les jours entiers & une partie des nuits à chanter ensemble: tous les Bergers oubliant leurs cabanes & leurs troupeaux

étoient suspendus & immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons, il sembloit que ces deserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux & riant: la politesse des habitans sembloit adoucir la terre; nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon où Termosiris étoit Prêtre; les Bergers y alloient couronnez de Lauriers en l'honneur du Dieu. Nous faisions un festin champêtre; nos plus doux mets étoient le lait de nos chévres & de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraichement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues & les raisins; nos sieges étoient les gazons; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorez des Palais des Rois. Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau, déja il commençoit un carnage affreux; je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment, le lion herisse sa criniere, me montre ses dents & ses griffes, ouvre une gueule seche & enflammée, ses yeux paroissoient pleins de sang & de feu; il bat ses flancs avec sa longue queuë; je le terrasse; l[a] petite côte de mailles dont j'étois revêtu selon l[a] coûtume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de m[e] déchirer, trois fois je le renversai & trois fo[is] il se releva: il poussoit des rugissemens qui [fai]soient retentir toutes les forêts: toutefois je [le com]batis: enfin je l'étouffai entre mes bras, & [les] Bergers témoins de ma victoire voulurent [que] je me vétisse de la peau de ce terrible ani[mal]. Le bruit de cette action, & celui du beau [chan]gement de tous nos Bergers se répandit [dans] toute l'Egypte, il parvint même jus[qu'aux] oreilles de Sesostris. Il sçût qu'un de c[es]

Captifs, qu'on avoit pris pour des Pheniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces deserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses, & tout ce qui peut instruire les hommes, touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, & découvrit que Metophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpetuelle, lui ôta toutes les richesses qu'il possedoit injustement : ô! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au dessus du reste des hommes : souvent on ne peut voir la verité par ses propres yeux ; on est environné de gens qui empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est interessé à le tromper : chacun sous une apparence de zéle cache son ambition : on fait semblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flate & on le trahit.

Ensuite Sesostris me traita avec une tendre amitié, & résolut de me renvoyer en Ithaque avec des Vaisseaux & des Troupes, pour délivrer Penelope de ses Amans. La flote étoit déja prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui releve tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissez. Cette experience me faisoit esperer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les païs les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en sçavoir des nouvelles, Sesostris qui étoit fort âgé, mourut subitement, & sa mort me replongea dans tous mes malheurs. Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte ; chaque famille croyoit avoit

perdu ſon meilleur ami, ſon protecteur, ſon pere ; les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient : Jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi ; jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux ! il faloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais. Pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Seſoſtris ? Les jeunes gens diſoient : L'eſperance de l'Egypte eſt détruite, nos peres ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi. Pendant quarante jours les peuples les plus reculez y accouroient en foule. Chacun vouloit en conſerver l'image. Pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau. Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Boccoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon pere avoit contribué à le rendre indigne de regner ; il avoit été nourri dans la moleſſe & dans une fierté brutale, il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les treſors immenſes que ſon pere avoit menagez avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples & qu'à ſuccer le ſang des malheureux ; enfin qu'à ſuivre le conſeil flateur des jeunes fous qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon pere. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi ; toute l'Egypte gemiſſoit : & quoique le nom de Seſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du Trône ne pouvoit longtems regner.

Il ne me fut plus permis d'eſperer mon retour

en

en Ithaque, je demeurai dans une Tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, où nôtre embarquement devoit se faire, si Sesostris ne fût pas mort; Metophis avoit eu l'adresse de sortir de prison & de se rétablir auprès du nouveau Roi: il m'avoit fait renfermer dans cette Tour pour vanger la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours & les nuits dans une profonde tristesse, tout ce que Termosiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'on songe. J'étois abîmé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la Tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considerer des Vaisseaux agitez par la tempête, qui étoient en danger d'être brisez contre les rochers sur lesquels la Tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacez du naufrage, j'enviois leur sort. Bien-tôt, disois-je en moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur païs. Helas! je ne puis esperer ni l'un ni l'autre. Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'apperçûs comme une forêt de mats de Vaisseaux: la mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient. L'onde étoit écumante sous les coups de rame innombrables: j'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayez qui couroient aux armes, & d'autres qui sembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces Vaisseaux étrangers étoient les uns de Phenicie, & les autres de l'Ile de Cypre; car mes malheurs commençoient à me rendre experimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisez entr'eux. Je n'eus aucune peine de croire que l'insensé Roi Boccoris avoit par ses violences causé une re-

volte de ses sujets & allumé la guerre civile ; je fus du haut de cette Tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars, des ruisseaux de sang couloient autour de lui : les roues de son Char étoient teintes d'un sang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient elles passer sur des tas de corps morts écrasez. Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute & fiere, avoit dans ses yeux la fureur & le desespoir ; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : Son courage le poussoit au hazard, & la sagesse ne moderoit pas sa valeur ; il ne sçavoit ni reparer les fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin ; ce n'étoit pas qu'il manquât de genie, ses lumieres égaloient son courage, mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flaterie son beau naturel : Il étoit enyvré de sa puissance & de son bonheur ; il croyoit que tout devoit ceder à ses desirs fougueux, la moindre résistance enflammoit sa colere. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même, son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle & sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fideles serviteurs étoient reduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ses passions. Ainsi il prenoit toûjours des partis extrêmes contre ses veritables interêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite ; long-tems sa valeur le soûtint contre la multi-

multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé ; je le vis perir, le dard d'un Phenicien perça sa poitrine, il tomba de son char que les chevaux trainoient toûjours ; & ne pouvant plus tenir les rênes, il fut renversé sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'Ile de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vû cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermez & éteints, ce visage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe & menaçant, que la mort même n'avoit pû effacer ; toute ma vie il sera peint devant mes yeux ; & si jamais les Dieux me faisoient regner, je n'oublierois point après un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, & n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Calypso écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que le jeune Telemaque racontoit ingenuëment les fautes qu'il avoit faites par précipitation, & en manquant de docilité pour le sage Mentor ; elle trouvoit une noblesse & une grandeur étonnante dans ce Prince, qui s'accusoit lui-même, & qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant & moderé. Continuez, dit-elle, mon cher Telemaque, il me tarde de sçavoir comment vous sortites de l'Egypte, & où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Telemaque reprit ainsi son discours ; les Egyp-

tiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de ceder aux autres: on établit un autre Roi nommé..... Les Pheniciens avec les troupes de l'Ile de Cypre se retirerent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Il rendit tous les prisonniers Pheniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la Tour, je m'embarquai avec les autres, & l'esperance commença à renaitre au fond de mon cœur. Un vent favorable remplissoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers poussoient des cris de joye, les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous, les collines & les montagnes s'applanissoient peu à peu: nous commencions à ne voir plus que le Ciel & l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit sembloit faire sortir du sein de la mer ses feux étincelans; ses rayons doroient le sommet des Montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horison, & tout le Ciel d'un sombre azur nous promettoit une heureuse navigation.

Quoi-qu'on m'eut renvoyé comme étant Phenicien, aucun des Pheniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie: De quelle ville de Phenicie étes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phenicie, lui dis-je, mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phenicie, j'ai demeuré long-tems captif en Egypte comme un Phenicien, c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré. De quel païs es-tu donc; reprit Narbal? Je lui parlai ainsi: Je suis Telemaque fils d'Ulysse. Roi d'Ithaque en Grece; mon Pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiegé la ville de Troye; mais

les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa Patrie : je l'ai cherché en plusieurs païs, la fortune me persecute comme lui ; vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, & de trouver son pere. Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut appercevoir en moi je ne sçai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel, & qui n'est point dans le reste des hommes. Il étoit naturellement sincere & genereux, il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand peril.

Telemaque, je ne doute point, dit-il, de ce que vous me dites, & je ne sçaurois en douter ; la douleur & la vertu peintes sur vôtre visage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je sens même que les Dieux que j'ai toûjours servis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime comme si vous étiez mon fils ; je vous donnerai un conseil salutaire, & pour récompense je ne vous demande que le secret : Ne craignez point, lui dis-je, que j'aye aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier. Quoi-que je sois jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret ; & encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pû, me dit il, vous accoûtumer au secret dans une si grande jeunesse ? je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez aquis cette qualité, sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siege de Troye, il me prit sur ses genoux & entre les bras (c'est ainsi qu'on me le raconte) après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne pusse les entendre. O mon fils ! que les Dieux me preservent de te voir jamais man-

quer à ton devoir, que plûtôt le ciseau de sa parque tranche le fil de tes jours lors qu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclorre; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mere & aux miens, si tu dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O! mes amis, continua-t'il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance; si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flaterie, enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bien-faisant, sincere & fidele à garder le secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes; & quiconque ne sçait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles parce qu'on a eu soin de me les repeter souvent à moi-même, les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret; j'étois encore dans la plus tendre enfance, qu'ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de témeraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable & seur. On m'entretenoit secretement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendans.

J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance, jamais je n'en ai abusé, jamais il ne m'est échapé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret, souvent les prétendans tachoient de me faire parler, esperant qu'un enfant qui auroit vû ou entendu quelque chose d'important, ne sçauroit pas se retenir. Mais je sçavois bien leur répondre sans mentir, & sans leur apprendre ce que je ne devois point dire. Alors

Alors Narbal me dit ; Vous voyez, Telemaque, la puissance des Pheniciens, ils sont redoutables à toutes les Nations voisines par leurs innombrables Vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux Colomnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sesostris, qui n'auroit jamais pû les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec les armées qui avoient conquis tout l'Orient ; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé.

Les Pheniciens se trouvoient trop riches & trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude. La mort ne laissa pas à Sesostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance : mais sa puissance passant entre les mains de son fils, dépourvû de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre.

En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans nôtre païs pour nous subjuger encore une fois, ont été contraints de nous appeller à leur secours pour les délivrer d'un Roi impie & furieux. Nous avons été leurs liberateurs : quelle gloire ajoûtée à la liberté & à l'opulence des Pheniciens ; mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Telemaque ! craignez de tomber dans les cruelles mains de Pigmalion nôtre Roi, il les a trempées dans le sang de Sichée mari de Didon, sa sœur Didon pleine d'horreur & de vengeance s'est enfuïe de Tyr avec plusieurs Vaisseaux. La plûpart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pigmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus miserable & odieux à ses

ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens; l'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel, il perſecute les riches, & il craint les pauvres: Tout l'agite, l'inquiéte, le ronge; il a peur de ſon ombre, il ne dort ni nuit ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de treſors dont il n'oſe joüir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſement ce qui l'empeche de l'être. Il regrete tout ce qu'il donne, & craint toûjours de perdre; il ſe tourmente pour gagner: on ne le voit preſque jamais, il eſt ſeul, triſte, abatu au fond de ſon Palais; ſes amis même n'oſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects; une garde terrible tient toujours des épées nuës & des piques levées autour de ſa maiſon; trente chambres qui communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix gros verroüils, ſont le lieu où il ſe renferme; on ne ſçait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé.

Il ne connoit ni les doux plaiſirs, ni l'amitié plus douce encore; ſi on lui parle de chercher la joye, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche: ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtez; il prête l'oreille au moindre bruit; il ſe ſent tout émû, il eſt pâle & défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toûjours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gemiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mets les plus exquis le dégoutent, ſes enfans loin d'être ſon eſperance, ſont le ſujet de ſa terreur, il en a fait ſes plus dangereux ennemis, il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré: il ne ſe conſerve

serve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint.

Insensé ! qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie le fera perir ! Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de delivrer le monde de ce Monstre.

Pour moi je crains les Dieux ; quoi-qu'il m'en coute, je serai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fit mourir que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Telemaque ! gardez vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espereroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, & il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis son conseil, & je reconnus la verité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi miserable que Pigmalion me le paroissoit. Surpris d'un spectacle si affreux & si nouveau pour moi, je disois en moi même ; Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a crû y parvenir par les richesses & par une authorité absoluë, il fait tout ce qu'il peut, & cependant il est miserable par ses richesses & par son autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois n'aguéres, il seroit aussi heureux que je l'ai été, il joüiroit des plaisirs innocens de la Campagne, & en joüiroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes & en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puis qu'il n'ose y toucher ; mais il joüiroit veritablement des fruits de la terre, & ne souffriroit aucun veritable besoin.

Cét homme paroit faire tout ce qu'il veut, mais il s'en faut bien qu'il le fasse. Il fait tout ce

ce que veulent ses passions ; il est toûjours entraîné par son avarice, par ses soupçons ; il paroît maître de tous les autres hommes ; mais il n'est pas maitre de lui même ; car il a autant de maîtres & de bourreaux qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pigmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui même comme en prison, se renfermant avec ses tresors. Je comparois ce Roi invisible avec Sesostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les Etrangers ; si attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la verité qu'on cache aux Rois. Ce Sesostris, disois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre : il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout & a tout à craindre. Ce méchant Roi est toûjours exposé à une mort funeste, même dans son Palais inaccessible ; au milieu de ses Gardes : au contraire le bon Roi Sesostris étoit en sureté au milieu de la foule des peuples comme un bon Pere dans sa maison environné de sa famille.

Pigmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Ile de Cypre, qui étoient venuës secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté, il me fit passer en revûë parmi les soldats Cypriens ; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles & inapliquez est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens ; il ne sçavoit point discerner les

hommes

hommes droits & simples qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vû des gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu.

Dailleurs, il avoit vû depuis qu'il étoit sur le Trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie & de vices affreux déguisez sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masquez: il suposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincere sur la terre.

Pour revenir à moi, je fus donc confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie & à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable, mais les vents contraires nous retinrent assez long-tems à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Pheniciens si celebres chez toutes les Nations connuës. J'admirois l'heureuse situation de cette grande Ville, qui est au milieu de la mer dans une Ile. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des Villes & des Villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi. Elle est rafraîchie par le vent du Nord qui vient du côté de la mer. Le païs est au pied du Liban, dont le sommet fend les nuës & va toucher les Astres. Une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête.

Au dessous on void une vaste forêt de Cedres anti-

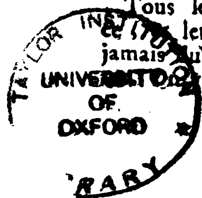
antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantez, & qui portent leurs branches épaisses jusques aux nuës. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux qui bondissent sur l'herbe fraîche. Là coulent mille divers ruisseaux qui distribuent par tout une eau claire.

Enfin on voit au dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le Printems & l'Automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le soufle empesté du Midi qui seche & brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin. C'est auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'Ile où est bâtie la Ville de Tyr. Cette grande Ville semble nager au dessus des eaux & être la Reine de toute la mer; les Marchands y abordent de toutes les parties du monde, & ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux Marchands qu'il y ait dans l'Univers.

Quand on entre dans cette Ville, on croit dabord que ce n'est pas une Ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la Ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce: elle a deux grands Môles, qui sont, comme deux bras qui s'avancent dans la mer, & qui embrassent un vaste Port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce Port on voit comme une forêt de mats de navires, & ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte.

Tous les Citoyens s'appliquent au commerce; leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail necessaire pour les augmenter. On voit de tous côtez le fin lin d'Egypte,

&



& la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux; cette double teinture est si vive que le tems ne peut l'effacer; on s'en sert pour une teinture de laine fine qu'on rehausse d'or & d'argent. Les Pheniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Godes; ils ont même penetré dans le vaste Ocean qui environne toute la terre; ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, & c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les Iles inconnuës de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle de cette grande Ville où tout étoit en mouvement, je n'y voyois point comme dans les Iles de la Grece des hommes oisifs & curieux qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, & regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupez à décharger leurs Vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magazins, à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers; les femmes ne cessent jamais de filer les laines, ou de faire des desseins de broderie, ni de ployer les riches étofes.

D'où vient, disois-je à Narbal; que les Pheniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, & qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me dit-il, la situation de Tyr est heureuse pour la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues, qui domterent l'orgueil de la mer, qui observerent les Astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens & des Babyloniens, qui réünirent tant de peuples que la mer avoit separez. Les

Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, ſobres, ménagers; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entr'eux; jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincere, plus fidele, plus ſeur, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entr'eux, s'ils commençoient à s'amolir dans les délices & dans l'oiſiveté; ſi les premiers d'entr'eux mépriſoient le travail & l'œconomie; ſi les Arts ceſſoient d'être en honneur dans leur Ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils alteroient tant ſoit peu les régles d'un commerce libre, vous verriez bien-tôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois je, les moyens d'établir un jour un pareil commerce à Ithaque; faites, me répondit il, comme on fait ici; recevez bien & facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la ſureté, la commodité, la liberté entiere; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgüeil; le vrai moyen de gagner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gagner, & de ſavoir perdre à propos; faites-vous aimer par tous les étrangers, ſouffrez même quelque choſe d'eux; craignez d'exciter la jalouſie par vôtre hauteur; ſoyez conſtant dans les régles du commerce, qu'elles ſoient ſimples & faciles; accoûtumez-vous à les ſuivre inviolablement; puniſſez ſeverement la fraude & même la négligence ou le faſte des Marchands qui ruïnent le commerce en ruïnant les hommes qui le font: ſur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner ſelon vos vûës. Il faut que le Prince ne

s'en mêle point de peur de le gêner, & qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine, autrement il les découragera; il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats, le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir.

Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de vôtre imprudence les attirent chez eux, & les accoûtument à se passer de vous. Il faut même vous avoüer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vû, mon cher Telemaque, avant le regne de Pigmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine.

O malheureuse Tyr! en quelles mains es-tu tombée! Autrefois la mer t'aportoit le tribut de tous les peuples de la terre. Pigmalion craint tout & des étrangers & de ses sujets: au lieu d'ouvrir ses Ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut sçavoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur païs, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'ils doivent demeurer ici: il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les Marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiéte les Marchands qu'il croit les plus opulens; il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts, il veut entrer lui-même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui.

Ainsi le commerce languit, les étrangers oublient

blient peu à peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois si doux, & si Pigmalion ne change de conduite, nôtre gloire & nôtre puissance seront bien-tôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur mer; car je ne voulois rien ignorer de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent le bois des vaisseaux, & nous les réservons avec soin pour cet usage; l'on n'en coupe jamais que pour les besoins publics, pour la construction des vaisseaux; nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui dis-je, avez vous pû trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formez peu à peu dans le païs. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bien-tôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection: car les hommes qui ont le plus de sagesse & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts ausquels les grandes recompenses sont attachées.

Ici on traite avec honneur tous ceux qui réüssissent dans les arts & dans les sciences utiles à la navigation; on considere un bon Geometre, on estime fort un habile Astrologue, on comble de Biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction. On ne méprise point un bon Charpentier; au contraire, il est bien payé & bien traité; les bons rameurs même ont des récompenses sures & proportionnées à leur service, on les nourrit bien, on a soin d'eux quand ils sont malades, en leur absence on a soin de leurs femmes & de leurs enfans; s'ils perissent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain tems;

ainsi

ainsi on en a autant qu'on en veut: le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, & dès sa plus tendre jeunesse il se hâte de lui montrer à manier la rame, les cordages, & à mépriser les tempêtes.

C'est ainsi qu'on mene les hommes sans contrainte par la récompense & par le bon ordre; l'autorité seule ne fait jamais bien, la soumission des inferieurs ne suffit pas, il faut gagner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magasins, les Arsenaux & tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, & j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pigmalion, & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi, qui alloient nuit & jour par toute la ville. Mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupez à visiter curieusement le Port, nous vîmes venir à nous un Officier de Pigmalion, qui dit à Narbal: Le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous; que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien; le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sçache certainement de quel païs il est: vous en répondrez sur vôtre tête.

Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties

le meilleur voilier qu'on eût jamais vû dans le Port ; j'interrogeois l'ouvrier qui avoit reglé cette proportion ; Narbal surpris & effrayé, répondit : Je chercherai cet étranger qui est de l'Ile de Cypre. Mais quand il eut perdu de vûë cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévû, me dit-il, mon cher Telemaque, nous sommes perdus : le Roi que la défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'étes pas de l'Ile de Cypre, il veut qu'on vous arrête, il me veut faire perir si je ne vous mets entre ses mains, que ferons nous ? O Dieu ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce peril. Il faudra, Telemaque, que je vous mene au Palais du Roi. Vous soûtiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un Statuaire de Venus ; je declarerai que j'ai connu autrefois vôtre pere, & peut-être que le Roi sans approfondir davantage vous laissera partir ; je ne vois plus d'autres moyens pour sauver vôtre vie & la mienne. Je répondis à Narbal : Laissez perir un malheureux que le destin veut perdre, je sçai mourir, Narbal ; & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur : je ne puis me résoudre à mentir ; je ne suis point Cyprien, je ne sçaurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincerité, c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : Ce mensonge, Telemaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner, il ne fait aucun mal à personne, il sauve la vie à deux innocens, il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin, Telemaque, l'amour de la vertu, & la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en presence des Dieux, & qui doit tout à la verité. Celui qui blesse la verité, offense les Dieux, & se blesse soi-même : car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sçauront bien nous délivrer; s'ils veulent nous laisser perir, nous serons en mourant les victimes de la verité, & nous laisserons aux hommes l'exemple de préferer la vertu sans tache à une longue vie; la mienne n'est déja que trop longue étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit, faloit-il que vôtre amitié pour un malheureux étranger vous fut si funeste?

Nous demeurâmes long tems dans cette espece de combat : mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un Officier du Roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit; elle étoit flatteuse, enjoüée, insinuante. Avec une apparence de douceur, elle avoit un cœur cruel & plein de malignité; mais elle sçavoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice; elle avoit sçû gagner le cœur de Pigmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, & par l'harmonie de sa lire; & Pigmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Tapha son épouse.

Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guéres moins funeste que son infame avarice. Mais quoi qu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégoût; elle cachoit ses vrais senti-

mens, & elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui.

Dans le même tems où elle ne pouvoit le souffrir, il y avoit à Tyr un jeune Lydien d'une merveilleuse beauté, nommé Malachon, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs; il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flotans sur ses épaules, qu'à parfumer, qu'à donner un tour gracieux à sa robe, enfin qu'à chanter les amours sur la lire. Astarbé le vit, elle l'aima & devint furieuse; il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme; dailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment; dans son desespoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le Roi faisoit chercher, & qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal; en effet elle le persuada à Pigmalion & corrompit tous ceux qui auroient pû le détromper.

Comme il n'aimoit point les hommes vertueux & qu'il ne sçavoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens interessez, artificieux, prompts à executer ses ordres injustes & sanguinaires: de telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, & ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance.

Ainsi le jeune Malachon, quoique connu pour Cretois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit amené d'Egypte; il fut mis en prison; Astarbé qui craignit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrit son imposture, lui envoya en diligence cet Officier qui lui dit ces paroles: Astarbé vous defend de découvrir au Roi quel est vôtre étranger; elle ne vous demande que le silence, & elle sçaura bien faire en

sorte

sorte que le Roi soit contant de vous; cependant hâtez vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir sauver sa vie & la mienne, promit de se taire, & l'Officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal & moi nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompensoient nôtre sincerité, & qui avoient un soin si touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions nous, merite de l'être; il l'est presque toûjours grossierement, il se défie des gens de bien, & il s'abandonne à des scelerats; il est le seul qui ignore ce qui se passe.

Voyez Pigmalion, il est le joüet d'une femme sans pudeur: cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons qui aiment mieux perdre la vie que de mentir; en même tems nous apperçûmes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre.

Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Telemaque, vous mettre en sureté. Fuyez cette terre cruelle & maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre & mourir avec vous! mais un destin severe m'attache à cette malheureuse patrie. Il faut souffrir avec elle; peut-être faudra-t'il être enseveli dans ses ruïnes; n'importe: pourvû que je dise toûjours la verité, & que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Telemaque! je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder le plus precieux

de tous leurs dons, qui est la vertu pure & sans tâche, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Penelope, délivrez-la de ses temeraires Amans; que vos deux yeux puissent voir, que vos deux mains puissent embrasser le sage Ulysse, & qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans vôtre bon-heur, souvenez-vous du mal-heureux Narbal, & ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eût achevé ces paroles, je l'arrosois de mes larmes sans lui répondre; de profonds soûpirs m'empêchoient de parler; nous nous embrassions en silence: il me mena jusqu'au vaisseau: il demeura sur le bord du rivage, & quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du Livre Premier.



SOM-



SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

Telemaque continuë le recit de ses avantures. Tempête sur Mer dans son voyage en Cypre. Mœurs effeminées des Cypriens. Telemaque arrive dans l'Ile de Cypre. Description du Temple de Venus, & de ses sacrifices. Il retrouve Mentor qui lui raconte ses avantures, & son esclavage. Hazaël à qui Mentor avoit été vendu, prend Telemaque en affection. Le fait embarquer dans son Vaisseau, & sortir de l'Ile de Cypre. Ils arrivent en Crete. Mœurs des Cretois. Histoire Tragique d'Idomenée Roi de Crete, qui tuë son fils.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

CAlypſo qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les avantures de Telemaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il eſt tems, lui dit elle, que vous alliez goûter la douceur du ſommeil aprés tant de travaux; vous n'avez rien à craindre ici, tout vous eſt favorable, abandonnez-vous donc à la joye & à la paix, & à tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain quand l'Aurore avec ſes doigts de roſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil ſortant de l'onde amere

amere répandront les flâmes du jour pour chasser devant eux toutes les Etoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Telemaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais vôtre pere n'a égalé vôtre sagesse & vôtre courage, ni Achille vainqueur d'Hector, ni Thesée revenu des Enfers; ni même le grand Alcide qui a purgé la terre de monstres, n'ont montré autant de force & de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil rende cette nuit courte pour vous. Mais helas! qu'elle sera longue pour moi! qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sçai déja, & vous demander ce que je ne sçai pas encore! Allez, mon cher Telemaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu: allez dans cette Grote creuse, où tout est préparé pour vôtre repos. Je prie Morphé de repandre ses plus doux charmes sur vos paupieres appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatiguez, & de vous envoyer des songes legers, qui voltigeant autour de vous flatent vos sens par les images les plus riantes, & repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous reveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle même Telemaque dans cette Grote separée de la sienne; elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin y faisoit un doux murmure qui appeloit le sommeil; les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de Lion pour Telemaque, & l'autre d'Ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Telemaque: le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné; vous avez charmé la Déesse en lui racontant

les dangers dont vôtre courage & vôtre industrie vous ont tiré. Par là vous n'avez fait qu'enflamer davantage son cœur, & que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment esperez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son Ile, vous qui l'avez enchantée par le recit de vos avantures ? L'Amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Quand est-ce, ô Telemaque ! que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, & que vous sçaurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent vôtre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer ; pour moi je ne puis vous rien pardonner, je suis le seul qui vous connois & qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien étes-vous encore éloigné de la sagesse de vôtre pere ? Mais quoi donc, répondit Telemaque ; pouvois-je refuser à Calypso de lui conter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il faloit les lui raconter, mais vous deviez le faire en ne lui disant que ce qui lui pouvoit donner de la compassion ; vous pouviez lui dire que vous aviez été, tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte, c'étoit lui dire assez, & tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja son cœur : Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver. Mais que ferai-je donc, continua Telemaque d'un ton moderé & docile ? Il n'est plus tems, repartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos avantures ; elle en sçait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sçait pas encore, vôtre reserve ne serviroit qu'a l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en vôtre faveur, & apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque loüange. Telemaque reçut avec amitié

amitié un si bon conseil, & ils se couche-rent.

Aussi-tôt que Phœbus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nymphes dans le bois, éveilla Telemaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le sommeil; allons, retournez à Calypso, mais défiez-vous de ses douces paroles; ne lui ouvrez jamais vôtre cœur; craignez le poison flateur de ses loüanges. Hier elle vous élevoit au dessus de vôtre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thesée, d'Hercule devenu immortel. Sentîtes-vous combien cette loüange est excessive? Sentiez-vous ce qu'elle disoit? Sçachez qu'elle ne le croit pas elle-même: elle ne vous louë que parce qu'elle vous croit foible, & assez vain pour vous laisser tromper par des loüanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allerent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant, & cacha sous une apparence de joye la crainte & l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Telemaque conduit par Mentor lui échaperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous donc, dit-elle, mon cher Telemaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai crû pendant toute la nuit vous voir partir de Phenicie & chercher une nouvelle destinée dans l'Ile de Cypre. Dites-nous donc quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais. Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres & passionnez sur Telemaque, & de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux.

Cependant les Nymphes en silence se panchoient pour prêter l'oreille, & faisoient un demi cercle pour mieux voir & pour mieux écou-

ter. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles, & attachez sur le jeune homme. Telemaque baissant les yeux, & rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi le fil de son discours.

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phenicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les moeurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, & d'observer toutes les régles de la discretion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux & puissant vint me saisir, mes sens étoient liez & suspendus; je goûtois une joye & une paix profonde qui environnoit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus qui fendoit les nuës dans son char volant conduit par deux Colombes; elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Ocean, & qu'elle ébloüit les yeux de Jupiter même.

Elle descendit tout d'un coup d'un vol rapide jusqu'auprès de moi, me tint en souriant la main sur l'épaule, & me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bien-tôt dans cette Ile fortunée où les plaisirs, les jeux & les ris folâtres naissent sous mes pas; là tu brûleras des parfums sur mes Autels; là je te plongerai dans un fleuve de delices; ouvre ton cœur aux plus douces esperances, & garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses qui veut te rendre heureux.

En même tems j'apperçûs l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mere. Quoi qu'il eut sur son visage la tendresse des graces & l'enjoüement de l'enfance, il avoit je ne sçai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur; il rioit en me regardant.

dant, son ris étoit malin, moqueur & cruel, il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fléches, il banda son arc, & alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide.

Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage & dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, negligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majesté. La fléche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre : Cupidon indigné en soûpira amerement ; & eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, temeraire Enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches qui aiment mieux les honteux plaisirs que la sagesse, la vertu & la gloire.

A ces mots l'Amour irrité s'envola, & Venus remontant vers l'Olympe, je vis long-tems son char avec ses Colombes dans une nuée d'or & d'azur, puis elle disparut. En rebaissant les yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve : il me sembla que j'étois transporté dans un jardin delicieux tel qu'on dépeint les Champs Elizées. Je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette Ile empoisonnée, où l'on ne respire que la volupté : la vertu la plus courageuse y doit trembler, & ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulus jetter à son cou pour l'embrasser, mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, & que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échapoit toujours.

Dans cet effort je m'éveillai, & je sentis que ce songe mysterieux étoit un avertissement divin : je me sentis plein de courage contre les plai-

ſirs, & de défiance contre moi-même pour deteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Stix il habitoit l'heureux ſéjour des ames juſtes. Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes, on me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, repondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui eſt ſans eſperance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joye, les rameurs ennemis du travail s'endormoient ſur leurs rames: le Pilote couronné de fleurs laiſſoit le gouvernail, & tenoit en main une grande cruche de vin qu'il avoit preſque vuidée. Lui & tous les autres troublez par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Venus & de Cupidon des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le Ciel & la mer, les vents déchainez mugiſſoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires batoient les flancs du navire qui gemiſſoit ſous leurs coups: tantôt nous montions ſur le dos des vagues enflées; tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire, & nous précipiter dans l'abîme: nous appercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flots irritez ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par experience ce que j'avois oüi dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnez aux plaiſirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abatus pleuroient comme des femmes; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les delices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux pour leur faire des ſacrifices ſi on pouvoit arriver au Port. Perſonne ne conſervoit aſſez de preſen-

presence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour travailler; il me parut que je devois en sauvant ma vie sauver celle des autres: je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote semblable à une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau; j'encourageai les matelots effrayez, je leur fis abaisser les voiles, ils ramerent vigoureusement, nous passâmes au travers des écüeils, & nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort. Enfin nous arrivâmes dans l'Ile de Cypre.

Cette avanture parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies: ils me regardoient avec étonnement: nous arrivâmes en l'Ile de Cypre dans le mois d'Avril consacré à Venus. Cette saison, disent les Cypriens, convient à cette Déesse: car elle semble ranimer toute la nature, & faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'Ile, je sentis un air doux qui rendoit les corps lâches & paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjoüée & folâtre. Je remarquai que la campagne naturellement fertile & agreable étoit presque inculte: tant les habitans étoient ennemis du travail: je vis de tous côtez des femmes & des filles vainement parées qui alloient en chantant les loüanges de Venus, se dévoüer à son Temple: la beauté, les graces, la joye, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages: mais les graces y étoient trop affectées, on n'y voyoit point une noble simplicité, & une pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de molesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousie entr'elles pour allumer de grandes passions: en un mot tout ce que je voyois

dans ces femmes, me sembloit vil & méprisable ; à force de me vouloir plaire elles me dégoûtoient.

On me conduisit au Temple de la Déesse, elle en a plusieurs dans cette Ile ; car elle est particulierement adorée à Cythere, à Idalie, & à Paphos ; c'est à Cythere que je fus conduit. Le Temple est tout de marbre, c'est un parfait Peristile, les colomnes sont d'une grosseur & d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux : au dessus de l'Architecture & de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas relief toutes les plus agréables avantures de la Déesse. A la porte du Temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'y égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré aucune victime ; on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des Genices & des Taureaux ; on ne répand jamais leur sang ; on presente seulement devant l'Autel les bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut & sans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or, leurs cornes sont ornées de bouquets de fleurs odoriferantes : après qu'elles ont été presentées devant l'Autel, on les renvoye dans un lieu écarté où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de grandes robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bas de leurs robes ; on brûle nuit & jour sur les Autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, & ils forment une espece de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colomnes de marbre sont ornées de festons pendans, tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or, un bois sa-

cré de Myrthe environne le bâtiment : il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une rare beauté qui puissent presenter les victimes aux Prêtres, & qui osent allumer le feu des Autels : mais l'impudence & la dissolution deshonorent un Temple si magnifique. Dabord j'eus horreur de ce que je voyois, mais insensiblement je commençois à m'y accoûtumer, le vice même ne me faisoit plus aucune peur, toutes les compagnies m'inspiroient je ne sçai quelle inclination pour le desordre : on se moquoit de mon innocence : ma retenuë & ma pudeur servoient de joüet à ces peuples effrontez.

On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pieges, & pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçüë ne me soutenoit presque plus, toutes mes bonnes résolutions s'évanoüissoient ; je ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtez ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde & rapide : dabord il fend les eaux & remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpez, & s'il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu à peu, & sa force l'abandonne, ses membres épuisez s'engourdissent, & le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance ; je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des malheurs de mon pere, le songe où je croyois avoir vû le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager ; une secrete & douce langueur s'emparoit de moi ; j'aimois déja le poison flateur qui se glissoit de veine en veine, & qui pénetroit jusqu'à la moëlle de mes os.

Je

Je poussois néanmoins encore de profonds soûpirs; je versois des larmes ameres; je rugissois comme un Lion dans ma fureur. O! malheureuse jeunesse! disois-je; ô Dieux qui vous joüez cruellement des hommes! pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un tems de folie ou de fiévre ardente? ô! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon Ayeul! la mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit: & que mon cœur enyvré d'une folle passion secoüoit presque toute pudeur. Puis je me voyois plongé dans un abîme de remords; pendant ce trouble je courois çà & là dans le sacré bocage, semblable à une biche qu'un chasseur a blessée, elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur; mais la fléche qui l'a percée dans le flanc la suit par tout; elle porte par tout avec elle le trait meurtrier: ainsi je courois en vain pour m'oublier moi-même, & rien n'adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment j'apperçûs assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor. Mais son visage me parut si pâle, si triste & si austere, que je n'en pus ressentir aucune joye. Est-ce vous donc, ô mon cher ami, mon unique esperance? Est ce vous? Quoi donc! est-ce vous même? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux? Est-ce vous, ô Mentor? N'est-ce point vôtre ombre encore sensible à mes maux? N'êtes-vous point au rang des ames bien-heureuses qui joüissent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux champs Elizées? Mentor, vivez-vous encore? Suis-je assez heureux pour vous posseder, ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami? En

disant

disant ces paroles, je courois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration; il m'attendoit tranquillement sans faire aucun pas vers moi. O Dieux! vous le sçavez, quelle fut ma joye, quand je sentis que mes bras le touchoient, non, ce n'est pas une vaine ombre, je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor, c'est ainsi que je m'écriai; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes; je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler.

Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion. Enfin je lui dis; Helas! d'où venez-vous? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant vôtre absence? & que ferois-je maintenant sans vous? Mais sans répondre à mes questions, Fuyez, me dit-il d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir: ici la terre ne porte pour fruit que du poison, l'air qu'on respire est empesté; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel; la volupté lâche & infâme, qui est le plus horrible des maux sorti de la boëte de Pandore, amollit tous les cœurs & ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous? ne regardez pas même derriere vous, en fuyant effacez jusqu'au moindre souvenir de cette Ile execrable.

Il dit; & aussi-tôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux, qui me laissoit voir la pure lumiere; une joye douce & pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur. Cette joye étoit bien differente de cette joye molle & folâtre dont mes sens avoient été empoisonnez; l'une est une joye d'yvresse & de trouble qui est entre-coupée de passions furieuses, & de cuisans remords; l'autre est une joye de raison qui a quelque chose de bien heureux & de celeste: elle est toûjours pure & égale, rien ne

peut

peut l'épuiser ; plus on s'y plonge, plus elle est douce ; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joye, & je trouvai que rien n'étoit si doux que de pleurer. Heureux disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! Peut-on la voir sans l'aimer? Peut-on l'aimer sans être heureux? Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment, il ne m'est pas permis de m'arrêter : Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échaper, je mourrai plûtôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous esperez de me retenir. Le cruel Metophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes, ceux-ci étant allez à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, & croyant en tirer une grande somme, ils me vendirent à un nommé Hazaël qui cherchoit un esclave Grec pour connoître les mœurs de la Grece ; & pour s'instruire de nos sciences.

En effet, Hazaël m'acheta cherement : Ce que je lui ai appris de nos mœurs lui a donné la curiosité de passer dans l'Ile de Crete pour étudier les sages Loix de Minos. Pendant nôtre navigation les vents nous ont contraints de relâcher dans l'Ile de Cypre en attendant un vent favorable ; il est venu faire ses offrandes au Temple, le voilà qui en sort ; les vents nous appellent, déja nos voiles s'enflent : Adieu, mon cher Telemaque, un esclave qui craint les Dieux doit suivre fidelement son Maître, les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi, ils le sçavent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse & des larmes de Penelope, souvenez-vous des justes Dieux.

O Dieux, protecteurs de l'innocence! en quelle terre suis-je contraint de laisser Telemaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici, plûtôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce Maître Syrien est-il si impitoyable? est-ce une Tygresse dont il a sucé les mamelles dans son enfance? Voudra-il vous arracher d'entre mes bras? il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive; vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas: je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse & de mes larmes; puisqu'il aime la sagesse & qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur feroce & insensible; je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller qu'il ne m'ait accordé de vous suivre: mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner à lui; s'il me refuse, c'en est fait, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor: je me prosternai devant lui; il fut surpris de voir un inconnu en cette posture: Que voulez-vous, me dit-il? La vie, répondis-je; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des Rois de la Grece, qui ont renversé la superbe ville de Troye fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere; la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait vôtre esclave, souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimiez la justice, & que vous alliez en Crete pour apprendre les Loix du

bon

bon Roi Minos, n'endurcissez point vôtre cœur contre mes soupirs & mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage, mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune, maintenant je crains de ne pouvoir pas être reçû parmi les esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël ! souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, & qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël me regardant avec un visage doux & humain me tendit la main & me releva : Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse & la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a aquise parmi les Grecs, & dailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulysse, je serai vôtre pere jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de vôtre pere, de ses malheurs & des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave, mais je le garde comme un ami fidele ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a aquis le plus cher & le plus précieux ami que j'aye sur la terre ; j'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi ; je ne vous demande à l'un & à l'autre que vôtre cœur.

En un instant je passai de la plus amere douleur à la plus vive joye que les hommes peuvent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger, je m'approchois de mon païs, je trouvois un secours pour y retourner, je goûtois la consola-

solation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu; enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quiter. Hazaël s'avance sur le sable du rivage, nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles, un Zephir leger se joüe dans nos voiles, anime tout le vaisseau & lui donne un doux mouvement : l'Ile de Cypre disparoit bien-tôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette Ile; je lui dis ingenûment en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, & le combat que j'avois souffert au dedans de moi.

Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles : O Venus! je reconnois vôtre puissance & celle de vôtre fils. J'ai brûlé de l'encens sur vos Autels : mais souffrez que je déteste l'infâme molesse des habitans de vôtre Ile, & l'impudence brutale avec laquelle ils celebrent vos Fêtes. Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puissance qui a formé le Ciel & la terre, de cette lumiere simple, infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager, de cette Verité souveraine & universelle, qui éclaire tous les esprits comme le Soleil éclaire tous les corps : Celui, ajoûtoit il, qui n'a jamais vû cette lumiere pure, est aveugle comme un aveugle né, il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, & il est fou : il croit tout voir, & il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vû, tout au plus il n'aperçoit que de sombres & fausses lueurs, que de vaines ombres, que des fantômes qui n'ont rien de réel.

Ainsi sont tous les hommes entraînez par le plaisir des sens & par le charme de l'imagination.

Il n'y a point sur la terre de veritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle : c'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien ; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand Ocean de lumiere ; nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoi que je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sçai quoi de pur & de sublime ; mon cœur en étoit échauffé, & la verité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuërent à parler de l'origine des Dieux, des Heros, des Poëtes, de l'âge d'or, du Deluge, des premieres Histoires du genre humain, du fleuve d'oubli où se plongent les ames des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du tartare, & de cette heureuse paix dont joüissent les Justes dans les champs Elizées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or & d'azur, lesquels en se joüant soulevoient les flots avec beaucoup d'écume ; après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde salée laissoient loin derriere eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmez, & leurs bouches fumantes : Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure, elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'hyvoire, & les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs

nageoient en foule derriere le char, leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, & flotoient au gré des vents. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palemon son fils pendant à sa mamelle, elle avoit un visage serein & une douce majesté qui faisoit enfuïr les vents seditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les chevaux & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flotoit dans l'air au dessus du char, elle étoit à demi enflée par le soufle d'une multitude de petits Zephirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé; inquiet & ardent: son visage ridé & chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais & pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre & austere tenoient en silence les fiers Aquilons, & repoussoient tous les nuages. Les immenses Baleines & tous les Monstres marins faisant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte des Grotes profondes pour voir la Déesse.

Aprés que nous eumes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les Montagnes de Créte, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du Ciel & des flots de la mer; bien-tôt nous vîmes le sommet du Mont Ida qui s'éleve au dessus des autres montagnes de l'Ile, comme un vieux Cerf dans une forêt porte ses bois rameurs au dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette Ile, qui se presentoient à nos yeux comme un Amphiteatre. Autant que la Terre de Cypre nous avoit paru négligée & inculte, autant celle de Créte se montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ses Habitans.

De tous côtez nous remarquions des Villages bien bâtis, des Bourgs qui égaloient des Villes, & des Villes superbes; nous ne trouvions ni vallées ni montagnes où la main du Laboureur diligent ne fût imprimée. Par tout la charuë avoit laissé de creux sillons: les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnuës en ce païs. Nous considerions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras paturages le long des ruisseaux; les moutons paissans sur le penchant d'une coline; les vastes campagnes couvertes de jeunes épics, riches dons de la feconde Cerés; enfin les montagnes ornées de Pampres & de grapes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux Vendangeurs les doux présens de Bacchus qui charment les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Créte, & il nous expliqua ce qu'il connoissoit. Cette Ile, disoit-il, admirée de tous les étrangers, & fameuse par ses cent Villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoi qu'ils soient innombrables, c'est que la terre ne cesse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fecond ne peut s'épuiser. Plus il y a d'hommes dans un païs, pourvû qu'ils soient laborieux, plus ils joüissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres; cette bonne mere multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur travail. L'Ambition & l'avarice des hommes sont les seules sources de leurs malheurs. Les hommes veulent tout avoir, & ils se rendent malheureux par le desir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement & se contenter de satisfaire aux besoins on verroit par tout l'abondance, la joye, l'union & la paix. C'est que Minos le plus sage & le meilleur de tous les Rois avoit compris tout

tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette Ile, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes.

On les accoûtume dabord à une vie simple, frugale, laborieuse; on supose que toute volupté amolit le corps & l'esprit. On ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'aquerir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais à fouler aux pieds les grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les reprimer, car ils sont inconnus en Créte, tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir. Chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & réglée, où l'on joüit en paix & avec abondance de tout ce qui est veritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins delicieux, ni palais dorez. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie; les repas y sont sobres, on y boit peu de vin, le bon pain en fait la principale partie avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, & le lait des troupeaux.

Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût, encore même a t'on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes mais sans ornemens; la superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est reservée pour les Temples des Dieux, & les hommes n'oseroient

avoir des maisons semblables à celles des immortels.

Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix, & l'union des familles, la liberté de tous les Citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superfluës; l'habitude au travail & l'horreur de l'oisiveté; l'émulation pour la vertu, la soûmission aux loix & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roi, & il me repondit: Il peut tout sur les peuples; mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absoluë pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Ils veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse & par sa modération à la felicité de tant d'hommes, & non pas que tant d'hommes servent par leur misere & par leur servitude lâche à flater l'orgüeil & la molesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses penibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soûtenir les loix.

Dailleurs le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la molesse, plus exempt de faste & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses & de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu & de gloire que le reste des hommes. Il doit être au dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées; & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages & heureux. Ce n'est point pour lui même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'est que pour être l'homme des peuples. C'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins,

toute

toute son affection, & il n'est digne de la Royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans regnassent après lui, qu'à condition qu'ils regneroient suivant ses maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Créte si puissante & si heureuse. C'est par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les conquerans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire à leur vanité. Enfin c'est par la justice qu'il a merité d'être aux enfers le souverain Juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'Ile; nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dedale, & qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous considerions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage & qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer. Nous demandâmes la cause de leur empressement, & voici ce qu'un Crétois nommé Nausicrate nous raconta.

Idomenée fils de Deucalion, & petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au siege de Troye. Après la ruïne de cette Ville, il fit voile pour revenir en Créte; mais la tempête fut si violente, que le Pilote de son vaisseau & tous les autres qui étoient experimentez dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux; chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir, chacun déploroit son malheur, n'esperant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçû la sepulture. Idomenée levant les yeux & les mains vers le Ciel, invoquoit Neptune. O puissant Dieu!

s'écrioit-il, toi qui tiens l'Empire des ondes, daigne écouter un malheureux ; si tu me fais revoir l'Ile de Créte malgré la fureur des vents, je t'immolerai la premiere tête qui se presentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser ; malheureux qui ne sçavoit pas que c'étoit courir à sa perte ! Le pere échapé à la tempête arrivoit dans le port de Styrie. Il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux ; mais bien-tôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes : un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens ; il baissoit les yeux ; il apprehendoit de voir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur tout les Rois orgüeilleux, poussoit d'une main fatale & invincible Idomenée. Il arrive ; à peine ose-t'il lever les yeux, il voit son fils, il recule saisi d'horreur, ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête qui puisse lui servir de victime.

Cependant le fils se jette à son coû, & est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes. O mon pere! dit-il, d'où vient cette tristesse ; après une si longue absence ? Estes-vous fâché de vous revoir dans vôtre Royaume, & de faire la joye de vôtre fils ? Qu'ai je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir.

Le Pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers qui devoient en me brisant finir ma triste vie. Laisse vivre mon fils. O Dieu cruel !

tien,

tien, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer; mais tous ceux qui étoient auprès de lui, arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme, Interpréte des volontez des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils: Vôtre promesse, disoit-il, a été imprudente, les Dieux ne veulent point être honnorez par la cruauté: gardez-vous bien d'ajoûter à la faute de vôtre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez cent Taureaux plus blancs que la neige à Neptune; faites couler leur sang autour de son Autel couronné de fleurs, faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours la tête baissée & sans répondre, la fureur étoit animée dans ses yeux; son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur, on voyoit ses membres tremblans; cependant son fils lui disoit: Me voici mon pere, vôtre fils est pret à mourir pour appaiser le Dieu. Je meurs content, puisque ma mort vous aura garenti de la vôtre: Frapez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, ni qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, & comme déchiré par les Furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près. Il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante & toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles; il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent: l'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere, mais à peine l'a-t'il trouvée, qu'il ne peut plus la suporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs cou-

pé dans ſa racine par le tranchant de la charruë, languit & ne ſe ſoutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la terre ne le nourrit plus : & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idomenée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premier âge. Le pere dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſçait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancellant vers la ville, & demande ſon fils.

Fin du Livre Second.



SOMMAIRE
DU LIVRE TROISIE'ME.

IDomenée quite la Crete ; ses amis l'emmenent ; la Créte demeure sans Roi , le Peuple s'assemble pour en élire un , on propose des Jeux , & le victorieux doit avoir la Couronne. Description de plusieurs Jeux, de combats , de Lutte , de Ceste , de Gladiateurs , d'homme à homme , course de Chariots. Telemaque combat par curiosité seulement , & pour éprouver son adresse. Il remporte le prix dans tous les Jeux. On l'introduit ensuite dans l'Ansemblée des Vieillards qui doivent élire le Roi suivant les Loix : on lui propose des questions ausquelles il répond : on le veut faire Roi , & il est prêt d'accepter la Couronne , quand Mentor lui remontre qu'il est en terre étrangere ; qu'il a une patrie ; que c'est à elle qu'il se doit , & qu'il doit revoir Ulysse & Penelope. Il cede aux remontrances de Mentor. Les Cretois lui demandent un Roi , il leur montre Mentor qui refuse & explique les dangers de la Royauté. Ils choisissent Hazaël qui refuse aussi. Mentor leur indique un Vieillard d'entr'eux qui accepte sous des conditions. Le nouveau Roi donne à Mentor & à Telemaque un vaisseau pour retourner

dans leur païs. Ils quittent la Crete. Sur la mer nouvelle tempête ; ils arrivent chez Calypso. Là finit le recit de Telemaque, & l'Histoire continuë.

Venus qui veut se vanger du mépris qu'ils ont fait de ses sacrifices & de son Temple dans l'Ile de Cypre, fait descendre l'amour dans l'Ile de Calypso sous la figure d'un jeune Enfant ; il jouë avec Telemaque, avec Calypso, avec ses Nymphes ; il les blesse toutes, & s'en moque. Calypso aime Telemaque & devient furieuse. Telemaque ne l'aime point, & aime Eucharis une de ses Nymphes, fille sage, modeste vertueuse, & plus belle que les autres. Calypso devient jalouse. Mentor remontre à Telemaque le danger où il est. Telemaque se défend par la sagesse d'Eucharis. Mentor lui dit qu'il ne sent pas son mal, & qu'il a pris un poison lent qui le consumera. Calypso pour éloigner Telemaque donne moyen à Mentor de bâtir un Vaisseau. Telemaque prêt de s'embarquer, veut dire adieu à Eucharis ; dans cet entre-tems, les Nymphes amies d'Eucharis mettent le feu au Vaisseau. Nouvelle fureur de Calypso. Mentor mene Telemaque sur le bord de la mer au haut d'un rocher, d'où voyant un Vaisseau, & ne pouvant tirer Telemaque autrement de chez Calypso, il le jette à la mer, & s'y jette avec lui.

LES



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIE'ME.

CEpendant le peuple touché de compassion pour l'enfant, & d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux Furies : la fureur leur fournit des armes : ils prennent des bâtons & des pierres ; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel ; les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit fils du sage Minos. Les amis d'Idomenée ne trouvent plus d'autre salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux. Ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent

à la merci des ondes. Idomenée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, & qu'il ne sçauroit plus habiter. Les vents les conduisent vers l'Hesperie, & ils vont fonder un nouveau Royaume dans le païs des Salentins.

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont resolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix: tous les principaux Citoyens des cent Villes sont assemblez: on a déja commencé par des sacrifices: on a assemblé tous les sages les plus fameux des païs voisins pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander. On a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattent: car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'esprit & pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort & adroit, & dont l'ame soit ornée de la sagesse, & de la vertu: on appelle ici tous les Etrangers. Après nous avoir raconté toute cette Histoire étonnante, Nausicrate nous dit: Hâtez-vous donc, ô Etrangers de venir dans nôtre assemblée, vous combattrez avec les autres; & si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous deux, il regnera en ce païs. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espece de Cirque très-vaste environné d'une épaisse forêt: le milieu du Cirque étoit une aréne préparée pour les Combatans; elle étoit bordée par un grand Amphitheatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivames, on nous reçût avec honneur: car les Crétois sont les peuples du monde qui exer-

exercent le plus noblement & avec plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, & on nous invita à combatre: Mentor s'en excusa sur son âge, & Hasaël sur sa foible santé: ma jeunesse & ma vigueur m'ôtoient toute excuse. Je jettai neanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, & j'apperçûs qu'il souhaitoit que je combatisse. J'acceptai donc l'Offre qu'on me faisoit; je me dépoüillai de mes habits: on fit couler des flots d'huile douce & luisante sur tous les membres de mon corps: & couvert de poussiere, je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtez que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tacher de remporter le prix; & plusieurs Cretois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent. Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres qui oserent se presenter à lui; il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse; ses bras étoient nerveux, & bien nourris, au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles; il étoit également souple & fort: je ne lui parus pas digne d'être vaincu; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer; mais je me presentai à lui. Alors nous nous saisimes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration; nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus & les bras entrelassez comme des serpens, chacun s'éforçant d'enlever de terre son ennemi; tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'éforçoit de me pancher du côté gauche: pendant qu'il me tâtoit ainsi je le poussai avec tant de violence que ses reins plierent; il tomba sur l'arene; il m'entraina sur lui, en vain il tâcha de me mettre dessous; je le tins immobile

sous moi. Tout le peuple cria, Victoire au fils d'Ulysse! j'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du Ceste fut plus difficile; le fils d'un Riche Citoyen de Samos avoit aquis une haute réputation dans ce genre de combat; tous les autres lui cederent: il n'y eut que moi qui esperai la victoire. Dabord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomach, des coups qui me firent vomir le sang; & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage; je chancelai, il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer, mais je fus ranimé par la voix de Mentor qui me crioit: O fils d'Ulysse! seriez-vous vaincu? La colere me donna de nouvelles forces; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé; aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture panchée: déja il reculoit: quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force: il voulut esquiver; & pendant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever: il se redressa lui-même couvert de poussiere & de sang: sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveller le combat. Aussi-tôt on commença les courses de chariots que l'on distribua au sort: le mien se trouva le moindre pour la legereté des roües, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons; un nuage de poussiere vole & couvre le Ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi: un jeune Lacedemonien, nommé Crantor, laissoit dabord tous les autres derriere lui. Un Crétois nommé Policlete le suivoit de près. Hippomaque parent d'Idomenée qui aspiroit à lui succeder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout panché sur les crins flottans; & le mouvement des rouës de

son

son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les aîles d'une Aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent & se mirent peu à peu en haleine, je laissai loin derriere moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur.

Hippomaque parent d'Idomenée poussant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, & ôta par sa chute à son maître l'esperance de regner. Polyclete se panchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme: dans une secousse il tomba, les rênes lui échaperent; & il fut trop heureux de pouvoir en tombant éviter la mort.

Pisistrates voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur: tantôt il invoquoit les Dieux, & leur promettoit de riches offrandes, tantôt il parloit à ses chevaux, pour les animer; il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui: car mes chevaux mieux ménagez que les siens, étoient en état de le devancer, il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me boucher le passage. Pour le boucher il hazarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement sa rouë; je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son desordre: & il me vit un moment après au bout de la carriere.

Le peuple s'écria encore une fois; Victoire au fils d'Ulysse! C'est lui que les Dieux destinent à regner sur nous. Cependant les plus illustres & les plus sages d'entre les Cretois nous conduisirent dans un bois antique & sacré, reculé de la vûë des hommes prophanes, où les vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, & gardes des loix, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combatu dans les jeux; nul autre n'y fut admis; les sages ouvrirent les

livres où toutes les loix de Minos sont recueillies, je me sentis saisi de respect & de honte quand j'approchai de ces vieillards que l'âge rendoit venerables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit: ils étoient assis avec ordre, & immobiles dans leurs places; leurs cheveux étoient blancs, plusieurs n'en avoient presque plus, on voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce & tranquille, & ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient resolu de dire; quand ils étoient d'avis differens, ils étoient si moderez à soutenir ce qu'ils pensoient de part & d'autre, qu'on auroit crû qu'ils étoient tous d'une même opinion: la longue experience des choses passées, & l'habitude du travail leur donnoit de grandes vûës sur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrez des folles passions & des caprices de la jeunesse: la sagesse toute seule agissoit en eux, & le fruit de leur longe vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goutoient sans peine le doux & noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accoûrcir pour arriver tout à coup à une si estimable vieillesse; je trouvois la jeunesse malheureuse, d'être si éloignée de cette vertu si éclairée & si tranquille. Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos; c'étoit un grand livre qu'on tenoit dordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums, tous ces vieillards le baiserent avec respect: car ils disoient qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages & heureux: ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toûjours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix; c'est la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit
le

le discours de ces sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions qui devoient être décidées par les maximes de Minos : la premiere question étoit de sçavoir quel est le plus libre de tous les hommes ; les uns repondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, & qui étoit victorieux de tous ses ennemis ; d'autres soûtinrent que c'étoit un homme qui ne se marioit point : & qui voyageoit pendant toute sa vie en divers païs sans être jamais assujetti aux loix d'aucune nation ; d'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout besoin ; d'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il joüissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté d'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui. Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à repondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je ; est celui qui peut être libre dans l'esclavage même ; en quelque païs & de quelque condition qu'il soit, on est très-libre pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux ; en un mot, l'homme veritablement libre est celui qui degagé de toute crainte & de tout desir n'est soûmis qu'aux Dieux & à sa raison. Les vieillards s'entreregarderent en souriant, & furent surpris de voir que ma réponse étoit précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes, qui est le plus malheureux de tous les hommes ? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit ; l'un disoit, c'est un homme qui n'a ni

biens,

biens, ni ſanté, ni honneur; un autre diſoit, c'eſt un homme qui n'a aucun ami; d'autres ſoutenoient que c'eſt un homme qui a des enfans, ingrats & indignes de lui. Il vint un ſage de l'Ile de Lesbos, qui dit; Le plus malheureux de tous les hommes eſt celui qui croit l'être: car le malheur dépend moins des choſes qu'on ſoufre, que de l'impatience avec laquelle on augmente ſon malheur. A ces mots toute l'aſſemblée ſe récria; on applaudit, & chacun crut que ce ſage Lesbien remporteroit le prix ſur cette queſtion; mais on me demanda ma penſée, & je repondis ſuivant les maximes de Mentor. Le plus malheureux de tous les hommes eſt un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes miſerables, il eſt doublement malheureux par ſon aveuglement, ne connoiſſant pas ſon malheur, il ne peut s'en guérir, il craint même de le connoître: la verité ne peut percer la foule des flateurs pour aller juſqu'à lui; il eſt tiranniſé par ſes paſſions, il ne connoît point ſes devoirs: il n'a jamais goûté le plaiſir de faire le bien, ni ſenti les charmes de la pure vertu; il eſt malheureux & digne de l'être, ſon malheur augmente tous les jours, il court à ſa perte, & les Dieux ſe préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'aſſemblée avoüa que j'avois vaincu le ſage Lesbien, & les Vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai ſens de Minos.

Pour la troiſiéme queſtion, on demanda lequel des deux eſt préférable, d'un côté un Roi Conquerant & invincible dans la guerre; de l'autre un Roi ſans experience de la guerre, mais propre à policer ſagement les peuples dans la paix. La plûpart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi ſert, diſoient-ils, d'avoir un Roi qui ſçait bien gouver-

ner

ner en paix, s'il ne sçait pas defendre le païs quand la guerre vient ? Les ennemis le vaincront, & réduiront son peuple en servitude. D'autres soûtenoient au contraire ; que le Roi pacifique étoit meilleur, par ce qu'il craindroit la guerre : & l'éviteroit par ses soins ; d'autres disoient qu'un Roi Conquerant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut sçavoir mon sentiment. Je répondis ainsi : Un Roi qui ne sçait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, & qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états n'est qu'à demi Roi ; mais si vous comparez un Roi qui ne sçait que la guerre, à un Roi sage, qui sans sçavoir la guerre est capable de la soûtenir dans le besoin par ces Generaux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entierement tourné à la guerre, voudroit toûjours la faire pour étendre sa domination & sa gloire propre ; il ruineroit ses peuples. A quoi sert-il à un peuple que son Roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son regne ? Dailleurs les longues guerres entraînent toûjours après elles beaucoup de desordres ; les victorieux même se déréglent pendant ces tems de confusion : voyez ce qu'il coute à la Grece pour avoir triomphé de Troye ; elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Pendant que tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent, les meilleurs Princes mêmes, pendant qu'ils ont une guerre à soûtenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolerer la licence, & de se servir des méchans. Combien y a-t'il de scelerats qu'on puniroit pendant la paix ; & dont on a besoin de recompenser l'auda-

l'audace dans les desordres de la guerre? Jamais aucun peuple n'a eû un Roi conquerant sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition: Un conquerant enivré de sa gloire ruine presque autant sa nation victorieuse que les nations vaincuës. Un Prince qui n'a point les qualitez necessaires pour la paix ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie, il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, & qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sçauroit ni labourer ni semer pour recueillir aucune moisson. Un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement. Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes; c'est à dire qu'il n'est pas fait pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la Justice ne lui a pas soumis, mais il est veritablement propre à gouverner en pere, il a toutes les qualités propres & necessaires pour mettre son peuple en sureté contre les ennemis; voici comment; Il est juste, moderé & commode à l'égard de ses voisins: Il n'entreprend rien contr'eux qui puisse troubler la paix: Il est fidele dans ses alliances, ses Alliés l'aiment, ne le craignent point & ont une entiere confiance en lui; S'il a quelque voisin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voisins craignent ce voisin inquiet; & n'ont aucune jalousie du Roi pacifique; ils se joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être oprimé: sa probité, sa bonne foi, sa moderation le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien: pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres Rois, & sans cesse exposé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme

le

le pere & le tuteur de tous les autres Rois. Voila les avantages qu'il a au dehors. Ceux dont il joüit au dedans sont encore plus merveilleux, puis qu'il est propre à gouverner en pere, il est sûr qu'il gouverne par les plus sages loix, il retranche le faste, la molesse & tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices. Il fait fleurir ceux qui sont utiles aux veritables besoins de la vie, sur tout il aplique ses sujets à l'agriculture, par là il les met dans l'abondance des choses necessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs, accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amoli par la volupté, qui est exercé par la vertu, qui ne tient point aux douceurs d'une vie lâche & delicieuse, qui fait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir, que de perdre cette liberté qu'il goute sous un sage Roi qui ne regne que pour faire regner la raison. Qu'un conquerant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à assieger une ville, mais il le trouvera invincible par la multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude à souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais succès même ne peuvent abattre. Dailleurs si ce Roi n'est pas assez experimenté pour commander lui même ses armées; il les fera commander par des gens qui en seront capables, & il saura s'en servir sans perdre son autorité: Cependant il tirera du secours de ses Alliez, ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent, & injuste, les Dieux même combatront pour lui. Voyez quelle ressource il

aura

aura au milieu des plus grands perils : je conclus donc que le Roi pacifique qui ignore la guerre est un Roi très-imparfait, puis qu'il ne sait pas remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis; mais j'ajoute qu'il est infiniment surperieur au Roi Conquerant qui manque de qualités necessaires dans la paix, & qui n'est propre qu'à la guerre. J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient gouter cet avis, mais les Vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos. Le premier de ces Vieillards s'écria : Je vois l'accomplissement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute nôtre Ile. Minos avoit consulté les Dieux pour sçavoir combien de tems sa race regneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit; Les tiens cesseront de regner quand un étranger entrera dans ton Ile pour y faire regner les loix. Nout avons craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'Ile de Crete, mais le malheur d'Idomenée & la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montre le sens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi ? Aussi-tôt les Vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t'il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée, chacun pousse des cris de joye, tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri, que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Crétois.

J'attendis un moment, & je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât : cependant Mentorme disoit à l'oreille : Renoncez-vous à vôtre patrie ? L'ambition de regner vous fera-

t'elle

t'elle oublier Penelope qui vous attend comme sa derniere esperance, & le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre? Ces paroles percerent mon cœur, & me soutinrent contre le desir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi; O illustres Crétois! je ne merite point de vous commander, l'Oracle qu'on vient d'aporter, marque bien que la race de Minos cessera de regner quand un étranger entrera dans cette Ile, & y fera regner les loix de ce sage Roi; mais il n'est pas dit que cet étranger regnera, je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'Oracle, j'ai accompli la prédiction, je suis venu dans cette Ile, j'ai découvert le vrai sens des loix, & je souhaite que mon explication serve à les faire regner avec l'homme que vous choisirez: pour moi, je préfere ma patrie, la petite Ile d'Ithaque aux cent Villes de Créte, à la gloire & à l'opulence de ce beau Royaume; souffrez que je suive ce que les destins ont marqué: si j'ai combatu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'esperance de regner ici, c'étoit pour meriter vôtre estime & vôtre compassion, c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance, j'aime mieux obéïr à mon pere Ulysse, & consoler ma mere Penelope, que de regner sur tous les peuples de l'Univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur, il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance; oüi, jusqu'au dernier soupir, Telemaque aimera les Crétois, & s'interessera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eûs-je achevé de parler qu'il s'éleva dans toute l'assemblée un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tem-

tempête: les uns disoient; Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine? D'autres soûtenoient qu'ils m'avoient vû en d'autres païs, & qu'ils me reconnoissoient; d'autres s'écrioient; il faut le contraindre de regner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta de se taire, ne sçachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé dabord. Voici les paroles que je leur dis.

Souffrez, ô Crétois! que je vous dise ce que je pense, vous êtes le plus sage de tous les peuples: mais la sagesse demande, ce me semble; une précaution qui vous échape; vous devez vôtre choix, non pas à l homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais à celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par consequent sans experience, exposé à la violence des passions, & plus en état de m'instruire en obéïssant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit & de corps, mais qui se soit vaincu lui-même; cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fonds de son cœur, & dont toute la vie soit la pratique de vos loix; que ses actions plûtôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmez de ce discours, & voyant toûjours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent: Puisque les Dieux nous ôtent l'esperance de vous voir regner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse regner nos loix; connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette moderation? Je connois, leur dis-je dabord, un homme de qui je tiens tout ce que vous avez estimé en moi, c'est sa sagesse, & non pas la mienne qui vient de parler, & il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main ; je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance : les périls dont il m'avoit delivré, les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. Dabord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples & négligez, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid & reservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sçai quoi de ferme & d'élevé, on remarqua la vivacité de ses yeux & la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions ; on le questiona, il fut admiré ; on résolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir, il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté, que les meilleurs Rois étoient malheureux en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils faisoient souvent par la surprise des flateurs les maux qu'ils ne vouloient pas : il ajoûta que si la servitude est miserable, la Royauté ne l'est pas moins, puis qu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéïr. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! on ne doit qu'à la seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de la liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur surprise lui demanderent quel homme ils devoient choisir ; un homme, répondit-il, que vous connoissiez bien ; puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner : celui qui desire la Royauté ne la connoit pas, & comment en remplira-t'il les devoirs, ne les con-

connoiſſant point, il la cherche pour lui, & vous devez deſirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refuſoient la Royauté recherchée par tant d'autres ; ils voulurent ſçavoir avec qui ils étoient venus : Nauſicrates qui les avoit conduits depuis le Port juſqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'Ile de Cypre ; mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils ſçurent que Mentor avoit été eſclave d'Hazaël ; qu'Hazaël touché de la ſageſſe & de la vertu de ſon eſclave en avoit fait ſon conſeil & ſon meilleur ami ; que cet eſclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuſer d'être Roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'inſtruire des loix de Minos, tant l'amour de la ſageſſe rempliſſoit ſon cœur. Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'oſons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes penſées que Mentor ; vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; dailleurs vous êtes trop détaché des richeſſes & de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit ; Ne croyez pas, ô Cretois ! que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſçai combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux : mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers ; l'éclat qui y eſt attaché eſt faux & ne peut ébloüir que des ames vaines. La vie eſt courte, les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter ; c'eſt pour apprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je

ne

ne songe qu'à retourner dans une vie paisible & retirée où la sagesse nourrisse mon cœur & où les esperances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter, ce ne seroit pas d'être Roi; ce seroit de ne me separer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrierent, parlant à Mentor: Dites-nous, ô le plus sage & le plus grand de tous les Mortels, dites nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour nôtre Roi? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez apris le choix que nous devons faire. Il leur repondit: Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement, c'est un Vieillard assez vigoureux; j'ai demandé quel homme c'étoit; on m'a répondu qu'il s'apelloit Aristodeme. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combatoient; il a paru n'en avoir aucune joye, il a dit que pour l'un il ne lui souhaitoit point les perils de la Royauté; & qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre regnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, & qu'il ne flatoit point l'autre dans ses déréglemens. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu: Il a long-tems porté les armes, & il est couvert de blessures, mais sa vertu sincere & ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idomenée; c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siege de Troye: il craignit un homme qui lui donneroit de sages conseils qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre; il fut même jaloux de

de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'aquerir bien-tôt, il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, méprisé des hommes lâches qui n'estiment que les richesses : mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'Ile, où il cultive son champ de ses propres mains ; un de ses fils travaille avec lui ; ils s'aiment tendrement, ils sont heureux par leur frugalité & par leur travail ; ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple : Le sage Vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins & de ceux de son fils ; il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte, il les instruit, il juge tous les differens de son voisinage. Il est le pere de toutes les familles, le malheur de sa femme est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé ; il s'est abandonné à une folle ambition & à tous les plaisirs. Voilà, ô Crétois ! ce qu'on m'a raconté ; vous devez sçavoir si ce recit est veritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ; pourquoi assembler tant d'inconnus ; vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoissez, qui sçait la guerre, qui a montré son courage, non seulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a méprisé les richesses aquises par la flaterie, qui aime le travail, qui sçait combien l'agriculture est utile à un peuple qui déteste le faste : qui ne se laisse point amolir par un amour aveugle de ses enfans ; qui aime la vertu de l'un, & qui condamne le vice de l'autre : en un mot un homme qui est déja le pere du peuple. Voila vôtre
Roi,

Roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire regner chez vous les Loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria : il est vrai, Aristodeme est tel que vous le dites, c'est lui qui est digne de regner. Les Vieillards le firent appeller, on le chercha dans la foule où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il parut tranquille ; on lui déclara qu'on le faisoit Roi : Il répondit, je n'y puis consentir qu'à trois conditions ; la premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, & si vous résistez aux loix ; la seconde, que je serai libre de continüer une vie simple & frugale ; la troisiéme, que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'aprés ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite comme le reste des Citoyens. A ces mots il s'éleva dans l'air mille cris de joye. Le diadême fut mis par le chef des Vieillards gardes des Loix, sur la tête d'Aristodeme ; on fit des sacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des presens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité ; il donna à *Hazaël* les Loix de Minos écrites de la main de Minos même ; il lui donna aussi un recueil de toute l'Histoire de Créte depuis Saturne & l'âge d'or, il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les especes qui sont bonnes en Créte, & inconnuës dans la Sirie, & lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Comme nous pressions nôtre depart, il nous fit preparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armez ; il y fit mettre des habits pour nous & des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller à Ithaque ; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre ; il nous vit partir ; il nous embrassa comme des amis qu'il

 ne

ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu ; un jour ils nous réünniront en ces Champs fortunez, où l'on dit que les Justes joüissent après la mort d'une éternelle paix. Nous y verrons nos ames se rejoindre pour ne se separer jamais. O ! si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, & les soupirs étoufoient sa voix : nous ne pleurions pas moins que lui ; & il nous conduisit au Vaisseau. Pour Aristodeme, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire Roi, souvenez vous des dangers où vous m'avez mis, demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraye sagesse, & que je surpasse autant en moderation les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulysse regnant avec sa chere Penelope : Telemaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs & d'hommes armez, ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persecutent vôtre Mere. O Mentor ! vôtre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à desirer pour vous ; allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodeme, & si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie : il nous embrassa, & nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles nous promettoit une douce navigation : déja le Mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages disparoissoient, les côtes de Peloponese sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous, tout-à-coup une

noire

noire tempête envelopa le Ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit; & la mort se presenta à nous. O Neptune! c'est vous qui excitâtes par vôtre superbe Trident toutes les eaux de vôtre Empire! Venus pour se vanger de ce que nous l'avions méprisée jusque dans son Temple de Cythere, alla trouver ce Dieu; elle lui parla avec douceur; ses beaux yeux étoient baignez de larmes; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des divinités me l'a assuré. Souffrirez-vous, Neptune, disoit elle; que ces impies se joüent impunément de ma puissance? Les Dieux mêmes la sentent; ces temeraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon Ile. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans vôtre Empire? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abimes ces deux hommes que je ne puis souffrir? A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel. Et Venus rit, croyant nôtre naufrage inévitable; nôtre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers des rochers; un coup de vent rompit notre mât, & un moment après nous entendimes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fonds du Navire. L'eau entre de tous cotez; le navire s'enfonce; tous nos Rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, & je lui dis: Voici la mort, il faut la recevoir avec courage; les Dieux ne nous ont délivrez de tant de périls, que pour nous faire périr aujourdhui. Mourons, Mentor; mourons, c'est une consolation pour moi de mourir avec vous; il seroit inutile de disputer nôtre vie contre la tempête. Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toûjours quelque res-

ressource; ce n'est pas pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de Rameurs, tandis que cette multitude d'hommes timides & troublez regrettent la vie, sans chercher le moyen de la conserver : ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hâche, il acheve de couper le mât qui étoit déja rompu, & qui panchant dans la mer avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du vaisseau, & s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le suivre ; Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurez attaquent, & qui demeure immobile sur ses plus profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feüilles ; de même Mentor non seulement ferme & courageux, mais doux & tranquille, sembloit commander aux vents & à la mer. Je le suis ; He qui auroit pû ne le pas suivre, étant encouragé par lui ; Nous nous conduisions nous même sur ce mât flottant ; c'étoit un grand secours pour nous : car nous pouvions nous asseoir dessus ; s'il eût falu nager sans relâche, nos forces eussent été bien-tôt épuisées ; mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncez dans la mer : alors nous buvions l'onde amere qui couloit de nôtre bouche, de nos narines, & de nos oreilles, & nous étions contraints de disputer contre les flots pour rattraper le dessus de ce mât ; quelquefois aussi une vague haute comme une montagne venoit passer sur nous ; & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât qui étoit nôtre unique esperance ne nous échapât. Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible

-ble qu'il est maintenant sur ce siege de gason, me disoit : Croyez-vous, Telemaque, que vôtre vie soit abandonnée aux vents & aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout ; C'est donc les Dieux & non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fonds des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer, Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les Astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fonds de l'abîme, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce discours qui me consoloit un peu ; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point. Je ne pouvois le voir. Nous passames toute la nuit tremblant de froid & demi morts, sans sçavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'appaiser, & la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble & d'émotion ; étant lasse de se mettre en fureur, elle grondoit sourdement, & ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré. Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, & nous annonça un beau jour. Tout l'Orient étoit en feu, & les étoiles qui avoient été si long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, & le vent nous en approchoit. Je sentis l'espérance renaitre dans mon cœur, mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons ; selon les apparences ils perdirent courage, & la tempête les submergea avec le Vaisseau. Quand nous fumes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre les pointes des rochers, qui nous eussent brisez ; mais nous tâchions de leur présenter le bout de

nôtre mât, & Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, & nous trouvâmes enfin une côte douce & unie; & nageânt sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse, qui habitez cette Ile! C'est-là que vous daignâtes nous recevoir.

Quand Telemaque eût achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachez sur lui, se regarderent les unes les autres; elles se disoient avec étonnement: Quels sont donc ces deux hommes si cheris des Dieux? A-t-on jamais oüi parler d'avantures si merveilleuses! Le fils d'Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse & en valeur, quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modestie! mais quelle noblesse & quelle grandeur! Si nous ne sçavions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon; mais quel est ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sçai quoi au dessus de l'homme.

Calipso écoutoit ces discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher; ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Telemaque, & de Telemaque à Mentor; quelquefois elle vouloit que Telemaque recommençât cette longue histoire de ses avantures; puis tout à coup elle l'interrompoit elle-même; enfin se levant brusquement, elle mena Telemaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour sçavoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Telemaque ne pouvoit le lui dire, car Minerve en l'accompagnant sous

sa figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cause de sa grande jeunesse, elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins : dailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; & s'il eut sçû que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eut trop soûtenu ; il n'auroit eû aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, & tous les artifices de Calipso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit sçavoir : cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor prenoient plaisir à le questionner ; l'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit sçavoir ce qu'il avoit vû à Damas ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur, & ses paroles, quoi que simples, étoient pleines de graces. Calipso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation ; elle revint, & pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Telemaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis, & dans tous les membres fatiguez d'un homme abbatu, que les paroles flateuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor ; mais elle sentoit toûjours je ne sçai quoi qui repoussoit tous ses efforts, & qui se joüoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nuës, & qui se jouë de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calipso ; quelquefois même il lui laissoit esperer qu'elle l'embarasseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la verité du fonds de son cœur ; mais au moment où elle

croyoit satisfaire sa curiosité, ses esperances s'évanoüissoient : tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout à coup, & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes. Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Telemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'esperoit plus de faire parler ; elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Telemaque ; & une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réüssir.

Venus toûjours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Telemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'Ile de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires Mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune; elle en fit des plaintes à Jupiter : mais le pere des Dieux souriant sans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se vanger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olimpe ; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythere, & à Idalie ; elle vôle dans son char attelé de colombes ; elle appelle son fils, & la douleur se repandant sur son visage orné de nouvelles graces, elle parla ainsi : Vois-tu, mon Fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance & la mienne ? Qui voudra desormais nous adorer ? Va percer de tes fleches ces deux cœurs insensibles ; descends avec moi dans cette Ile, je parlerai à Calipso. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, Elle se presenta à Calipso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa Grote : Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée, son fils encore plus dur

que

que lui vous prépare un semblable mépris ; mais l'amour vient lui-même pour vous vanger, je vous le laisse, il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nymphes de l'Ile de Naxos. Telemaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, & il sentira bien-tôt son pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calipso furent parfumez. L'amour demeura entre les bras de Calipso ; quoique Déesse, elle sentit la flâme qui couloit déja dans son sein ; pour se soulager elle le donna aussi-tôt à la Nymphe qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis ; mais helas! dans la suite combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait. Dabord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingenu, & plus gracieux, que cet Enfant. A le voir enjoüé, flateur, toûjours riant, on auroit crû qu'il ne pouvoit donner que du plaisir ; mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on sentoit je ne sçai quoi d'empoisonné : L'enfant malin & trompeur ne caressoit que pour trahir : & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit fait ou qu'il vouloit faire ; il n'osoit approcher de Mentor, dont la séverité l'épouventoit, & il sentoit que cet inconnu étoit invulnerable ; en sorte qu'aucune de ses fléches n'avoit pû le percer. Pour les Nimphes elles sentirent bien-tôt les feux que cet Enfant trompeur allume ; mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs coeurs. Cependant Telemaque voyant cet enfant qui se joüoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur & de sa beauté ; il l'embrasse, le prend tantôt sur ces genoux, tantôt entre ses bras ; il sent en lui-même une inquiétude dont il ne peut trouver la cause ; plus il cherche à se joüer innocemment,

plus, il se trouble, & s'amolit. Voyez vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor, combien sont-elles differentes de ces femmes de l'Ile de Cypre dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Mais ces Beautez immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans sçavoir pourquoi, il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé qu'il ne pouvoit continuer; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, & quelquefois elles n'avoient aucun sens. Mentor lui dit, O Telemaque! les dangers de l'Ile de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous defiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation, la beauté modeste est bien plus dangereuse, en l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Telemaque! fuyez ces Nymphes qui ne sont si discretes, que pour vous mieux tromper; fuyez les dangers de vôtre jeunesse; mais sur tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas; c'est l'amour que Venus sa mere est venuë apporter dans cette Ile pour se vanger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cithere; il a blessé le cœur de la Déesse Calipso; elle est passionnée pour vous. Il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent, vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme presque sans le sçavoir! Telemaque interrompoit souvent Mentor, lui disant. Mais pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Ile? Ulysse ne vit plus; il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes; Penelope ne voyant revenir ni lui ni moi n'aura pû résister à tant de prétendans; son pere Icare

l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, en manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulisse; nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Penelope ont occupé toutes les avenuës du port pour mieux assurer nôtre perte à nôtre retour. Mentor lui répondit; Voila l'effet d'une aveugle passion, on cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, & on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper & pour étoufer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans vôtre patrie ? comment étes vous sorti de la Sicile ? les malheurs que vous avez éprouvé en Egypte ne se sont-ils pas tournez tout à coup en prosperitez ? Quelle main inconnuë vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient vôtre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, & je sçaurai bien sortir de cette Ile. Lâche fils d'un pere si sage & si genereux, menez ici une vie molle & sans honneur au milieu des femmes; faites malgré les Dieux ce que vôtre pere crut indigne de lui. Ces paroles de mépris percerent Telemaque jusqu'au fond du cœur; il se sentoit attendri aux discours de Mentor, sa douleur étoit mêlée de honte, il craignoit l'indignation & le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant; mais une passion naissante, & qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre

la vertu, & contre les ordres des Dieux: la vertu vous rapelle dans vôtre Patrie pour revoir Ulysse & Penelope: la vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion: les Dieux qui vous ont délivré de tant de perils pour vous préparer une gloire égale à celle de vôtre pere, vous ordonnent de quiter cette Ile; l'Amour seul, ce honteux tiran, peut-il vous y retenir? Hé! que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir. Telemaque ne répondit à ce discours, que par des soupirs; quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'Ile; quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami severe qui lui reprochoit sa foiblesse: Toutes ces pensées contraires agitoient son cœur, & aucune n'y étoit constante; son cœur étoit comme la mer qui est le joüet de tous les vents contraires; Il demeuroit souvent étendu & immobile sur le rivage de la mer; souvent dans le fonds de quelque bois sombre, versant des larmes ameres, & poussant des cris semblables aux rugissemens d'un Lion; il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu devorant; à le voir pâle, abatu, & défiguré, on auroit crû que ce n'étoit point Telemaque. Sa beauté, son enjoüément, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui; il paroissoit tel qu'une fleur qui étant épanoüie le matin répand ses doux parfums dans la campage & se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'éfacent, elle languit, elle se desseiche, & sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Telemaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçût un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger

danger. Il avoit remarqué que Calipso aimoit éperduëment Telemaque, & que Telemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis: car le cruel Amour pour tourmenter les Mortels, fait quelquefois qu'on aime peu la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calipso: Eucharis devoit emmener Telemaque dans une chasse; Mentor dit à Calipso: J'ai remarqué dans Telemaque une passion pour la chasse que je n'avois jamais vûë en lui; ce plaisir commence à le dégouter de tout autre: il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse! qui lui inspirez cette grande ardeur? Calipso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne put se retenir. Ce Telemaque, répondit elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'Ile de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes; comment ose t'il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes. Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calipso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui; il lui montroit seulement un visage triste & abatu. La Déesse lui faisoit ses plaintes sur toutes les choses qu'elle voyoit, elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles: cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur; elle sçût que Telemaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis; on parloit même déja d'une seconde chasse où elle prévoyoit qu'il seroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Telemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être, puis tout à coup ne pouvant plus moderer son ressentiment, elle lui parla ainsi:

Est-

Est-ce donc ainsi, ô jeune Temeraire, que tu es venu dans mon Ile pour échaper au juste naufrage que Neptune te preparoit, & à la vangeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette Ile, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, & l'amour que je t'ai témoigné ? ô Divinitez de l'Olimpe & du Styx ! écoutez une malheureuse Déesse. hatez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie ! puisque tu es encore plus dur & plus injuste que ton pere, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les siens ! Non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre & miserable Ithaque, que tu n'as point eû de honte de préferer à l'immortalité ! ou plûtôt que tu perisses, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu le joüet des flots, soit rejetté sans esperance de sepulture sur le sable de ce rivage ! Que mes yeux le voyent mangé par les Vautours ! celle que tu aimes le verra aussi, elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, & son desespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calipso avoit les yeux rouges & enflamez, ses regards ne s'arrêtoient jamais en aucun endroit, ils avoient je ne sçai quoi de sombre & de farouche, ses joües tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides ; elle changeoit à chaque moment de couleur, souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage ; ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance, la rage & le desespoir sembloient en avoir tari la source ; & à peine en couloit-il quelques-unes sur ses joües ; sa voix étoit rauque, tremblante, & entrecoupée. Mentor observoit tous ses mouvemens ; & ne parloit plus à Telemaque : il le traitoit comme un malade desesperé qu'on abandonne ; il jettoit souvent sur lui des regards de compassion. Telemaque sentoit

toit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor, il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit; quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, & de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute; mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du péril: car le peril lui sembloit doux, & il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion. Les Dieux & les Déesses de l'Olimpe assemblez dans un profond silence avoient les yeux attachez sur l'Ile de Calipso, pour voir qui seroit victorieux ou de Minerve, ou de l'Amour; l'Amour en se joüant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Ile: Minerve sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même: Jupiter avoit résolu d'être spectateur de ce combat, & de demeurer neutre. Cependant Eucharis qui craignoit que Telemaque ne lui échapât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens; déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, & elle étoit vetuë comme Diane; Venus, & Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calipso même; Calipso la regardant de loin, se regarda en même tems dans la plus claire de ses fontaines, elle eut honte de se voir, elle se cacha au fond de sa grote, & parla ainsi toute seule.

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chasse: en serai je? Irai-je la faire triompher, & faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t'il que Telemaque en me voyant soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'y irai pas,

ils n'y iront pas eux-mêmes ; je sçaurai bien les empécher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Telemaque, il le remenera à Ithaque. Mais que dis-je ? & que deviendrai-je, quand Telemaque sera parti ? Où suis-je ? Que reste-t'il à faire ? ô cruelle Venus ! Venus, vous m'avez trompée, ô le perfide present que vous m'avez fait ! Pernicieux Enfant ! Amour empesté ! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'esperance de vivre heureuse avec Telemaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que desespoir : mes Nymphes sont revoltées contre moi ; ma Divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Telemaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir ; je me vangerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe le verra, je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare, malheureuse Calipso ! Que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau fatal dans le sein du chaste Telemaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Faloit-il empoisonner son cœur ! Il m'eût quittée. Hé bien ! ne faudra-t'il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien merité. Pars, Telemaque, va-t'en au-delà des mers, laisse Calipso sans consolation, ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort ; laisse-la inconsolable, couverte de honte, desesperée avec ton orgüeilleuse Encharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa Grote ; mais tout à coup elle sort impetueusement. Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Est-ce ainsi que vous soûtenez Telemaque contre le vice auquel il suc-

succombe ? Vous dormés, tandis que l'Amour veille contre vous : je ne puis souffrir plus long-tems cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous toûjours tranquillement le fils d'Ulisse deshonorer son pere, & negliger sa haute destinée ? Est-ce à vous ou à moi que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur ; & vous ne ferez rien ; il y a dans le lieu le plus reculé de cette Forêt de grands Peupliers propres à construire un vaisseau : c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Ile : vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens necessaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaisseau.

A peine lui eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment, il alla dans cette caverne, trouva les instrumens ; abattit les peupliers, & mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer ; C'est que la puissance & l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour achever les plus grands ouvrages Calipso se trouva dans une horrible peine d'esprit ; d'un côté elle vouloit voir si le travail de Mentor s'avançoit, de l'autre elle ne pouvoit se resondre à quitter la chasse, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Telemaque ; la jalousie ne lui permit jamais de perdre de vûë les deux amans : mais elle tâchoit de detourner la chasse du côté où elle sçavoit que Mentor faisoit le vaisseau : elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit fremir : mais dans le moment même elle craignoit que cette réverie ne lui eût dérobé quelque signe, ou quelque coup d'oeil de Telemaque à la jeune Nymphe. Cependant Eucharis disoit à Telemaque comme en se moquant : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être

venu

venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître! Rien ne peut adoucir son autorité; il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun, il vous fait un crime des choses les plus innocentes; vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous même; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant. Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Telemaque, & le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secoüer le joug; il craignoit de le revoir, & ne répondit rien à Eucharis tant il étoit troublé. Enfin vers le soir la chasse s'étant passée de part & d'autre dans une contrainte perpetuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calipso aperçût de loin le vaisseau achevé, ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort; ses genoux tremblans se déroboient sous elle: une froide sueur courut par tous les membres de son corps; elle fut contrainte de s'apuyer sur les Nymphes qui l'environnoient; & Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa, en jettant sur elle un regard terrible. Telemaque qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, & à quoi on le destinoit; Dabord elle ne put répondre; mais enfin elle dit; C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami severe qui s'oppose à vôtre bonheur, & qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi, s'écria Telemaque; Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échaperent dans le

le transport de sa passion ; il vit le tort qu'il avoit eu en les disant ; mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ses paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence : Eucharis rougissant, & baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans oser se montrer ; mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joye étoit au fonds de son cœur. Telemaque ne se comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement ; ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il demeuroit confus & troublé. Calipso plus furieuse qu'une Lionne à qui on a enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, & ne sçachant où elle alloit : enfin elle se trouva à l'entrée de sa grote, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Ile, dit-elle, Etrangers qui êtes venus troubler mon repos : Loin de moi, ce jeune Insensé, & vous imprudent Vieillard, vous sentirez ce que peut le couroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure ; je ne veux plus le voir, je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde : j'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Telemaque, que tes maux ne sont par finis ; ingrat, tu ne sortiras de mon Ile, que pour être en proye à de nouveaux malheurs ; je serai vangée, tu regreteras Calipso, mais en vain, Neptune encore irrité contre ton pere qu'il a offencé en Sicile, & sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'Ile de Cypre, te prépare d'autres tempêtes ; tu verras ton pere qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître, & sans pouvoir te faire connoître à lui ; tu ne te rëüniras avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le joüet de la plus cruelle fortune. Ah ! je conjure les Puissances celestes de me vanger. Puisses-

ses-tu au milieu des mers suspendu aux pointes d'un rocher, & frappé de la foudre, invoquer en vain Calipso, que ton suplice comblera de joye.

Ayant dit ces paroles son esprit agité étoit déja prêt à prendre des resolutions contraires; l'amour rappella dans son cœur le desir de retenir Telemaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui: Eucharis ne sçauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calipso! tu t'es trahie toi-même par ton serment, te voila engagée; & les ondes du Styx par qui tu as juré, ne te permettent plus aucune esperance! personne n'entendoit ces paroles; mais on voyoit sur son visage les Furies peintes, tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Telemaque en fut saisi d'horreur; elle le comprit: car qu'est-ce que l'amour jaloux ne devine pas? Et l'horreur de Telemaque redoubla les transports de la Déesse, semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dart en main, appellant toutes les Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux; & regardant de loin Telemaque à qui elle n'ose plus parler, la Déesse fremit en la voyant auprès d'elle; & loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmentoit la beauté d'Eucharis.

Cependant Telemaque étoit demeuré seul avec Mentor, il embrasse ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder; il verse un torrent de larmes, il veut parler, la voix lui man-

manque ; les paroles lui manquent encore davantage ; il ne sçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut ; enfin il s'écrie : O mon vrai pere ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux ! Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre, délivrez-moi de tant de maux, délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort !

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flater sa passion, & lui dit : fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, & qu'ils aiment encore ; c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles ; celui qui n'a point senti sa foiblesse & la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connoît point encore, & ne sçait point se défier de soi : les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber ; comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris si vous ne l'aviez éprouvé, on vous auroit parlé en vain des trahisons de l'amour qui flatte pour perdre, & qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, & les graces ; vous l'avez vû, il a enlevé vôtre cœur, & vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever ; vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de vôtre cœur, vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même ; vous ne craigniez rien ; voyez la Fureur de vôtre témérité : vous demandez maintenant la mort ; & c'est l'unique esperance qui vous reste. La Déesse troublée ressemble à une furie infernale ; Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort ; toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer : & voila ce que fait le traître

amour

amour qui paroît si doux. Rappellez tout vôtre courage. A quel point les Dieux vous aiment ils, puis qu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuïr l'amour & pour revoir vôtre chere patrie ! Calipso elle-même est contrainte de vous chasser: le vaisseau est tout prêt. Que tardons nous à quitter cette Ile où la vertu ne peut habiter ? En disant ces paroles, Mentor le prit par la main & l'entrainoit vers le rivage, Telemaque suivoit à peine, regardant toûjours derriere lui; il consideroit Eucharis qui s'éloignoit de lui; ne pouvant voir son visage; il regardoit ses beaux cheveux noüez, ses habits flotans, & sa noble démarche; il auroit voulu pouvoir baiser les traces de ses pas; lors même qu'il la perdit de vûë, il pretoit encore l'oreille; s'imaginant entendre sa voix; quoi-qu'absente, il la voyoit, elle étoit peinte & comme vivante devant ses yeux, il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor. Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis, j'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude: attendés que je la revoye encore une derniere fois pour lui faire un éternel adieu; au moins souffrez que je lui dise: O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir, mais ils m'empêcheront plûtôt de vivre que de me souvenir à jamais de vous ! O mon pere, ou laissez-moi cette derniere consolation, qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment ! non, je ne veux ni demeurer dans cette Ile, ni m'abandonner à l'amour: l'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié & de la reconnoissance pour Eucharis; il me suffit de lui dire encore une fois adieu, & je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor, vôtre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas ; vous croyez être tranquille & vous demandez la mort : vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez : vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : Vous êtes aveugle & sourd à tout le reste. Un homme que la fiévre rend frénetique, dit ; Je ne suis point malade. O aveugle Telemaque ! vous étiez prêt à renoncer à Penelope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire & à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en vôtre faveur : vous renonciez à tous ces biens pour vivre deshonoré auprès d'Encharis : direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transports ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi : mais je deplore vôtre aveuglement. Fuyez, Telemaque, fuyez, on ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant loin d'un tel ennemi ; le vrai courage consiste à craindre & à fuïr ; mais à fuïr sans déliberer, & sans se donner à soi-même le tems de regarder jamais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coutez depuis vôtre enfance, & les perils dont vous êtes sorti par mes conseils : ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous sçaviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à vôtre perte, si vous sçaviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler ; la mere qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement : je me suis tû, j'ai devoré ma peine, j'ai étoufé mes soupirs pour voir si vous re-

viendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles ; rendez-moi Telemaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous même ; si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis & je vis heureux ; mais si l'amour vous entraine malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre. Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer : & Telemaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance. Minerve toûjours cachée sous la figure de Mentor couvrant invisiblement Telemaque de son Egide, & repandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette Ile. Enfin ils arriverent dans un endroit de l'Ile où le rivage de la mer étoit escarpé : c'étoit un rocher toûjours batu par l'onde écumante : ils regarderent de cette hauteur si le vaisseau que Mentor avoit preparé, étoit encore dans la même place : mais il apperçûrent un triste spectacle.

L'amour étoit vivement piqué de voir que ce Vieillard inconnu, non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore lui enlevoit Telemaque : il pleuroit de dépit, & alla trouver Calypso errante dans les sombres Forêts. Elle ne put le voir sans gemir, & elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, & vous vous laissez vaincre par un foible Mortel, qui est captif dans vôtre Ile ? Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour, répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils ; c'est toi qui m'as tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait, j'ai juré par les oudes du Stix, que je laisserois partir Telemaque ; Jupiter même le pere des

Dieux avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Telemaque, sors de mon Ile, sors aussi pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui; L'Amour essuyant ses larmes, fit un souris moqueur & malin: En verité dit-il, voilà un grand embarras; laissez-moi faire, suivez vôtre serment, ne vous opposez point au depart de Telemaque, ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Stix de le laisser partir; je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation; sa diligence qui vous a surpris, sera inutile; il sera surpris lui-même à son tour, & il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Telemaque.

Ces paroles flateuses firent glisser l'esperance & la joye jusqu'au fond des entrailles de Calipso, ce qu'un Zephir fait par sa fraicheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les Troupeaux languissans que l'ardeur de l'Eté consomme; ainsi ce discours appaisa le desespoir de la Déesse; son visage devint serain; ses yeux s'adoucirent; les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle; elle s'arrêta, elle rit, elle flata le follâtre Amour, & en le flatant elle se prepara de nouvelles douleurs. L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes & dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamez a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, & leur dit: Telemaque est encore en vos mains; Hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le témeraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles secoüent leurs cheveux épars comme des Bacchantes: déja la flame vole, elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec & induit de

resine ; des tourbillons de fumée & de flame s'élevent dans les nuës ; Telemaque & Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, & en entendant les cris des Nymphes, Telemaque fut tenté de s'en réjoüir : car son cœur n'étoit pas encore gueri, & Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint qui sort de tems en tems de dessous la cendre, & qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Telemaque, rengagé dans mes liens ! Il ne nous reste plus aucune esperance de quitter cette Ile. Mentor vit bien que Telemaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, & qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre ; il apperçût de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté qui n'osoit approcher l'Ile, parce que tous les Pilotes connoissoient que l'Ile de Calipso étoit inaccessible à tous les Mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Telemaque, qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le precipite dans la mer ; & s'y jette avec lui. Telemaque surpris de cette violente chute, but l'onde amere, & devint le joüet des flots ; mais revenant à lui, & voyant Mentor qui lui tendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'Ile fatale. Les Nymphes qui avoient crû les tenir captifs, pousserent des cris pleins de fureur ; ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calipso inconsolable, rentra dans sa Grote qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secoüant ses aîles, & s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mere l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits. A mesure que Telemaque s'éloignoit de l'Ile, il sentoit avec plaisir renaître son courage & son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il par-

parlant à Mentor, ce que vous me disiez, & que je ne pouvois croire faute d'experience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que les Dieux m'ont aimé en me donnant vôtre secours! Je meritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi-même; je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes passions: l'amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du Troisiéme Livre.





SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIE'ME.

CElui qui commandoit le Vaisseau voyant deux hommes dans la mer, envoye une barque à leur secours, qui les retire & les amene à bord. Il étoit Phenicien, & frere de Narbal; chacun se reconnoît, & conte ses avantures. Telemaque demande des nouvelles de Pigmalion & d'Astarbé. Nouveau portrait de Pigmalion méfiant & soupçonneux: nonobstant sa défiance il est empoisonné par Astarbé qui s'empoisonne ensuite elle même. Pour adoucir l'horreur de cette histoire, le Frere de Narbal donne une Musique à Telemaque & à Mentor. Mentor jouë de la Lyre, chante les avantures de Narcisse, & la blessure d'Adonis. Telemaque charmé, craignant de se livrer trop au plaisir, n'ose montrer sa joye, d'où Mentor prend occasion de lui expliquer les differentes sortes de plaisirs du cœur & de l'esprit. Mœurs des habitans de la Betique.

Venus

Venus irritée de voir aller en Ithaque le fils d'Ulysse, va trouver Jupiter dans l'assemblée des Dieux, se plaint de Telemaque & demande qu'il périsse. Jupiter répond, qu'il n'est pas écrit dans les destinées qu'il périra, mais qu'il errera long-tems sans trouver son païs: qu'elle n'a qu'à s'adresser à Neptune, afin qu'il excite des tempêtes, & prolonge ses erreurs. Venus va trouver Neptune, qui par complaisance éleve un nuage trompeur, & fait voir au Pilote une fausse Ithaque, où ils abordent. Ils s'informent dans quel païs ils sont, & se trouvent dans le païs des Salentins.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LE vaiſſeau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaiſſeau Phenicien qui alloit dans l'Epire. Ces Pheniciens avoient vû Telemaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le reconnoître au milieu des flots. Quand Mentor fut aſſez près du vaiſſeau pour faire entendre ſa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant ſa tête au-deſſus de l'eau: Pheniciens ſi ſecourables à toutes les nations, ne refuſez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de vôtre humanité: ſi le reſpect des Dieux vous touche, recevez-nous dans vôtre vaiſ-

vaisseau; nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit: Nous vous recevrons avec joye; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçoit dans le vaisseau. A peine y furent-ils entrez, que ne pouvant plus respirer, ils demeurerent immobiles, car ils avoient nagé long-tems & avec effort pour résister aux vagues: peu à peu ils reprirent leurs forces; on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit penetrez, & qui couloit de tous côtez. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Pheniciens empressez autour d'eux, vouloient sçavoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit: Comment avez-vous pû entrer dans cette Ile d'où vous sortez; Elle est, dit-on, possedée par une Déesse cruelle qui ne souffre jamais qu'on y aborde: elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pourroit en approcher sans faire naufrage. Aussi est-ce par un naufrage, répondit Mentor, que nous y avons été jettez, nous sommes Grecs; nôtre patrie est l'Ile d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez: quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur vôtre route il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire, nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, & nous vous devrons à jamais la joye de revoir ce que nous avons de plus cher au monde. Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole; & Telemaque gardant le silence, le laissoit parler: car les fautes qu'il avoit faites dans l'Ile de Calipso, augmenterent beaucoup sa sagesse: il se défioit de lui-même: il sentoit le besoin de suivre toûjours les sages conseils de Mentor: & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du

moins il consultoit ses yeux & tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phenicien arrêta ses yeux sur Telemaque : il croyoit se souvenir de l'avoir vû, mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vû autrefois, comme il me semble qu'il me souvient de vous avoir vû : vôtre visage ne m'est point inconnu, il m'a dabord frapé, mais je ne sçai où je vous ai vû, vôtre memoire aidera peut-être la mienne. Alors Telemaque lui repondit avec un étonnement mêlé de joye : Je suis en vous voyant comme vous êtes à mon égard : je vois ai vû, je vous reconnois : mais je ne puis me rapeller si c'est en Egypte, ou à Tyr. Alors ce Phenicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rapelle peu à peu de loin le songe fugitif qui disparoît à son réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Telemaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revinmes d'Egypte : je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent ; je vous laissai entre ses bras après l'expedition d'Egypte : il me falut aller au-delà de toutes les mers dans la fameuse Betique auprès des colomnes d'Hercule : ainsi je ne fis que vous voir ; & il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconoître dabord.

Je vois bien, repondit Telemaque, que vous êtes Adoam ; je ne fis que vous entrevoir, mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joye de pouvoir apprendre par vous des Nouvelles d'un homme, qui me sera toûjours si cher ! Est-il toûjours à Tyr ? Ne souffre-t'il point quelque cruel traitement du soupçonneux & barbare Pigmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sçachez, Telemaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra tou-

tes sortes de soins de vous, je vous ramenerai dans l'Ile d'Ithaque avant que d'aller en Egypte, & le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames: aussi-tôt il prit à part Telemaque & Mentor, pour les entretenir; Je vais; dit-il, regardant Telemaque, satisfaire vôtre curiosité: Pigmalion n'est plus, les justes Dieux en ont delivré la terre; comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui: les bons se contentoient de gemir & de fuir ses cruautez, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal, les méchans croyoient ne pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne: il n'y avoit point de Tyrien qui ne fut chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances, ses gardes mêmes étoient plus exposez que les autres: comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes, sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa sureté, & il ne pouvoit plus la trouver: ceux qui étoient les dépositaires de sa vie étoient dans un peril continuel, & ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prevenant par la mort du tyran ses cruels soupçons.

L'Impie Astarbé dont vous avez oüi parler si souvent, fut la premiere à résoudre la perte du Roi: elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche nommé Joazar: elle espera de le mettre sur le Trône. Pour réüssir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils nommé Phadaël, impatient de lui succeder avoit conspiré contre lui: elle trouva des faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent;

le second nommé Baleazar fut envoyé à Samos ; sous prétexte d'apprendre les mœurs & les sciences de la Grece, mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prît des liaisons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le Vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit : ils se sauverent en nageant jusques à des Barques étrangeres qui les attendoient, & ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer. Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorez que de Pigmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme, c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée : il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme. Mais pendant que Pigmalion étoit en proye à la défiance, à l'amour & à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie : elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme : dailleurs elle sçavoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à un action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir, elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration ; mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pigmalion ; il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, & apprêtoit lui-même tout ce qu'il

qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains; il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, & pour n'être jamais observé quand il préparoit ses repas; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table, il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne sçavoit pas appreter. Ainsi non-seulement toutes les viandes cuites par ses Cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage: il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cüeillis lui-même dans son jardin, ou des legumes qu'il avoit semées & qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toûjours la clef: quoi qu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de de se précautionner contr'elle, il la faisoit toûjours manger & boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, & qu'elle n'eût aucune esperance de vivre plus long-tems que lui: mais elle prit du contrepoison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ses amours lui avoit fourni, après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi. Voici comment elle y parvint: Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé fit tout à coup du bruit à une porte: le Roi qui croyoit toûjours qu'on alloit le tuer, se trouble, & court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée; la vieille se retire, le Roi demeure interdit, & ne sçachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astar-

bé le rassure, le flatte & le presse de manger; elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pigmalion selon sa coutume la fit boire la premiere, elle but sans crainte se fiant au contrepoison. Pigmalion but aussi, & peu de temps après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, & à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le Roi mourant; elle le tenoit serré entre ses bras, elle l'arrosoit d'un torrent de larmes, car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse: enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, & qu'il étoit comme agonisant, dans la crainte qu'il ne revint, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui & l'étoufa; ensuite elle arracha de son doigt l'anneau Royal: lui ôta le Diadême, & fit entrer Joazar à qui elle donna l'un & l'autre; elle crut que tous ceux qui avoient été attachez à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, & que son amant seroit proclamé Roi; mais ceux qui avoient été les plus empressez à lui plaire, étoient des esprits bas & mercenaires qui étoient incapables d'une sincere affection. Dailleurs ils manquoient de courage; ils craignoient la hauteur, la dissimulation & la cruauté de cette femme impie, chacun pour sa propre sureté desiroit qu'elle perît. Cependant tout le Palais est plein d'un tumulte affreux, on entend par tout les cris de ceux qui disent: Le Roi est mort. Les uns sont effrayez, les autres courent aux armes: tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle, la renommée la fait *voler* de bouche en bouche dans toute la grande

ville de Tyr, & il ne se trouve aucun homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance & la consolation de tout le peuple. Narbal frapé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pigmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, & qui avoit mieux aimé être un tyran terrible & monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le pere de son peuple; il songea au bien de l'Etat, & se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vû un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Baleazar ne fut point noyé quand on le jetta dans la mer, & ceux qui assurerent à Astarbé qu'il étoit mort, le firent, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, & des pêcheurs de Crete touchez de compassion l'avoient reçû dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere, soupçonnant qu'il avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalousie de Pigmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-tems errant & travesti sur les bords de la mer en *Sirie*, où les pêcheurs Crétois l'avoient laissé: il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire sçavoir à Narbal l'état où il étoit; il crut pouvoir confier son secret & sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ses interêts. Mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere, il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune. Baleazar avoit mandé à Narbal: Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai aussi-tôt qu'il sera tems de vous

aller

aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pigmalion de faire venir Baleazar; il auroit tout hazardé pour la vie du Prince & pour la sienne propre, tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pigmalion; mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baleazar. Baleazar partit aussi-tôt & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour sçavoir qui succederoit à Pigmalion. Baleazar fut aisément reconnu par les principaux Tyriens, & par tout le peuple; on l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi son pere qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur & de sa moderation; ses longs malheurs même lui donnoient je ne sçai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualitez, & qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur. Narbal assembla les Chefs du peuple: les Vieillards qui formoient leur conseil, & les prêtres de la grande Déesse de Phenicie. Ils saluerent Baleazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les Herauts: le peuple répondit par mille acclamations de joye: Astarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec son lâche & infame Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pigmalion l'avoient abandonnée; c'est que les méchans craignent les méchans, s'en defient, & ne souhaitent point de les voir en autorité, parce qu'ils connoissent combien ils en abuseroient, & quelle seroit leur violence; mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la moderation, & de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, & qui

qui ne pouvoient attendre que le supplice. On força le Palais, ces scelerats n'oserent pas résister long-tems, & ne songerent qu'à s'enfuïr. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver dans la foule, mais un soldat la reconnut, elle fut prise, & on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût dechirée par le peuple en fureur; déja on avoit commencé à la traîner dans la boüe: mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baleazar, esperant de l'éblouïr par ses charmes, & de lui faire esperer qu'elle lui découvriroit des secrets importans. Baleazar ne peut refuser de l'écouter: dabord elle montra avec sa beauté une douceur & une modestie capable de toucher les cœurs les plus irritez; elle flata Baleazar par les loüanges les plus délicates & les plus insinuantes; elle lui representa combien Pigmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle, elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincerement adorez; elle versa des torrens de larmes; elle se jetta aux genoux du nouveau Roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects & odieux tous ses serviteurs les plus affectionnez. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pigmalion, & d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baleazar; elle ajoûta qu'il vouloit empoisonner ce jeune Prince; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu; elle esperoit de trouver dans le cœur de Baleazar la même défiance & les mêmes soupçons qu'elle avoit vûs dans celui du Roi son pere; mais Baleazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & appella des gardes. On la mit en prison: les plus sages Vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions: on dé-

découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné & étoufé Pigmalion, & toute la suite de sa vie parut un enchainement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les grands crimes dans la Phenicie, c'est d'être brûlé à petit feu; mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune esperance, elle devint semblable à une Furie sortie de l'Enfer; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens: ceux qui la gardoient, apperçûrent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre; & elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement: on lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irritez: au lieu de témoigner la confusion & le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris & arrogance, comme pour insulter aux Dieux. La rage & l'impiété étoient peintes sur son visage agonisant: on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes, toutes ces graces étoient effacées, ses yeux éteints rouloient dans sa tête, & jettoient des regards farouches: un mouvement convulsif agitoit ses levres, & tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur; tout son visage tiré & retressi faisoit des grimaces hideuses: une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit saisi tout son corps, quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent: ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percez, où Ixion tourne à jamais sa rouë, où Tantale brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'en-

s'enfuit de ses levres, où Siziphe roule inutilement un rocher qui tombe sans cesse, & où Thitie sentira éternellement dans ses entrailles toûjours renaissantes, un vautour qui les ronge. Balcazar délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il a commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pigmalion; il s'est appliqué à faire refleurir le commerce qui languissoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, & n'est pourtant pas gouverné par lui, car il veut tout voir par lui-même; il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, & décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur; il est aimé des peuples; en possedant les cœurs, il possede plus de tresors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle: car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante necessité: ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtoit: il n'a plus besoin de se precautionner pour la sureté de sa vie; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples; il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi: Il vit heureux, & tout son peuple est heureux avec lui; il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens; il les laisse dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens: car ils sont laborieux, adonnez au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phenicie est remontée au plus haut point de sa grandeur & de sa gloire; C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prosperitez. Narbal gouverne sous lui: ô Telemaque! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joye vous com-

combleroit-il de presens! Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans vôtre patrie! Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'Ile d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baleazar regne à Tyr?

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Telemaque charmé de l'histoire que ce Phenicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'Ile de Calipso. Telemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr, de son passage dans l'Ile de Cypre, de la maniere dont il avoit retrouvé Mentor, de leur voyage en Créte, des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idomenée, de la colere de Venus, de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calipso les avoit reçûs, de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes, & de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dans le moment qu'il vit le vaisseau Phenicien.

Après ces entretiens Adoam fit servir un magnifique repas, & pour témoigner une plus grande joye, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit joüir pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Pheniciens vêtus de blanc & couronnez de fleurs: on brûla les plus exquis parfums de l'Orient, tous les bancs des Rameurs étoient pleins de joüeurs de flutes: Architoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix & de sa lire, digne d'être entenduë à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Appollon même. Les Tritons, les Nereides, toutes les Divinitez qui obéïssent à Neptune, les monstres marins même sortoient de leurs Grotes humi-

humides & profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette melodie. Une troupe de jeunes Pheniciens d'une rare beauté, & vêtus de fin lin plus blanc que la neige, danserent long-tems les danses de leur païs, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Crete; de tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la Lune répanduë sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de Brillantes étoiles servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & sensible goûtoit tous ces plaisirs, mais il n'osoit y livrer son cœur; depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'Ile de Calipso combien la jeunesse est prompte à s'enflammer. Tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur, tout lui étoit suspect; il regardoit Mentor, il cherchoit sur son visage & dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs. Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras; & ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Telemaque, il lui dit en souriant: Je comprens ce que vous craignez, vous étes loüable de cette crainte; mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent ni ne vous amolissent; il vous faut des plaisirs que vous possediez; & non pas des plaisirs qui vous possedent & qui vous entraînent; je vous souhaite des plaisirs doux & moderez, qui ne vous ôtent point la raison, & qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines, goutez avec complaisance pour

Adoam,

Adoam, les plaisirs qu'il vous offre, réjoüissez-vous, Telemaque réjoüissez-vous, la sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté ; c'est elle qui donne les vrais plaisirs, elle seule les sçait assaisonner pour les rendre purs & durables ; elle sçait mêler les jeux & les ris avec les occupations graves & serieuses, elle prepare le plaisir par le travail, & elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroitre enjoüée quand il le faut. En disant ces paroles, Mentor prit une lire & en joüa avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit : ses yeux s'alumerent, son visage troublé changea de couleur, tout le monde eût apperçû sa peine & sa honte, si la lire de Mentor n'eût dans ce moment même enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer ; de peur de troubler le silence, & de perdre quelque chose de ce chant divin : on craignoit toûjours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur effeminée ; mais elle étoit fléxible, forte, & elle passionnoit jusques aux moindres choses. Il chanta dabord les loüanges de Jupiter pere & Roi des Dieux & des hommes qui d'un signe de sa tête ébranle l'Univers ; puis il representa Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire, la sagesse que ce Dieu forme au dedans de lui-même, & qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces veritez d'un ton si religieux & si sublime, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre ; ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur

qui

qui porte son nom. Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis, qu'un Sanglier déchira, & que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun sentoit je ne sçai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Pheniciens étonnez se regardoient les uns les autres : l'un disoit c'est Orphée, c'est ainsi qu'avec une lire il apprivoisoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere, qu'il suspendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit, non, c'est Linus fils d'Apollon ; un autre répondit, vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Telemaque n'étoit guére moins surpris que les autres, car il n'avoit jamais sçû que Mentor sçût avec tant de perfection chanter & joüer de la lire. Architoas qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des loüanges à Mentor ; mais il rougit en le loüant, & il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole ; comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les loüanges qu'il meritoit. Architoas ne fut point consolé ; car il il sentit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie que par les charmes de sa voix.

Cependant Telemaque dit à Adoam, je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Betique depuis que nous fûmes partis d'Egypte : la Betique est un païs dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire ; daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je ferai fort aise, répondit

Adoam

Adoam, de vous dépeindre ce fameux païs digne de vôtre curiosité, & qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi.

Le fleuve Betis coule dans un païs fertile, & sous un ciel doux, qui est toûjours serain; le païs a pris son nom du fleuve qui se jette dans le grand Ocean, assez près des Colomnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Affrique. Ce Païs semble avoir conservé les délices de l'âge d'or; les hivers y sont tiedes, & les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toûjours temperée par des Zephirs rafraichissans qui viennent adouçir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du Printems & de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connües. Il y a plusieurs mines d'or & d'argent dans ce beau païs; mais les habitans simples, & heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or & l'argent parmi leurs richesses, ils n'estiment que ce qui sert veritablement aux besoins de l'homme. Quand nous avons commencé à faire nôtre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employé aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charuë: comme ils ne faisoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye: il sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce païs peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les Arts qui servent aux veritables necessi-

tez

rez des hommes; encore même la plûpart des hommes en ce païs étant adonnez à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'excercer les Arts nécessaires pour leur vie simple & frugale. Les femmes filent cette belle laine, font des étofes fines: & d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, & ce travail leur est facile; car on ne vit en ce païs que de fruits ou de lait, & rarement de viande; elles font du cuir de leurs moutons une legere chaussure pour elles; pour leurs maris & pour leurs enfans; elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres; elles lavent les habits, tiennent les maisons dans un ordre & une propreté admirable, & font tous les habits de la famille; ils sont aisez à faire; car dans ce doux climat on ne porte qu'une piece d'etofe fine & legere, qui n'est point taillée, & que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut: les hommes n'ont d'autres Arts à exercer outre la culture des terres, & la conduite des troupeaux que l'art de mettre le bois & le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guére du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'Architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maison: c'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre; que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres Arts estimez chez les Grecs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policez ils les detestent comme des inventions de la vanité & de la molesse. Quand on leur parle des peuples, qui ont l art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pierres prétieuses, des parfums exquis,

des mets délicieux. des instrumens dont l'harmonie charme ; ils répondent en ces termes : Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail & d'industrie à se corrompre eux-mêmes ; ce superflu amolit, enyvre, tourmente ceux qui le possedent ; il tente ceux qui en sont privez, de vouloir l'aquerir par l'injustice & par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce païs sont-ils plus sains, plus robustes que nous ? Vivent ils plus long-tems ? Sont-ils plus unis entr'eux ? menent-ils une vie plus libre ; plus tranquille, plus gaye ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongez par une lâche & noire envie, toûjours agitez par l'ambition, par la crainte, par l'avarice ; incapables des plaisirs purs & simples, puis qu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessitez dont ils font dependre tout leur bonheur. C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature ; ils ont horreur de nôtre politesse, & il faut avoüer que la leur est grande dans leur aimable simplicité ; ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le veritable Roi : le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans ou petits enfans, qui fait une mauvaise action : mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Les punitions n'arrivent presque jamais : car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéïssance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre ; il semble qu'Astrée, qu'on dit qui s'est retirée dans le Ciel ; est encore ici-bas cachée parmi ces hommes ; Il ne faut point de Juges parmi eux, car leur propre conscience les juge : tous les biens sont communs ; les fruits des arbres, les legumes de la terre, le lait des trou-

peaux,

peaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres & si moderez n'ont pas besoin de les partager; chaque famille errante dans ce beau païs transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, & épuisé les paturages de l'endroit où elle s'étoit mise: ainsi ils n'ont point d'interêts à soûtenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble; c'est le retranchement des vaines richesses & des plaisirs trompeurs qui leur conserve cette paix, cette union & cette liberté; ils sont tous libres, tous égaux: on ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages Vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les Vieillards consommez en vertu; la fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empestée dans ce païs cheri des Dieux: jamais le sang humain n'a rougi cette terre, à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats qu'on voit dans les autres nations ils ne peuvent assez s'en étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte, & il semble qu'elle leur paroisse trop longue; sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, & pour se rendre mutuellement malheureux? Au reste, ces peuples de la Betique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquerans, qui subjuguent les grands Empires: Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison & suivant la justice! Mais pourquoi prendre plai-

sir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere & son pasteur; mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très miserable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'Esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux irritez contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misere, le desespoir, & pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouve-t'il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir meriter des loüanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tirannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour defendre sa liberté: heureux! qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son Esclave! Ces Grands Conquerans qu'on nous dépeint avec tant de de gloire, ressemblent à ces fleuves débordez, qui paroissent majesteux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Aprés qu'Adoam eût fait cette peinture de la Betique, Telemaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire; reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire; ce n'est pas qu'ils manquent de raisins, aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger les raisins comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur; il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête, les hommes peuvent

vent conserver leur santé sans le vin dont l'effet est de perdre les bonnes mœurs. Telemaque disoit ensuite; Je voudrois bien sçavoir quelles loix reglent les mariages de cette Nation; Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, il faut qu'il la garde tant qu'elle vit; l'honneur des hommes en ce païs dépend autant de leur fidelité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes depend chez les autres peuples de leur fidelité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté, les femmes y sont belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses; les mariages y sont paisibles, féconds, sans tache; le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps differens: le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques, le mari regle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage, elle soulage son mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, & met moins par sa beauté que par sa vertu un charme dans leur societé qui dure autant que leur vie. La sobrieté, la moderation, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exemte de maladie. On y voit des Vieillards de cent & de six vingts ans qui ont encore de la gayeté, & de la vigueur. Il me reste, ajoûtoit Telemaque, à sçavoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a separez des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes. Dailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu; souvent les autres peuples ne pouvant s'accorder entr'eux, les ont pris pour juges de leurs differens, & leur ont confié les terres & les villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette

ſage Nation n'a jamais fait aucune violence ; perſonne ne ſe défie d'elle ; ils rient quand on leur parle des Rois qui ne peuvent regler entr'eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, diſent-ils, que la terre manque aux hommes ? Il y en aura toûjours plus qu'ils ne pourront cultiver ; tandis qu'il reſtera des terres libres, nous ne voudrions pas même defendre les nôtres contre des voiſins qui voudroient s'en ſaiſir. On ne trouve dans tous les habitans de la Betique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ne peuvent eſperer de s'en faire craindre ; c'eſt pourquoi ils le laiſſent en repos. Ce peuple abandonneroit ſon païs, ou ſe livreroit à la mort, plûtôt que d'accepter la ſervitude ; ainſi il eſt autant difficile à ſubjuger, qu'il eſt éloigné de vouloir ſubjuger les autres : c'eſt ce qui fait une paix profonde entr'eux & leur voiſins. Adoam finit ce diſcours en racontant de quelle maniere les Pheniciens faiſoient leur commerce dans la Betique. Ce peuple, diſoit-il, fut tout étonné quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de ſi loin ; ils nous reçûrent avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement ; ils nous offrirent tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage ; & en effet ils nous en envoyerent un riche preſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner liberalement aux étrangers leur ſuperflu. Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner ; elles leur étoient inutiles : il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guére ſages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre,

ce

ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre, contentez vous de la labourer, elle vous donnera de veritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or & que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent leur vie. Nous avons souvent voulu leur aprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur païs dans la Phenicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous: Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenuës nécessaires; Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir; ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher s'accoûtume enfin au besoin d'être toûjours porté comme un malade. Pour la navigation ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croyent que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur païs ce qui est necessaire à la vie, que vont-ils chercher en un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils meriteroient de faire naufrage, puis qu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour assouvir leur avarice. Telemaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam; il se réjoüissoit qu'il y eût encore un peuple au monde, qui suivant la droite nature fut si sage & si heureux tout ensemble. O! combien ces mœurs, disoit il, sont-elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtez, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être veritable: nous regardons les mœurs de ce peuple com-

me une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Pendant que Telemaque & Adoam s'entretenoient de la sorte, oublians le sommeil, & n'appercevans pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une Divinité ennemie & trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain; Neptune, quoi-que favorable aux Pheniciens, ne pouvoit supporter plus long-tems que Telemaque eût échapé à la tempéte qui l'avoit jetté contre les rochers de l'Ile de Calipso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit ayant vaincu l'amour & tous ses charmes; dans les transports de sa douleur elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'Ile de Cypre; elle ne pouvoit plus demeurer dans ces lieux, où Telemaque avoit méprisé son Empire; elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblez auprés du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de bouë, les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce monceau de bouë est un peu détrempé: les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la superficie de cette bouë; les peuples innombrables & les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de bouë. Les Immortels rient des affaires les plus serieuses qui agitent les foibles Mortels, & elles leur paroissent des jeux d'enfans; ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, ne paroit à ces suprêmes Divinitez, que misere & foiblesse: c'est dans cette demeure si élevée au dessus de la terre que Jupiter a posé son trône immobile;

ses

ses yeux percent jusques dans l'abîme, & éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs; ses regards doux & serains répandent le calme & la joye dans tout l'Univers: & au contraire quand il secouë sa chevelure, il ébranle le ciel & la terre: les Dieux mêmes ébloüis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'approchent qu'avec tremblement. Toutes les Divinitez celestes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus se presenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein, sa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayez la fin des tempêtes, & leur anoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit noüée par cette fameuse ceinture sur laquelle sont representées les graces; les cheveux de la Déesse étoient attachez par derriere negligemment par une tresse d'or: tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vûë, & leurs yeux en furent ébloüis comme ceux des Mortels, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons; ils se regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toûjours sur Venus; mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignez de larmes, & qu'une douleur amere étoit peinte sur son visage; cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & legere, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs; il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux sourris, & se levant il l'embrassa: Ma chere fille, lui dit il, quelle est vôtre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir vôtre cœur, vous connoissez ma tendresse & ma complaisance. Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée

de profonds soupirs : O pere des Dieux & des hommes ! vous qui voyez tout, pouvez vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la superbe Ville de Troye que je défendois, & de s'être vangée de Paris qui avoit préferé ma beauté à la sienne ; elle conduit par toutes les terres & par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Telemaque est accompagné par Minerve, c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinitez ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'Ile de Cypre pour m'outrager ; il a méprisé ma puissance, il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on celebre en mon honneur ; il a fermé son cœur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere a irrité les vents & les flots contre lui. Telemaque jetté par un naufrage horrible dans l'Ile de Calipso, a triomphé de l'amour même que j'avois envoyé dans cette Ile pour attendrir le cœur de ce jeune Grec : ni la jeunesse, ni les charmes de Calipso & de ses Nymphes, ni les traits enflammez de l'amour n'ont pû surmonter les artifices de Minerve ; elle l'a arraché de cette Ile, me voilà confonduë, un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour consoler Venus, lui dit ; Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fléches de vôtre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a meritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soûmettre à vôtre puissance. Je consens pour l'amour de vous qu'il soit encore errant par mer & par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux & de dangers ; mais les Destins ne permettent ni qu'il périsse, ni que sa

vertu

vertu succombe dans les plaisirs dont vous flatez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans vôtre Empire tant d'autres Heros, & tant d'Immortels. En disant ces paroles, il fit à Venus un souris plein de grace & de Majesté. Un éclat de lumiere semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux; en baisant Venus avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont tout l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne pût s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux; malgré ses larmes & sa douleur, on vit la joye se repandre sur son visage; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joües, & l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter, & Venus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se vanger de Telemaque; Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je sçavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins; mais si nous ne pouvons abîmer Telemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre mal-heureux, & pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire perir le vaisseau Penicien dans lequel il est embarqué; j'aime les Pheniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire: c'est par eux que la mer est devenuë le lien de la societé de tous les peuples de la terre; ils m'offrent de continuels sacrifices sur mes Autels; ils sont justes, sages & laborieux dans le commerce; ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage; mais je ferai que le Pilote perdra sa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse rit avec malignité, &

 re-

retourna dans son Char volant sur les Prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux & les ris témoignerent leur joye de la revoir, dansans autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au lieu que cette Divinité enchante les sens des hommes qui veillent. Ce Dieu mal-faisant environné d'une troupe innombrable de mensonges aîlez, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile & enchantée sur les yeux du Pilote Achamas, qui consideroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez près de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrerent plus rien de veritable, un autre ciel se presenta à lui, les êtoiles parurent comme si elles avoient changé leur course & qu'elles fussent revenuës sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée, une fausse Ithaque se presentoit toûjours au Pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la veritable. Plus il s'avancoit vers cette image trompeuse du rivage de l'Ile, plus cette image reculoit; elle fuyoit toûjours devant lui, & il ne sçavoit que croire de cette fuite; quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port; déja il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçû, à aller aborder secretement dans une petite Ile qui est auprès de la grande, pour dérober aux amans de Penelope conjurez contre Telemaque le retour de ce jeune Prince; quelquefois il craignoit les écüeils, dont cette côte de la mer est bordée, & il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues

qui

qui vont se briser contre les écüeils : puis tout-à coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée ; les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le soleil se couche. Ainsi Achamas étoit étonné, & l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu ; il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, & qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de soufler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hesperie : le vent obéït avec tant de violence, que le navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué ; déja l'Aurore annonçoit le jour ; déja les étoilles qui craignent les rayons du soleil, & qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Ocean leurs sombres feux, quand le Pilote s'écria : Enfin je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'Ile d'Ithaque ; Telemaque, réjoüissez-vous, dans une heure vous pourrez revoir Penelope, & peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône. A ce cri Telemaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, & de ses yeux à peine encore ouverts regarde fixement la côte voisine ; il gemit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Helas! où sommez-nous, dit-il ? Vous vous êtes trompé, Achamas, vous connoissez mal cette côte si éloignée de nôtre païs. Non, non, répondit Achamas, je ne puis me tromper pour reconnoître les bords de cette Ile. Combien de fois suis-je entré dans vôtre Port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers : le rivage de Tyr n'est guere mieux dans ma mémoire ; reconnoissez cette montagne qui avance, voyez ce ro-

cher qui s'éleve comme une tour, n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre les autres rochers, qui semblent menacer la mer par leur chute? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nuë? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse vôtre pere; Vous vous trompez, ô Achamas! répondit Telemaque, je vois au contraire une côte assez reculée, mais unie; j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque, O Dieux! Est-ce ainsi que vous vous joüez des hommes? Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à coup les yeux d'Achamas furent changez, le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il etoit veritablement, & reconnut son erreur. Je l'avouë, ô Telemaque! s'écria-t'il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux; je croyois voir Ithaque, & son image toute entiere se presentoit à moi; mais dans ce moment elle disparoît comme un songe, je vois une autre ville, c'est sans doute Salante qu'Idomenée fugitif de Crete vient de fonder dans l'Hesperie, j'apperçois des murs, qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevez, je vois un Port qui n'est pas entierement fortifié. Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Telemaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouverent à l'abri, & auprès du Port.

Fin du Quatriéme Livre.

SOM-



SOMMAIRE
DU LIVRE CINQUIE'ME.

Telemaque & Mentor ayant mis pied à terre, trouvent Idomenée fugitif de Crete, qui avec ses amis avoit bâti sur cette Côte une nouvelle Ville. Telemaque dit son nom à Idomenée. qui charmé de retrouver le fils d'Ulysse, lui fait beaucoup d'accueil, & reconnoit Mentor qu'il a vû à Troye. Ils vont ensemble au Temple, où la Prêtresse annonce un Oracle ambign à Telemaque, qui en cherche l'explication. Idomenée raconte à Mentor l'état de son Royaume, & la Guerre dans laquelle il est engagé contre ses voisins. Mentor après avoir examiné les raisons pour lesquelles un Roi doit faire la guerre, lui déclare que sa guerre est injuste, & qu'il ne doit pas la continuer. Il se charge de faire la Paix. Sur ces entrefaites, on avertit Idomenée que les ennemis arrivoient pour surprendre la Ville. Mentor se confiant en la Paix, sort de la Ville seul, avec une bran-

che

che d'Olivier. Les troupes suspendent leur marche: Mentor parle de la Paix. Nestor sort des rangs pour traiter avec lui, & reconnoit Mentor. Nestor se plaint qu'Idomenée a manqué de parole, & en veut avoir raison. Mentor jure pour Idomenée, & promet en ôtage le fils d'Ulysse. A ce nom Nestor s'attendrit. Telemaque lassé de ne point voir Mentor, sort de la Ville, & se montre à Nestor, qui reconnoit les traits de son pere. La paix se conclut, & on la proclame à la tête des Armées.

Après cette guerre, Nestor demande à Mentor qu'il lui permette de mener Telemaque à une guerre juste qu'il soûtenoit contre Adraste Roi des Dauniens. Mentor le laisse aller, & avant de partir, lui donne les instructions nécessaires à un Prince pour se conduire à la guerre.



LES



LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIE'ME.

MENTOR qui n'ignoroit ni la vangeance de Neptune, ni le cruel artifice de Venus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Telemaque; Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas vôtre perte, au contraire il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez vous des travaux d'Hercule, ayez toûjours devant vos yeux ceux de vôtre pere. Quiconque ne sçait pas souffrir n'a point un grand cœur. Il faut par vôtre patience & vôtre courage lasser la cruelle fortune qui

qui se plait à vous persecuter ; je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flateuses de la Déesse qui vous retenoit dans son Ile. Que tardons-nous ? Entrons dans ce Port, voici un peuple ami, c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idomenée si maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussi-tôt ils entrerent dans le Port de Salante où le vaisseau Phenicien fut reçû sans peine, parce que les Pheniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Telemaque regardoit avec admiration cette ville puissante ; semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dés le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feüilles vertes, elle épanoüit ses fleurs odoriferentes avec mille couleurs nouvelles ; A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat : Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idomenée sur le rivage de la mer : chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux Etrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient jusqu'au Ciel : toute la Côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteau, les pierres étoient penduës en l'air par des gruës avec des cordes, tous les Chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit : & le Roi Idomenée donnant par tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phenicien fut arrivé au port, que les Crétois donnerent à Telemaque & à Mentor toutes les marques d'amitié sinceres : on se hata d'avertir Idomenée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t'il, d'Ulysse

ſe ce cher ami, ce ſage Heros par qui nous avons enfin renverſé la ville de Troye, qu'on me l'amene, & que je lui montre combien j'ai aimé ſon pere. Auſſi-tôt on lui preſente Telemaque. Il lui dit avec un viſage doux & riant; Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulyſſe lui même, voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme, voila ſon air dabord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de grace; je reconnois même ce ſouris fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit ſans qu'on eût le tems de s'en défier. Oüi, vous étes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils! Quelle avanture vous amêne ſur ce rivage? Eſt ce pour chercher vôtre pere? Helas! je n'en ai aucune nouvelle: la fortune nous a perſecuté lui & moi, il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi.

Pendant qu'Idomenée diſoit ſes paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom. Cependant Telemaque lui répondit les larmes aux yeux; O Roi! pardonnez-moi la douleur que je ne ſçaurois vous cacher dans un tems où je ne dévrois vous temoigner que de la joye & de la reconnoiſſance pour vos bontez; par le regret que vous témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'apprenez vous-même à ſentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irritez ne me permettent pas de le revoir, ni de ſçavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Penelope languit dans le deſir d'être délivrée de ſes Amans. J'avois crû vous trou-

trouver dans l'Ile de Crete, j'y ai sçû vôtre cruelle destinée, & je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hesperie où vous avez fondé un nouveau Royaume; mais la fortune qui se jouë des hommes, & qui me tient errant dans tous les païs loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a fait, c'est celui que je suporte le plus volontiers: si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus sage & le plus genereux de tous les Rois.

A ces mots Idomenée embrasse tendrement Telemaque, & le menant dans son Palais, il lui dit; Quel est donc ce prudent Vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai vû autrefois. C'est Mentor, repliqua Telemaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il a confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois? Aussi-tôt Idomenée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous sommes vûs, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fites en Crete, & des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse & le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a falu que mes malheurs m'ayent instruit pour m'aprendre ce que je ne voulois pas croire. Plut aux Dieux que je vous eusse crû, ô sage Vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'étes point changé depuis tant d'années: c'est la même fraicheur de visage, la même taille droite, la même vigueur, vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roi! répondit Mentor, si j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur vôtre visage avant le siege de Troye; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la verité. Dailleurs je vois par vôtre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec sincerité: vous

êtes bien changé, & j'aurois eü de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert par vos mal-heurs; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez aquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce & se fortifie dans la vertu. Au reste sçachez que les Rois s'usent toûjours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit & les travaux du corps les font vieillir avant le tems: dans la prospérité les delices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal sain que les plaisirs où l'on ne peut se moderer. De là vient que les Rois & en paix & en guerre ont toûjours des peines & des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie sobre & moderée, simple & exemte d'inquiétude & une passion reglée & laborieuse retiennent dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toûjours prête à s'envoler sur les aîles du tems.

Idomenée charmé du discours de Mentor l'eut écouté long tems, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Telemaque & Mentor le suivirent environnez d'un grande foule de peuple qui consideroit avec empressement & curiosité ces deux Etrangers; ils se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien differens, le jeune a je ne sçai quoi de vif & d'aimable, toutes les graces de la beauté & de la jeunesse sont répanduës sur son visage & sur son corps; mais cette beauté n'a rien de mou ni d'effeminé: avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Mais cet autre, quoyque bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa

force

force : sa mine paroît d'abord moins haute, & son visage moins gracieux; mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse & de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers & de Voyageurs.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter, qu'Idomenée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence; il étoit environné d'un double rang de colomnes de marbre jaspé; les chapiteaux étoient d'argent, le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui representoient Jupiter changé en Taureau, le ravissement d'Europe & son passage en Crete au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance & la jeunesse de Minos: Enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son Ile pour la rendre à jamais florissante. Telemaque y remarqua aussi les principales avantures du siege de Troye, où Idomenée avoit aquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces representations de Combats, il chercha son pere; il le reconnut prenant les chevaux de Rhesus que Diomede venoit de tüer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Greque assemblez: enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens. Telemaque le reconnut dabord à ces fameuses actions dont il avoit souvent oüi parler, & que Mentor même lui avoit racontées; les larmes coulerent de ses yeux, il changea de couleur, son visage parut troublé, Idomenée l'apperçut, quoi que Telemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idomenée de nous laisser voir combien vous êtes

tou-

touché de la gloire & des malheurs de vôtre pere. Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formez par le double rang de colomnes qui environnent le Temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient des vers à la loüange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre ; ces enfans choisis de la figure la plus agréable avoient de longs cheveux flotans sur leurs épaules ; leurs têtes étoient couronnées de roses & de parfums ; ils étoient tous vétus de blanc. Idomenée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent Taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtez : on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or & d'argent. Le Vieillard Theophane ami des Dieux, & Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'un bout de sa robe de pourpre ; ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore : puis s'étant mis sur le Trepied sacré, O Dieux ! s'écria-t'il, quels sont donc ces deux étrangers que le Ciel envoye en ces lieux ? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, & Salante tomberoit en ruïne avant que d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Heros que la sagesse mene par la main ; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage. En disant ces paroles son regard étoit farouche, & ses yeux étincelans ; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui ; son visage étoit enflâmé, il étoit troublé & hors de lui-même ; ses cheveux étoient herissez, sa bouche écumante, ses bras levez & immobiles ; sa voix émüë étoit plus forte qu'aucune voix humaine, il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit. O heureux Idomenée ! s'écria-t'il encore, que vois-je ? Quels mal-

malheurs évitez ! Quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Telemaque ! tes travaux surpassent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la poussiere sous ton glaive, les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds ; O grande Déesse ! que son Pere .... O jeune homme ! tu reverras enfin ... A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure malgré lui dans un silence plein d'étonnement. Tout le peuple est glacé de crainte, Idomenée tremblant n'ose lui demander qu'il acheve. Telemaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a pas étonné ; Vous entendez, dit-il à Idomenée, le dessein des Dieux ; Contre quelque Nation que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vos mains, & vous dévrez au jeune fils de vôtre ami le bonheur de vos armes ; n'en soyez point jaloux, profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui. Idomenée n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles, sa langue demeuroit immobile. Telemaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles, Tu reverras...? Est ce mon pere, ou seulement Ithaque ? Helas ! que n'a-t'il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flate, cruel Oracle, tu prens plaisir à te joüer d'un malheureux, encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit, Respectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher ; une curiosité temeraire mérite d'être confonduë ; c'est par une sagesse plei-

pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impenetrable ; il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, & ce que les Dieux veulent faire de nous. Telemaque touché de ces paroles se retint avec beaucoup de peine. Idomenée qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à loüer le grand Jupiter qui lui avoit envoyé le jeune Telemaque & le sage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eût fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux Etrangers ;

J'avouë que je ne connoissois point encore assez l'art de regner, quand je revins en Créte après le siege de Troye ; vous sçavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande Ile ; Puisque vous m'assurés que vous y avez été depuis que j'en suis parti ; encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire & à me rendre plus moderé ; Je traversai les mers, comme un fugitif que la vangeance des Dieux & des hommes poursuit : toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse, & plus insupportable ; je vins réfugier mes Dieux Penates sur cette côte deserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces & d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches, je fus réduit à me réjoüir de posseder avec un petit nombre de soldats & de compagnons qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, & d'en faire ma patrie ; ne pouvant plus esperer de revoir jamais cette Ile fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y regner. Helas!

disois-je en moi-même, quel changement! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois! il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple: ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élevation au dessus du reste des hommes, & c'est leur élevation même qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, aimé de mes sujets, je commandois à une nation puissante & belliqueuse, la renommée avoit porté mon nom dans les païs les plus éloiguez, je regnois dans une Ile fertile & délicieuse, cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses, ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur païs; ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les Loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en sçavoir joüir avec modération? Mais mon orgüeil & la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône; ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs & aux conseils des esprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, & plein d'esperance pour soûtenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle Ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu: nous sommes environnez de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise; nous voyons Tarente qui s'éleve assez près de nous, c'est, Phalante avec ses Lacedemoniens qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donna le nom de Petilie à une grande Ville qu'il bâtit sur la même Côte. Metaponte est encore une semblable Colonie, ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse. Pendant que je tâchois d'adou-

cir

cir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle : c'étoit une consolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, & que la nuit vint m'enveloper de ses ombres pour déplorer en liberté ma miserable destinée. Deux torrens de larmes ameres couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voila, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli. Après qu'Idomenée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Telemaque & à Mentor leur secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie : cependant j'envoyerai des Vaisseaux dans toutes les Côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connuës que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je sçaurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant ! Pour vous je vous renvoyerai avec les meilleurs Vaisseaux qui ont jamais été construits dans l'Ile de Créte ; ils sont faits du bois coupé sur le veritable mont Ida, où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sçauroit perir dans les flots, les vents & les rochers le craignent & le respectent ; Neptune même dans son plus grand couroux n'oseroit soûlever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, & qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court & facile ; renvoyez le Vaisseau Phenicien qui vous a portez jusques-ici, & ne songez qu'à aquerir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idomenée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse ! que vous serez jugé digne de vôtre pere : quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait des-

cendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces mots, Telemaque interrompit Idomenée : renvoyons, dit-il, le Vaisseau Phenicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis ? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste Troyen & ennemi de la Grece, faut-il douter que nous ne soyons encore plus ardens & plus favorisez des Dieux, quand nous combatrons pour un des Heros Grecs qui ont renversé Troye Ville de Priam ?

Mentor, regardant d'un œil doux & tranquille Telemaque qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole ; Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez-vous que vôtre pere n'en a aquise une si grande parmi les Grecs au siege de Troye, qu'en se montrant le plus sage & le plus moderé d'entr'eux : Achille, quoi qu'invincible & invulnerable, quoi qu'il portât la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pû prendre la ville de Troye ; il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette Ville, & elle a triomphé du meurtrier d'Hector ; mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flâme & le fer au milieu des Troyens ; & c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes & superbes Tours qui menacerent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve est au dessus de Mars, autant une valeur discrete & prévoyante surpasse-t'elle un courage boüillant & farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soûtenir ; je ne refuse aucun péril, mais je crois, Idomenée, que vous devez nous expliquer premierement si vôtre guerre est juste ; ensuite contre qui vous la faites, & enfin quelles sont vos forces pour en esperer

perer un heureux ſuccès; Idomenée lui répondit ; Quand nous arrivâmes ſur cette Côte, nous y trouvâmes un peuple ſauvage qui vivoit dans les forêts de la chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes; ils furent épouventez, voyant nos Vaiſſeaux & nos armes, ils ſe retirerent dans les montagnes; mais comme les ſoldats furent curieux de voir le païs, & voulurent pourſuivre des cerfs, ils rencontrerent ces ſauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent: Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les ceder; il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles, du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté ; nous vous trouvons errans, diſperſez & plus foibles que nous; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vos compagnons la connoiſſance de vôtre malheur; Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le ſang de ceux qui ſont hommes comme nous. Allez, ſouvenez-vous que vous devez la vie à nos ſentimens d'humanité; N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de moderation & de generoſité: ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyez par ces Barbares, revinrent dans le camp, & raconterent ce qui leur étoit arrivé: nos ſoldats en furent émûs, ils eurent honte de voir que des Crétois dûſſent la vie à cette troupe d'hommes; ils s'en allerent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiers, & avec toutes ſortes d'armes; bien-tôt ils rencontrerent les Sauvages, & les attaquerent; le combat fut cruel, les traits voloient de part & d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'oſerent s'engager. Peu de tems après ces

peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus sages Vieillards qui venoient me demander la paix ; ils m'aporterent des presens : c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du Païs. Après m'avoir donné leurs presens il parlerent ainsi; O Roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée; & dans l'autre une branche d'olivier. En effet, (ils tenoient l'une & l'autre dans leurs mains.) Voila la paix, ou la guerre: choisis; nous aimerions mieux la paix, c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te ceder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits, c'est pour elle que nous nous sommes retirez dans ces hautes montagnes toûjours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits de l'Automne; nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition & de gloire va folement ravager les Provinces, & répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier, nous te plaignons, & nous prions les Dieux de nous preserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, & si la politesse dont ils se piquent ne leur inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages, nous ferons gloire d'être toujours barbares, mais justes, humains, fideles, désinteressez, accoûtumez à nous contenter de peu, & à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup; ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'esprit; c'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour ses proches, l'attachement à ses amis, la fidelité pour tout le monde,

de, la moderation dans la prosperité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toûjours hardiment la verité, l'horreur de la flaterie. Voila quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins & pour alliez : si les Dieux irritez t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par moderation la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces Vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder ; ils avoient la Barbe longue & negligée, les cheveux plus cours, mais blancs, les sourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manieres simples & ingenuës. Les fourures qui leur servoient d'habit, étoient noüées sur l'épaule, & laissoient voir des bras plus nerveux, & des muscles mieux nourris que ceux de nos Atlettes. Je répondis à ces deux Envoyez, que je desirois la paix ; nous reglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions, nous prîmes tous les Dieux à témoin, & je renvoyai ces hommes chez eux avec des presens. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore las de me persecuter ; nos chasseurs qui ne pouvoient pas être si-tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces Barbares qui accompagnoient leurs Envoyez. Comme ils revenoient de nôtre camp, ils les attaquerent avec fureur, en tuërent une partie, & pousuivirent le reste dans le bois. Voila la guerre ralumée, ces Barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens. Pour être plus puissans contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Appuliens, les Lucaniens, les bruriens, les peuples de Crotone, de Nevite, & de Brindes ; les Lucaniens

niens viennent avec des chariots armez de faux tranchantes; parmi les Apulliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des maſſuës pleines de gros nœuds, & garnies de pointe de fer; ils ſont preſque de la taille des Geants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les exercices penibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vuë épouvente. Les Locriens venus de la Grece ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres; mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Gréques, la vigueur de ces Barbares, & l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles; ils portent des boucliers legers qui ſont faits d'un tiſſu d'ozier, & couverts de peaux; leurs épées ſont longues: Les Brutiens ſont legers à la courſe comme les Cerfs, & comme les Dains: on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs pieds, à peine laiſſent-ils dans le ſable quelque trace de leurs pas: on les voit tout-à-coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone ſont adroits à tirer des fleches; un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates, & ſi jamais il s'appliquent à nos jeux, ils remporteront le prix; leurs fléches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nevite, de Meſſapie, & de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art; les cris qu'ils pouſſent juſqu'au Ciel à la vûë de leurs ennemis ſont affreux; ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle d pierres lancées, mais ils combatent ſans ordre. Voila, Mentor, ce que vous deſirez de ſçavoir, vous connoiſſez mainte-
nant

nant l'origine de cette guerre, & quels sont nos ennemis. Après cet éclaircissement, Telemaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainsi à Idomenée: D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grece, s'unissent aux Barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies Gréques fleurissent sur cette Côte de Tamée, sans avoir les mêmes guerres à soûtenir que vous? Idomenée, vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persecuter; & moi je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire: tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore apris ce qu'il faut faire pour prevenir la guerre; ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces Barbares, suffit pour montrer que vous auriez pû vivre en paix avec eux; mais la hauteur & la fierté attirent les guerres les plus dangereuses; vous auriez pû leur donner des ôtages, & en prendre d'eux; il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les apaiser, en leur representant qu'on les avoit attaquez, faute de sçavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les sûretez qu'ils auroient demandées, & établir des peines rigoureuses contre ceux de vos sujets, qui auroient manqué à l'alliance; mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crûs, répondit Idomenée, que nous n'aurions pû sans bassesse rechercher ces Barbares, qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combatre, & qui implorerent le secours de tous les peuples voisins, ausquels ils nous rendirent suspects & odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promtement de

certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardés, nous les primes sans peine, & par-là nous nous sommes mis en état de desoler ces Barbares. J'y ai fait élever des Tours, d'où nos Troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des Montagnes dans nôtre Païs; nous pouvons entrer dans le leur, & ravager quand il nous plaira leurs principales habitations, par ce moyen nous sommes en état de resister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr'eux & nous est devenuë tres-difficile, nous ne sçaurions leur abandonner ces Tours sans nous exposer à leurs incursions, & ils les regardent comme des Citadelles, dont nous voulons nous servir pour les reduire en servitude. Mentor répondit ainsi à Idomenée: Vous êtes un sage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la verité sans aucun adoucissement; vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soûtenir les fautes qu'ils ont faites. Sçachez donc que ce peuple Barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix; Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri & soûtenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa moderation? Mais une mauvaise honte & une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur, vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réünissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuste. A quoi servent ces Tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la necessité de périr, ou de vous faire périr vous-mêmes pour
se

se préserver d'une servitude prochaine. Vous n'avez élevé ces Tours que pour vôtre sureté, & c'est par ces Tours que vous êtes dans un si grand péril. Le Rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la moderation, la bonne foi, & l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévûs. La fortune est capricieuse & inconstante dans la guerre, mais l'amour & la confiance de vos voisins qui ont senti vôtre modération, font qu'un Etat ne peut-être vaincu, & n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres interessez à sa conservation prennent aussi-tôt les armes pour le defendre : cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables interêts à soûtenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces Tours qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez songé dabord à éviter la jalousie de tous vos voisins, vôtre Ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, & vous seriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Hesperie : retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut par l'avenir réparer le passé. Vous avec commencé à me dire qu'il y a sur cette Côte diverses Colonies Gréques ; ces peuples doivent être disposez à vous secourir ; ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au siege de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre ces Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece : pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces Colonies dans vôtre parti ?

Elles sont toutes, repondit Idomenée, resoluës à demeurer neutres ; ce n'est pas qu elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette Ville a eû dès sa naissance, les a épouventez. Ces Grecs aussi bien que les au-

tres ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les Barbares des montagnes, nous pouſſerions plus loin nôtre ambition. En un mot, tout eſt contre nous, ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, deſirent nôtre abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extremité! reprit Mentor, pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez vôtre puiſſance, & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vos voiſins, vous vous épuiſez au dedans par les efforts néceſſaires pour ſoûtenir une telle guerre. O malheureux, & doublement malheureux Idomenée, que ce malheur même n'a pû inſtruire qu'à demi! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chûte pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces Villes Grecques qui refuſent vôtre alliance;

La principale, lui repondit Idomenée, eſt la ville de Tarente; Phalantus l'a fondée depuis trois ans; il ramaſſa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nez des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent les femmes ne ſongerent qu'à les apaiſer, & qu'à deſavoüer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni pere ni mere, vécut avec une licence ſans bornes. La ſeverité des loix réprima leurs deſordres, ils ſe réünirent ſous Phalantus chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſçût gagner les cœurs par ſes artifices; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens; ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacedemone. D'un autre côté Philoctete qui a eu une ſi grande gloire au ſiege de Troye, en y portant les fleches d'Hercule, a élevé dans le voiſinage les murs de

Peti-

Petilie : moins puissante à la verité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Metaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Piliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hesperie, vous n'avez par sçû l'engager dans vos interêts ? Nestor qui vous a vû tant de fois combatre contre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié. Je l'ai perduë, repliqua Idomenée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hesperie. Nous le détromperons, dit Mentor, Telemaque le vit à Pilos avant qu'il fut venu fonder sa Colonie, & avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Heros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Telemaque ; mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnez à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, & c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laissez-moi faire.

A ces mots Idomenée embrassant Mentor, s'attendrissoit, & ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles ; O sage Vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avouë que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous ; j'avouë qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix ; j'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plûtôt que ma passion. O heureux Telemaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi ; puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la sagesse des Dieux est en vous ; Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils ; Al-

lez promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi, Idomenée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui poussoient des hurlemens épouvantables, & de Trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie, voila les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardez; les voila qui viennent assieger Salente; les Vieillards & les femmes paroissoient consternez. Helas! disoient-ils, faloit-il quitter nôtre chere patrie, la fertile Crete, & suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une Ville qui sera mise en cendres comme Troye! On voyoit, de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne briller au Soleil les casques & les boucliers des ennemis, les yeux en étoient éblouïs: on voyoit aussi les piques herissées qui couvroient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson que Cerés prépare dans la Sicile pendant les chaleurs de l'Eté, pour recompenser le Laboureur de toutes ses peines; déja on remarquoit les chariots armez de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre: Mentor monta sur une haute Tour pour les mieux découvrir. Idomenée & Telemaque le suivirent de près, à peine y fut-il arrivé qu'il apperçût d'un côté Philoctete, & de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse venerable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez crû, ô Idomenée! que Philoctete & Nestor se contentoient de ne vous point secourir, les voila qui ont pris les armes contre vous, & si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacedemoniennes commandées par Phalan-

tus : tout est contre vous, il n'y a aucun voisin de cette Côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette Tour ; il s'avance vers une porte de la Ville du côté par où les ennemis s'avançoient ; il la fait ouvrir, & Idomenée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis, étonnez de voir un seul homme qui se presente à eux ; il leur montre de loin une branche d'Olivier en signe de paix, & quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les Chefs : aussi-tôt les Chefs s'assemblerent, & il parla ainsi ;

O hommes genereux assemblez de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Hesperie, je sçai que vous n'êtes venus ici que pour l'interêt commun de la liberté, je louë vôtre zele ; mais souffrez que je vous represente un moyen facile de conserver la liberté & la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. O Nestor ! sage Nestor que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux même qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes, vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye ; quelles divisions entre les Chefs ; quels caprices de la fortune ; quels carnages des Grecs par la main d'Hector, quels malheurs dans toutes les Villes les plus puissantes, causez par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois. Au retour les uns ont fait naufrage, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans vôtre colere que vous ar-

mâtes les Grécs pour cette glorieuſe expedition ! ô peuples Heſperiens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troye eſt en cendres, il eſt vrai, mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fut encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Paris joüit encore en paix de ſes infames amours avec Heleine. Philoctete ſi long-tems malheureux, & abandonné dans l'Ile de Lemnos ! ne craignez-vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guerre ? je ſçai que les peuples de Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſés par la longue abſence des Princes, des Capitaines, & des Soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs ! qui avez paſſé dans l'Heſperie, vous n'y avez tous paſſé que par une ſuite de malheurs que cauſa la guerre de Troye.

Après avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Piliens ; & Neſtor qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſalüer. O Mentor, lui dit-il, il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide : vous n'aviez que quinze ans ; & je prévis dés-lors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Par quelle avanture avez vous été conduit en ces lieux ? mais quels ſont donc les moyens que vous avez de faire cette guerre ? Idomenée nous a contraint de l'attaquer : nous ne demandions que la paix, chacun de nous avoit un interêt preſſant de la deſirer, mais nous ne pouvions plus trouver de ſûreté avec lui, il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins, il a montré à tous les autres ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre nôtre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau Royaume. Si vous trouvez quelque expedient pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confier en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, & nous avoüerons

rons avec joye que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : sage Nestor, vous sçavez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Telemaque : ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, & vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidéle ami de son pere ; vous lui donnâtes vôtre fils pour le conduire : il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vû la Sicile, l'Egypte, l'Ile de Cypre, celle de Crete, les vents, ou plûtôt les Dieux, l'ont jetté sur cette Côte comme il vouloit retourner à Ithaque : nous sommes arrivez ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idomenée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous reponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des Troupes confederées, Idomenée & Telemaque avec tous les Cretois armez, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçûs, & ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux Vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece ; c'étoit lui qui moderoit pendant le siege de Troye le boüillant courroux d'Achille, l'orgueïl d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, & le courage impetueux de Diomede : la douce persuasion couloit de ses lévres comme un ruisseau de lait ; sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Heros ; tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche ; il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde ; il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étoient encore pleines de force & de douceur ; il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses experiences, mais il les

racon-



racontoit avec grace; quoi-qu'avec un peu de lenteur. Ce Vieillard admiré de toute la Grece sembla avoir perdu toute son éloquence & toute sa majesté; dès que Mentor parut avec lui, sa vieillesse paroissoit flétrie & abatuë auprès de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force & la vigueur du Temperament. Les paroles de Mentor, quoique graves & simples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre; tout ce qu'il disoit étoit court, précis, nerveux; jamais il ne faisoit aucune redite, jamais il ne racontoit que le fait necessaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit par des tours nouveaux & des comparaisons sensibles; il avoit même je ne sçai quoi de complaisant & d'enjoüé, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, & leur insinuer quelque verité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblez. Pendant que tous les Alliez ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idomenée & tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empressés ce que signifioient leurs gestes & l'air de leur visage. Cependant Telemaque impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne, il court à la porte par où Mentor étoit sorti, il se la fit ouvrir avec autorité. Bien-tôt Idomenée qui le croyoit à ses côtez, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qu'il est déja auprès de Nestor. Nestor le reconnoit & se hâte, mais d'un pas pesant & tardif, de l'aller recevoir. Telemaque saute à son cou & le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écrie: O mon Pere! je ne crains pas de vous nommer ainsi: Le malheur de ne trouver point mon

mon veritable pere, & les bontez que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon Pere, mon cher pere, je vous revoi! ainsi puissai-je revoir Ulysse! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même. Nestor ne pût à ces paroles retenir ses larmes, & il fut touché d'une secrete joye, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les jouës de Telemaque. La beauté, la douceur & la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans precaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliez. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce Vieillard qui est venu parler à Nestor? sans doute; c'est la même sagesse dans les caracteres des differens âges; dans l'un elle ne fait encore que fleurir, dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs. Mentor qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Telemaque, profita de cette heureuse disposition. Voila, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grece, & si cher à vous-même, ô sage Nestor! le voila, je vous le livre comme un ôtage le plus précieux qu'on puisse vous donner des promesses d'Idomenée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivît celle du pere; & que la malheureuse Penelope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples assemblez de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une paix solide.

A ce nom de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces differentes Nations fremissoient de courroux, croyant perdre tout le tems où l'on differoit le combat; ils s'imaginoient qu'on

ne faisoit tous ces discours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proye. Sur tout les Manduciens souffroient impatiemment qu'Idomenée esperât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que des discours pleins de sagesse ne relâchassent leurs Alliez; ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'aperçût, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avouë, disoit-il, que les Manduciens ont sujet de se plaindre & de demander réparation des torts qu'ils ont souffert: mais il n'est pas juste aussi, que les Grecs qui sont celles des Colonies les plus reglées, soient suspects & odieux aux anciens peuples du Païs: au contraire les Grecs doivent être unis entr'eux & se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient moderez; & qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sçai qu'Idomenée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Telemaque & moi nous vous offrons à être des ôtages qui vous répondent de la bonne foi d'Idomenée, nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduciens s'écria-t'il, c'est que les troupes des Cretois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, & que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous aussi souvent qu'il leur plaira dans le Païs où vous vous étes retirés, pour leur laisser le Païs uni qui est sur les rivages de la mer. Les passages que les Cretois ont fortifiez par de hautes Tours pleines de gens armez, sont donc le veritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t'il encore quelqu'autre? Alors le Chef des Manduciens s'avança & parla

ainsi;

ainsi ; Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre ? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échapée sans ressource, par l'ambition inquiéte des Cretois, par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée ! qui nous a reduit malgré nous à l'affreuse necessité de prendre un parti de desespoir contr'elle, & de ne pouvoir plus chercher nôtre salut que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toûjours qu'ils veulent usurper nos terres & nous mettre en servitude ; s'il étoit vray qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cedé sans peine, & ils ne chercheroient pas à conserver des entrées dans un Païs, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage Vieillard, c'est par un grand malheur que nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux ! de retarder une guerre juste & necessaire, sans laquelle l'Hesperie ne pourroit jamais esperer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse & cruelle, que les Dieux irritez ont envoyé auprés de nous pour troubler nôtre paix, & pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir puni, ô Dieux ! vous nous vangerez, vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émûë, il sembloit que Mars & Bellonne alloient de rang en rang ralumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole ; Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier ; mais je vous offre des choses certaines & présentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtage Telemaque & moi, je vous feray donner douze des plus

nota-

notables & des plus vaillans Crétois : mais il est juste que vous donniez aussi de vôtre côté des ôtages ; car Idomenée qui desire sincerement la paix la desire sans crainte & sans bassesse ; il desire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez desirée, par sagesse & par moderation ; mais non par l'amour d'une vie molle ou par foiblesse à la vûë des dangers dont la guerre menace ; il est prêt à perir ou à vaincre, mais il préfére la paix à la victoire la plus éclatante ; il auroit honte de craindre d'être vaincu, mais il craint d'être injuste, & il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il offre la paix ; il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée ; il veut une paix dont toutes les parties soient contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, & qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idomenée est dans tous les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fut ; s'il n'est question que de vous en persuader, la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé & tranquille. Ecoutez, ô peuples remplis de valeur, & vous, ô Chefs si sages & si unis ! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idomenée ! il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les Terres de ses voisins, il n'est pas juste que ses voisins puissent entrer dans les siennes, il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours soient gardez par des troupes neutres. Vous Nestor & vous Philoctete, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occasion vous vous êtes déclarez contre Idomenée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses interêts. Ce qui vous touche c'est l'interêt commun de la paix & de la liberté de l'Hesperie : soyez vous mêmes les dépositaires & les gardes de ces passages qui causent la guerre, vous n'avez pas moins d'interêt à empê-

cher que les anciens peuples de l'Hesperie ne détruisent Salente nouvelle Colonie des Grecs semblable à celle que vous avez fondée, qu'a empêcher qu'Idomenée n'usurpe les Terres de ses voisins: tenez l'équilibre entre les uns & les autres, au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, reservez-vous la gloire d'être les juges & les mediateurs. Vous me direz que les conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviés vous assurer qu'Idomenée les accompliroit de bonne foi; mais je vais vous satisfaire: il y aura pour sûreté reciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entiere, quand celui de Salente même & d'Idomenée sera à votre discretion, serez-vous contens? De qui pourrez-vous desormais vous défier? Sera-ce de vous même? Vous n'osez vous fier à Idomenée, & Idomenée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oüi, il veut vous fier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple & de lui-même. S'il est vrai que vous ne desiriez qu'une bonne paix, la voila qui se presente à vous, & qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idomenée à vous faire ces offres, c'est la sagesse & la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité ridicule, c'est ignorance grossiere de son propre interêt, que d'esperer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avouë ses fautes à son ennemi, & qui offre de les reparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une con-

conduite si sage & si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix ; gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix & la justice qui viennent à vous, la paix & la justice seront vangez. Idomenée qui devoit craindre de trouver les Dieux irritez contre lui, les trouvera pour lui contre vous. Telemaque & moi nous combatrons pour la bonne cause ; je prens tous les Dieux du Ciel & des Enfers à témoin des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regarderent de près furent étonnez & éblouïs du feu divin qui éclatoit dans ses yeux ; il parût avec une majesté & une autorité qui est au dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels ; le charme de ses paroles douces & fortes enlevoit les cœurs : elles étoient semblables à ces paroles enchantées qui tout à coup dans le profond silence de la nuit arrêtent la Lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flots, & suspendent le cours des fleuves rapides. Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de Tygres, qui oublians leurs cruautez, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds & se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée, les Chefs se regardoient les uns les autres, & ne pouvoient resister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachez sur lui, on n'osoit s'écrier de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire ; & qu'on ne l'empêchât, quoi-qu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites. Ces paroles avoient paru courtes ; on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce

qu'il

qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs, en parlant il se faisoit aimer, il se faisoit croire; chacun étoit avide & comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin aprés un assez long silence on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui fremissoient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux & favorable, on découvroit déja sur les visages je ne sçai quoy de serain & de radouci; les Manduciens si irritez sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Palantus & les Lacedemoniens furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries: les autres commencerent à soupirer aprés cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete plus sensible qu'un autre par l'experience de ses malheurs ne pût retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où ce discours venoit de le mettre, embrassa tendrement Mentor sans pouvoir parler, & tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrierent; ô sage Vieillard, vous nous desarmez. La paix, la paix!

Nestor un moment aprés voulut commencer un discours; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulut representer quelque difficulté. La paix, la paix; s'écrierent-ils encore une fois. On ne pût leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée; La paix, la paix. Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire: Vous voyez, ô Mentor, ce que peut la parole d'un homme de bien; quand la sagesse & la vertu parlent, elles calment toutes les passions; nos justes ressentimens se changent en amitiez & en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même

tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement. Mentor courut vers la porte de la Ville pour la faire ouvrir, & pour mander à Idomenée de sortir de la Ville sans precaution. Cependant Nestor embrassoit Telemaque, disant: Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage & plus heureux que lui! n'avez-vous rien découvert sur sa destinée? Le souvenir de vôtre pere à qui vous ressemblez, a servi à étoufer nôtre indignation. Phalantus, quoy que dur & farouche, quoy-qu'il n'ait jamais vû Ulysse, ne laisse pas d'être touché de ses malheurs & de ceux de son fils. Déja on pressoit Telemaque à raconter ses avantures, lorsque Mentor revint avec Idomenée & toute la jeunesse Cretoise qui le suivoit. A la vûë d'Idomenée les Alliez sentirent que leur courage se rallumoit; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les Dieux seront les témoins & les défenseurs? qu'ils la vangent, si jamais quelque impie ose la violer, & que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidéles & innocens, retombent sur la tête parjure & execrable de l'ambitieux qui foulera aux pieds les droits sacrez de cette alliance! qu'il soit détesté des Dieux & des hommes! qu'il ne joüisse jamais du fruit de sa perfidie! que les Furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage & son desespoir! qu'il tombe mort sans aucune esperance de sepulture! que son corps soit la proye des chiens & des vautours, & qu'il soit aux enfers dans le profond abîme du Tartare tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tentale, Ixion, & les Danaides! mais plûtôt que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas qui soûtient le Ciel! que tous ces peuples la conservent

& goûtent les fruits de génération en génération ! que les noms de ceux qui l'auront jurée, soient avec amour & vénération dans la bouche de nos derniers neveux ! que cette paix fondée sur la justice & sur la bonne foi, soit le modéle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la Terre, & que toutes les peuples qui voudront se rendre heureux en se réünissant, songent à imiter les peuples de l'Hesperie!

A ces paroles Idomenée & les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze ôtages. Telemaque veut être du nombre des ôtages donnez pour Idomenée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliez veulent qu'il demeure auprès d'Idomenée pour repondre de sa conduite & de celle de ses conseillers jusqu'à l'entiere execution des choses promises. On immola entre la Ville & l'armée ennemie cent genices blanches comme la neige & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines le mugissement affreux des victimes qui tomboient sous le coûteau sacré, le sang fumant ruissleloit de toutes parts, on faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations, les Haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore, ces sacrifices brûloient sur l'Autel avec un encens qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne. Cependant les soldats des deux partis cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs avantures; ils se délassoient déja de leurs travaux, & goutoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idomenée au siege de Troye reconnurent ceux de Nestor qui avoient combatu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec

tendresse, & se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie : déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & bûvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la Ville dans de grands vases pour célebrer un si heureuse journée.

Tout à coup Mentor dit aux Rois, ô Capitaines assemblez ! desormais sous divers noms & divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux amateurs des hommes qu'ils ont formez, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre : tous les peuples sont freres, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang ; la guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai ; mais c'est la honte du genre humain quelle soit inévitable en certaines occasions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la desirer pour aquerir de la gloire : la vraye gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfére sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, c'est un monstre d'orgueil, & non pas un homme, il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraye gloire ne se trouve que dans la moderation & dans la bonté : on pourra le flater pour contenter sa vanité folle ; mais on dira toûjours de lui en secret, quand on voudra parler sincerement, il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste ; les hommes ne doivent point l'estimer ; puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé ; qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empê-

empêche de l'avoir entr'eux, & qui fait envier à toutes les Nations Etrangeres le bonheur qu'ont ses Sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les puissantes Villes de l'Hesperie ! faites de trois ans en trois ans une assemblée generale, où tous les Rois qui sont ici presens se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour déliberer sur tous les interêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au dedans de ce beau Païs la paix, la gloire, & l'abondance : au dehors vous serez toûjours invincibles ; il n'y a que la discorde sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes insensez, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignez de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins : mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent qui ne connoît point d'autre loi que son interêt, & qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats ; Ne croyez pas que je parle d'Idomenée ; Non, je n'ai plus de lui cette pensée, c'est Adraste Roi des Dauniens de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, & croit que tous les hommes qui sont sur la Terre ne sont nez que pour servir à sa gloire par leur servitude : il ne veut point de sujet dont il soit le Roi & le pere : il veut des esclaves & des adorateurs, il se fait rendre les honneurs divins, Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtez de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui

ne commençoit qu'à s'établir dans cette Côte: pour tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs Villes de nos Alliez, ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force & l'artifice, tout lui est égal, pourvû qu'il accable ses ennemis, il a ramassé de grands tresors, ses troupes sont disciplinées & aguerries, ses Capitaines sont experimentez, il est bien servi, il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres, il punit sévérement les moindres fautes, & récompense avec liberalité les services qu'on lui rend, sa valeur soûtient & anime celle de toutes ses troupes; & il seroit un Roi accompli si la justice & la bonne foi régloient sa conduite; mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience: il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles; il ne compte pour un bien solide & reel que l'avantage de posseder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux pieds tout le genre humain: bien-tôt son armée paroîtra sur nos Terres; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui resister, toute l'esperance de liberté nous est ôtée; c'est l'interêt d'Idomenée aussi-bien que le nôtre de s'oposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prevenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville: car Idomenée avoit prié tous les Rois & les principaux Chefs d'y entrer pour y passer la nuit. Cependant toute l'armée des Alliez dressoit ses tentes, & la campagne étoit déja couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Hesperiens fatiguez at-

ten-

tendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrez dans la Ville, ils parurent étonnez qu'en si peu de tems on eût pû faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embaras d'une si grande guerre n'eut point empêché cette Ville naissante de croître, & de s'embellir tout à coup.

On admira la sagesse & la vigilance d'Idomenée qui avoit fondé un si beau Royaume, & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliez seroient bien plus puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idomenée d'y entrer, il ne pût rejetter une si juste proposition, & il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idomenée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient; il le prit en particulier, & lui parla ainsi;

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient, il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, & d'égaler la sagesse de Minos vôtre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continuë à vous parler librement, suposant que vous le voulez & que vous detestez toute flâterie. Pendant que ces Rois ont loüé vôtre magnificence, je pensois en moi-même à la témerité de vôtre conduite. A ce mot de témerité Idomenée changea de visage, ses yeux se troublerent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner son ressentiment: Mentor lui dit d'un ton modeste & respectueux, mais libre & hardi: Ce mot de témerité vous choque, je le voi bien; tout autre que moi auroit eû tort de s'en servir: car il faut respecter les Rois & ménager leur delicatesse, même en les reprenant; la verité par elle même les

blesse assez sans y ajoûter des termes forts ; mais j'ai crû que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous faire découvrir vôtre faute. Mon dessein a été de vous accoûtumer à entendre nommer les choses par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur vôtre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront, & il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toûjours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront desavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles selon vôtre besoin. A ces mots Idomenée déja revenu de sa premiere promptitude parut honteux de sa délicatesse : Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté. Je voudrois le salut de mon Royaume, il n'est aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de vôtre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi que la flaterie avoit empoisonné, & qui n'a pû même dans ses malheurs trouver des hommes assez genereux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire en me disant la vérité toute entiere. En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage Vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? mettez-vous en ma place, si vous avez été trompé jusqu'icy, c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est pourquoi vous avez craint les conseils. Avez-vous cherché les gens les plus désinteressez & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressez à vous plaire, les plus désinteressez dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos passions & vos sentimens injustes ? Quand vous avez trouvé des fla-

flâteurs, les avez vous écartez ? Vous en étes-vous défié ? Non, non vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons si vous auriez maintenant le courage de faire mieux, & de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne. Je disois donc que ce qui vous attire tant de loüanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçoient vôtre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de vôtre nouvelle Ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques ; c'est ce qui vous a couté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoüé vous-même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter vôtre peuple ni à cultiver les terres fertiles de cette Côte. Ne faloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de vôtre puissance, avoir beaucoup de bons hommes & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ses commencemens pour favoriser la multiplication de vôtre peuple : Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture & à l'établissement des plus sages loix ; une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice : à force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruïner vôtre véritable grandeur. Hâtez-vous de reparer ces fautes, suspendez tous vos grands ouvrages, renoncez au faste qui ruineroit vôtre nouvelle Ville, laissez en paix respirer vos peuples, appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sçachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, & que vôtre puissance doit se mesurer, non par l'étenduë des Terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces Terres, & qui seront attachez à vous obéïr ; possédez une bonne Terre, quoi-

que mediocre en étenduë ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux, disciplinez ; faites que ces peuples vous aiment ; vous êtez plus puissant, plus heureux, plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces Rois, reprit Idomenée, leur avoüerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai negligé l'agriculture, même le commerce qui m'est si facile sur cette Côte, je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique, faudra-t'il, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, & découvrir mon impuissance ? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hesiter, qu'oi qu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, & qui se doit tout entier à eux, doit préferer le salut de son Royaume à sa propre réputation. Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor, c'est à cette bonté, & non à la magnificence de vôtre Ville que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi, mais il faut ménager vôtre honneur pour l'interêt même de vôtre Royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils, à Ithaque, & que vous voulez en chasser par force tous les Amans de Penelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses : ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idomenée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous sauvez cher ami, dit il à Mentor, mon honneur & la reputation de cette Ville naissante dont vous cacherez l'epuisement à tous mes voisins : mais quelle aparence de dire que je veux envoyer des trou-

troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Telemaque son fils, pendant que Telemaque lui même est engagé à aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor, je ne dirai rien que de vrai: les Vaisseaux que vous envoyez pour l'établissement de vôtre commerce iront sur la Côte de l'Epire; ils feront deux choses à la fois, l'une de rappeller sur vôtre Côte les marchands étrangers que les trop grands impots éloignent de Salente, l'autre de chercher des nouvelles d'Ulisse: S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grece d'avec d'Italie, & on assure qu'on la vû chez les Pheociens: quand il n'y auroit plus aucune esperance de le revoir, vos Vaisseaux rendront un signalé service à son fils; ils repandront dans Ithaque & dans tous les païs voisins la Terreur du nom du jeune Telemaque, qu'on croioit mort comme son pere. Les Amans de Penelope seront étonnez d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié: les Ithaciens n'oseront secoüer le joug, Penelope sera consolée, & refusera toûjours de choisir un époux. Ainsi vous servirez Telemaque pendant qu'il sera en vôtre place avec les Alliez de cette Côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots Idomenée s'écria: Heureux le Roi qui est soûtenu par de sages conseils! Un ami sage & fidéle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses; Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, & qui sçait en profiter par l'usage des sages conseils! car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flateurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flatoit mes passions dans

l'esperance que je flâterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliez qu'Idomenée devoit se charger des affaires de Télemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Cretois qu'Idomenée lui donna pour l'accompagner: c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmené de Crete. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre: il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la Nation ne s'amolisse & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois alliez partirent de Salente contens du Roi Idomenée, & charmez de la sagesse de Mentor: ils étoient pleins de joye de ce qu'ils emmenoient avec eux Telemaque. Celui-ci ne pût moderer sa douleur quand il falut se séparer de son amy. Pendant que les Rois alliez faisoient leurs adieux & juroient à Idomenée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenant Telemaque serré entre ses bras, se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Telemaque, à la joye d'aller aquerir de la gloire, je ne suis touché que de la douleur de nôtre séparation: il me semble que je vois encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras & m'éloignerent de vous, sans me laisser aucune esperance de vous revoir. Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler. Voicy, lui disoit-il, une séparation bien differente, elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher

la victoire; il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux: Accoutumez-vous à mon absence, vous ne m'aurez pas toûjours: il faut que ce soit la sagesse & la vertu plûtôt que la présence de Mentor qui vous inspirent ce que vous devez faire. En disant ces mots la Déesse cachée sous la figure de Mentor couvrit Telemaque de son Egide, elle répandit au dedans de lui l'esprit de sagesse & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands dangers toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se deshonore encore plus en évitant les dangers de la guerre, qu'en n'y allant jamais. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puisse être douteux: s'il est nécessaire à un peuple de conserver son Chef & son Roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation incertaine sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande doit être le modéle de tous les autres, son exemple doit animer toute l'armée. Exposez-vous donc, ô Telemaque, & perissez dans les combats plûtôt que de vous exposer à la malignité de ceux qui pourroient douter de vôtre courage; mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité, la valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est reglée par la prudence, autrement c'est un mépris insensé de la vie; & une ardeur brutale. La valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se posséde point dans les dangers est plûtôt fougueux que brave, il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur; en cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour profiter des occasions de renverser les ennemis ou de servir sa Patrie; s'il a

toute l'ardeur d'un soldat il n'a point le discernement d'un Capitaine, encore même n'a-t'il pas le vrai courage d'un simple soldat: car le soldat doit conserver dans le combat la presence d'esprit & la modération necessaire pour obéir. Celui qui s'expose temerairement trouble l'ordre & la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expose souvent l'armée entiere à de grands malheurs: ceux qui preferent leur vaine ambition à la sûreté de la cause commune, meritent des châtimens & non des recompenses: gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec trop d'impatience, le vrai moien de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus reverer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste; c'est à mesure que la necessité de s'exposer au péril s'augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aillent toûjours croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne: d'un autre côté ne soyez point jaloux du succès des autres, loüez le premier tout ce qui merite quelque loüange; mais loüez avec discernement, disant le bien avec plaisir, cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant les anciens Capitaines, qui ont toute l'experience que vous ne pouvez avoir, écoutez-les avec déference, consultez-les, priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter vôtre defiance ou vôtre jalousie contre les autres Chefs. Parlez leur avec confiance & ingenuïté; si vous croyez qu'ils ayent manqué à vôtre égard, ouvrez-leur vôtre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons; s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette con-

conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre : au contraire s'ils ne sont pas raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste, & à souffrir, vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, & vous n'aurez rien à vous reprocher ; mais sur tout ne dites jamais à certains flâteurs qui sement la division, les sujets de plaintes que vous croiez avoir contre les Chefs de l'armée où vous serez.

Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idomenée dans le besoin où il est de travailler au bonheur de ses peuples. Je vous attendrai, ô mon cher Telemaque ! souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux n'ont rien à craindre des hommes : vous vous trouverez dans les plus extrémes perils, mais sçachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Telemaque crût sentir la presence de la Déesse, & il eut même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui disant : N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant vôtre enfance pour vous rendre sage & courageux comme vôtre pere, ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil s'élevoit déja, & doroit le sommet des montagnes quand le Roi sortit de Salente pour rejoindre les troupes. Ces troupes campées autour de la Ville se mirent en marche sous les Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques herissées, l'éclat des boucliers ébloüissoit les yeux, un nuage de poussiere s'élevoit jusqu'aux nûës. Idomenée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois Alliez qui s'éloi-

gnoient

gnoient des murs de la Ville. Enfin ils se separerent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'un vraye amitié ; & les Alliés ne douterent plus que la paix ne fut durable, lors qu'ils connurent la bonté du cœur d'Idomenée, qu'on leur avoit représenté bien differente de ce qu'il étoit ; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels ; mais par les conseils flateurs & injustes ausquels il s'étoit livré.

Fin du Cinquiéme Livre.



SOM-



SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIE'ME.

Mentor qui étoit resté dans Salente, donne à Idomenée des regles sûres pour bien gouverner. Il lui fait voir la nécessité de l'Agriculture qui étoit négligée dans son Royaume, & lui fait une agreable description de la vie paisible d'un Laboureur : il parle d'Architecture, & lui aprend l'Art de faire une maison commode, saine & bien degagée. Idomenée raconte à Mentor son Histoire & ses malheurs. Histoire de Protesilas & de Philocles.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIE'ME.



PRE'S que l'armée fut partie, Idomenée mena Mentor dans tous les quartiers de la Ville & dans la Campagne voisine, mais Mentor voulut auparavant voir les forces maritimes qu'avoit Idomenée. Faisons lui dit-il, le dénombrement de vos vaisseaux, examinons-en avec soin la qualité, & combien vous avez de matelots pour les monter, soit pour soûtenir la guerre ou entretenir le commerce de vos sujets ; c'est par là qu'il faut juger de vôtre puissance. Il alla visiter le port, & entra dans chaque vaisseau ; il s'informa du païs où chacun al-

alloit porter le commerce, quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation, les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les societez qu'ils faisoient entr'eux, pour sçavoir si elles étoient équitables & fidelement observées; enfin les hazards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruïne des marchands, qui par l'avidité d'un gain, souvent entreprennent des choses qui sont au delà de leurs forces. Il voulut qu'on punit severement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemtes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témerité. En même tems il fit des regles pour faire en sorte qu'il fut aisé de ne jamais faire banqueroute; Il établit des Magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leur profit, de leurs dépenses, & de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en societé les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls, & la police des societez étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne la suivoient pas. Dailleurs la liberté du commerce étoit entiere. Bien loin de les gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation. Ainsi les peuples y accoururent bien-tot en foule de toutes parts; le commerce de cette ville étoit semblable aux flux & reflux de la mer, les tresors y entroient comme les flots viennent poussés l'un sur l'autre, tout y étoit apporté & en sortoit librement; tout ce qui y entroit, étoit utile, tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice seule presidoit dans le port au milieu de tant de nations, la franchise,

chiſe, la bonne foi, la candeur ſembloit du haut de ces ſuperbes tours appeller les Marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces Marchands, ſoit qu'il vint des rives Orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fut parti de cette grande mer où le ſoleil laſſé de ſon cours va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſureté dans Salente comme dans ſa patrie. Pour le dedans de la Ville Mentor viſita toutes les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des païs étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la moleſſe. Il regla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs, & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions differentes, il bannit tous les ornemens d'or & d'argent, & il dit à Idomenée : Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre un peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt neceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans vôtre exterieur, mais vôtre autorité ſera aſſez marquée par vos Gardes, & par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine tres-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat après vous ſoient vêtus de la même laine; & que toute la difference ne conſiſte que dans la couleur, & dans une legere broderie d'or que vous aurez ſur le bord de vôtre habit: ces differentes couleurs ſerviront à diſtinguer les differentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent ni de pierreries. Reglez ces conditions par la naiſſance, & mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le merite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des honneurs. Les hommes

mes qui n'ont pas la même noblesse leur cederont sans peine, pourvû que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des loüanges à la moderation de ceux qui sont modestes dans la prosperité. La distinction la moins exposée à l'envie est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres. Pour la vertu elle sera après excitée, & l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat, pourvû que vous donniez des Couronnes & des statuës aux belles actions, & que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites. Les personnes du premier rang après vous seront vêtuës de blanc avec une frange d'or & d'argent au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or. Ceux du second rang seront vêtus de bleu ils porteront une frange d'argent avec l'anneau & point de medaille. Les troisiêmes de verd & sans frange, mais avec la medaille Les quatriêmes d'un jaune d'aurore. Les cinquiêmes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiêmes de gridelin. Les septiêmes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc. Voilà les habits de sept conditions differentes pour les hommes libres ; les esclaves seront habillez de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, & on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employez à ces arts pernicieux s'uniront ou aux arts necessaires qui sont un petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement ni pour la nature des étofes ni pour la forme des habits : car il est honteux que des hommes destinez à une vie serieuse & noble s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent

dant que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor semblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit de retrancher le faste inutile qui corrompoit les mœurs; il ramenoit toutes choses à une noble & frugale simplicité. Il regla de même la nourriture des Citoyens, & des esclaves; quelle honte, dit-il, que les hommes les plus élevez fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amolissent leur ame, & ruinent incessamment la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur moderation & dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobrieté rend la nourriture la plus simple, la plus agréable; c'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais aprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes que celui d'irriter leur appetit au-delà de leurs vrais besoins. Idomenée comprit bien qu'il avoit eû tort de laisser les habitans de sa nouvelle Ville amolir & corrompre leurs mœurs en violant toutes les loix de Minos sur la sobrieté; mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si son exemple ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idomenée regla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du païs qui est fort agréable, mais en fort petite quantité avec des viandes simples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siége de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une loi que le Roi s'imposoit lui-même, & chacun se corri-

corrigea ainsi de la profusion & des delicatesses où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & effeminée qui corrompoit toute la jeunesse ; il condamna aussi la musique bacchique qui n'enyvre guére moins que le vin, & qui produit les mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les Temples pour y chanter les loüanges des Dieux, & des Heros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colomnes, les frontons, les portiques. Il donna des modéles d'une architecture simple & gracieuse, pour faire dans un mediocre espace une Maison gaye & commode pour une famille nombreuse ; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagez les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conservassent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépense. Ces divers modéles des maisons suivant la grandeur des familles servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre reguliere ; au lieu que l'autre partie déja achevée suivant le caprice & le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une disposition moins agréable & commode.

La Peinture & la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il ne faloit pas abandonner ; mais il voulut qu'on souffrît dans Salente peu d'hommes attachez à ces arts ; il établit une école où présidoient des maîtres d'un gout exquis qui examinoient les jeunes éleves ; Il ne faut, disoit-il, rien de bas & de foible dans les arts qui ne sont pas absolument necessaires ; par consequent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un genie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres,

autres, qui sont nez pour les arts moins nobles, seront employez fort utilement aux besoins ordinaires de la Republique; il ne faut, disoit-il, employer les sculpteurs & les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des representations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la moderation & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinez aux courses de chevaux & de chariots, aux combats de Luteurs, à ceux du ceste, & à tous les autres exercices qui cultivoient les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux. Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des païs éloignez, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or & d'argent avec des figures de Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, & faits de maniere à durer long-tems: Ensorte que les Salentins qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superfluës; mais c'étoient des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, & ils devenoient effectivement riches à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépoüiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat; & que de diminuer les besoins en les réduisant aux vrayes nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arcenaux & tous les magasins, pour sçavoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toûjours

prêt

prêt à faire la guerre pour n'être jamais reduit au malheur de se la laisser faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, & sur l airain: on voyoit s'élever des fournaises ardentes & des tourbillons de fumée & de flammes semblables à ces feux soûterrains que vomit le Mont-Etna. Le marteau raisonnoit sur l'enclume qui gemissoit sous les coups redoublez; les montagnes voisines & les rivages de la mer en retentissoient; on eût cru être dans cette Ile où Vulcain animant les Cyclopes forge des foudres au pere des Dieux; & par une sage prévoyance on voyoit dans une profonde paix tous les preparatifs de la guerre. Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idomenée, & trouva une grande étendüë de terres fertiles qui demeuroient incultes; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi de courage & de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne desolée, dit au Roi: La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans, mais les habitans manquent à la terre: Prenons donc tous les artisans superflus qui sont dans la Ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à déregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercez à des arts qui demandent une vie sedentaire, ne soient point exercez au travail; mais voici un moyen d'y remedier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes, & appeller à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront; pourvû qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront. Ils pourront dans la

ſuite en poſſeder une partie, & être ainſi incorporez à vôtre peuple qui eſt aſſez nombreux, pourvû qu'ils ſoient laborieux & doux aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront vôtre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantez dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre; dans la ſuite tout le païs ſera peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture. Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bien-tôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages: la maniere de les faciliter eſt bien ſimple; preſque tous les hommes ont de l'inclination de ſe marier; il n'y a que la miſere qui les en empêche; ſi vous ne les chargiez point d'impôts, ils vivroient ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans: car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toûjours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement; elle ne refuſe ſes biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines: Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir; les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres qui ſont plus avancez en âge mênent déja les grands troupeaux, enfin les plus âgez labourent avec leur pere: cependant la mere & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatiguez du travail de la journée. Elle a ſoin de traire ſes vaches, & on voit courir des ruiſſeaux de lait; elle fait un grand feu autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs en attendant le doux ſommeil; elle prépare des fromages, des charaignes & des fruits conſervez dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cüeillir.

lir. Le Berger revient avec sa flûte & chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le Laboureur entre avec sa charuë, & ses bœufs fatiguez marchent, le cou panché, d'un pas lent & tardif malgré l'aiguillon qui les presse; tous les maux du travail finissent avec la journée: les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis, charment & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux les hommes sans ambition, sans défiance, sans artifice, pourvû que les Dieux leur donnent un bon Roi qui ne trouble point leur joye innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste & d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la liberale nature & de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fecond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes moderez & laborieux; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Mais que ferai-je, disoit Idomenée, si ces peuples que je répandrai dans une fertile campagne, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens: c'est qu'ils esperent en être payez plus facilement; en même tems ils chargent moins ceux que la paresse rend plus miserables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat: mettez des

taxes, des amandes ; & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des Soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre ; donnez des graces & des exemptions aux familles qui se multiplient ; augmentez à proportion la culture de leur terre ; bien-tôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profession de Laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux : on reverra la charuë en honneur maniée par les mains de ceux qui auront vaincu les ennemis de la patrie ; il ne sera pas moins beau de cultiver l'heritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendu genereusement pendant les troubles de la guerre ; toute la campagne refleurira : Cerés se couronnera d'épics dorez : Bacchus foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le Nectar ; les creux des valons retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux chanteront sur leurs flûtes leurs peines & leurs plaisirs, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe & parmi les fleurs, sans craindre les loups. Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idomenée ! d'être la source de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de vôtre nom tant de peuples dans un aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par tout, & presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, & le desespoir ? O heureux le Roi assez aimé des Dieux & d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices du peuple, & de montrer à tous les siecles dans son regne un si charmant specta-

cle !

ele! La terre entiere, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de regner sur elle.

Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix & dans l'abondance, les delices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvenient. C'est un prétexte qu'on allégue toûjours pour flâter les Princes prodigues, qui veulent accabler les peuples d'impôts: le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'Agriculture, rendront leur vie laborieuse; dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse & ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche; c'est la molesse & l'oisiveté, qui rendent les peuples insolens & rebelles; ils auront du pain à la verité & assez largement; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre terre gagnez à la sueur de leur visage. Pour tenir vôtre peuple dans cette moderation, il faut regler dès-à-present l'étenduë de terre, que chaque famille pourra posseder. Vous sçavez que nous avons divisé tout vôtre peuple en sept classes suivant leurs differentes conditions: il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe, de pouvoir posseder que l'étenduë de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les Nobles ne pourront faire d'aquisition sur les pauvres; tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & sera excité par-là à les bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les

les terres manquoient ici, on feroit des Colonies qui augmenteroient la puissance de cét Etat. Je croi même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans vôtre Royaume ; on a planté trop de vignes il faut qu'on les arrache ; le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples ; il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le desordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remede, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les Fêtes extraordinaires ; mais n'esperez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. Dailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans ; il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préference de l'honneur aux plaisirs & à la vie même ; il faut avoir des Magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'est-à-dire Pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur vôtre troupeau. Par-là vous préviendrez une infinité de desordres & de crimes ; ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les dabord sévérement : C'est une clemence que de faire dabord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité : par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle detestable maxime de ne croire trouver sa sureté que dans l'oppression des peuples ! ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre

dans

dans l'affreuse necessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secoüer le joug de vôtre tirannie! Quelle domination est-ce là ? Est-ce là le chemin qui mêne à la gloire ? Souvenez vous que les païs où la domination du Souverain est plus absoluë, sont ceux où les Souverains sont moins puissans; ils prennent, ils ruinent tout, ils possedent seuls tout l'Etat; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche & presque desertes; les Villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut-être Roi tout seul & qui ne l'est que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses & sa puissance; son Etat s'épuise d'argent & d'hommes: cette derniere perte est la plus grande & la plus irréparable; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets: on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards; Mais attendez la moindre révolution, cette Puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sçauroit durer, elle n'a aucune ressource dans les cœurs des peuples, elle a lassé & irrité tous les corps de l'Etat, elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer avec une égale ardeur après un pareil changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'Idole se renverse & est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réünissent contre une autorité si odieuse. Le Roi qui dans sa vaine prosperité ne trouvoit pas un seul homme qui osât lui dire la verité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ces discours, Idomenée persuadé par Mentor se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, d'executer

cuter tout ce qui avoit été résolu : déja les campagnes, qui avoient été si long-tems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moissons & des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charuë, & prépare ses richesses pour recompenser le laboureur ; l'esperance reluit de tous côtez. On voit dans les valons & sur les colines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de genices qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens. Ces troupeaux se vont engraisser dans les campagnes, c'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseilla à Idomenée de faire avec les peuples voisins un échange de toutes les choses superfluës qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la Ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-tems dans la misere, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idomenée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim & les autres fleaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendit plus que des cris de joye, que les chansons des Bergers & des Laboureurs qui celebroient leur Hymenée. On auroit crû voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes mêlés parmi les Nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois, tout étoit tranquille & riant ; mais la joye étoit moderée, & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux ; ils en étoient plus vifs & plus purs. Les Vieillards étonnez de voir ce qu'ils n'auroient osé esperer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joye mêlée de tendresse ;

ils

Ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel: Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le Roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand Roi que vous ayez fait; il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui, nos arriere-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui dévront tout jusqu'à leur naissance, & il sera veritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joye qu'en chantant les loüanges de celui de qui cette joye si douce leur étoit venuë. Les bouches & encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir, on craignoit de le perdre; sa perte eût été la desolation de chaque famille.

Alors Idomenée avoüa à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais crû, disoit-il, il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre, que le reste des hommes étoit fait pour eux; & tout ce que j'avois oüi dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable, j'en reconnois maintenant la verité: mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur dès ma plus tendre jeunesse sur l'autorité des Rois; c'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie.

Protesilas qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus; son naturel vif & hardi étoit selon mon genie; il entra dans mes plaisirs, il flâta mes passions; il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philocles; celui-

ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais moderée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas ; il me parloit librement sur mes défauts, & lors même qu'il n'osoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher. Dans les commencemens cette sincerité me plaisoit, je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie. Pour me préserver des flateurs, il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, Mentor ; mais ses maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant peu à peu. Les artifices de Protesilas qui étoit jaloux & plein d'ambition me degoûterent de Philocles. Celui-ci étoit sans empressement & laissoit l'autre prévaloir ; il se contentoit de me dire toûjours la verité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien & non ma fortune qu'il cherchoit. Protesilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin & superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aspirer à la réputation d'un homme qui est au dessus de tous les honneurs ; il ajouta que ce jeune homme qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guéres, & qu'en rabaissant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austere s'ouvrir un chemin à la Royauté. Dabord je ne pûs croire que Philocles voulût me détrôner. Il y a dans la veritable vertu une candeur & une ingenuïté que rien ne peut contrefaire, à laquelle on ne se méprend point, pourvû qu'on y soit attentif : mais la fermeté

meté de Philocles contre ma foiblesse commençoit à me lasser. Les complaisances de Protesilas & son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austerité de l'autre. Cependant Protesilas ne pouvant soufrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper; il me conseilla d'envoyer Philocles commander les Vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; & pour m'y determiner, il me dit: Vous sçavez que je ne suis pas suspect dans les loüanges que je lui donne: J'avouë qu'il a du courage & du genie pour la Guerre, il vous servira mieux qu'un autre, & je préfere l'interêt de vôtre service à tous mes ressentimens contre lui. Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protesilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joye, & je me crûs trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au dessus de toute passion & de tout interêt. Mais helas! que les Princes sont dignez de compassion! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connois moi-même; il sçavoit que les Rois sont d'ordinaire défians & inappliquez, défians par l'experience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnez; inappliquez, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoûtumez à avoir des gens chargez de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il n'auroit pas beaucoup de difficulté à me mettre en défiance & en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, & sur tout l'ab-

fence lui donnant une entiere facilité de lui tendre des pieges.

Philocles en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre, que vous n'écouterez que mon ennemi, & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que vôtre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protesilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui; il vous loüe, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois: s'il commençoit à parler contre vous, il perdroit ma confiance, ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation. Il faut l'avoüer maintenant, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation ni pour le succès de mes affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philocles m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protesilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philocles un fond de probité & de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir dans Protesilas: mais j'avois laissé prendre à Protesilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toûjours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder: & dans cette lassitude j'aimois mieux par foiblesse hasarder quelque chose aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois déveloper, ne laissoit pas d'agir secretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faisois. Philocles défit

les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre; mais Protesilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'Ile de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette Ile, mais il fit en sorte que plusieurs choses necessaires manquerent à Philocles dans cette entreprise, & il l'assujettit à certains ordres qui causerent divers contre-tems dans l'execution. Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoi qu'ils parussent ne se voir guéres, & n'être jamais d'accord en rien. Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philocles, me dit-il, veut se servir de vôtre armée navale pour se faire Roi de l'Ile de Carpathie; les Chefs des Troupes sont attachez à lui, tous les soldats sont gagnez par ses largesses & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire: voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi; on n'en peut plus douter après une preuve si évidente. Je lûs cette lettre, & elle me parut de la main de Philocles: on avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protesilas qui l'avoit faite avec Timocrate: cette lettre me jetta dans une étrange surprise, je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son desinteressement & de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire? Quel moyen de résister à

une lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philocles ? Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin ; Oserai-je, me dit-il, en hesitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philocles dit à son ami qu'il peut parler en confiance à Protesilas sur une chose qu'il ne designe que par un chiffre : assurément Protesilas est entré dans le dessein de Philocles, c'est Protesilas qui vous a pressé d'envoyer Philocles contre les Carpathiens ; depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois : au contraire, il le louë, il l'exalte en toutes occasions, ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protesilas a pris avec Philocles des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie ; vous voyez vous-même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les regles, & qu'il se propose à faire perir vôtre Armée Navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulut ainsi servir à celle de Philocles s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réünis pour monter ensemble sur le trône, & peut-être pour renverser celui où vous regnez. En vous parlant ainsi, je sçai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sinceres vous leur laissez encore vôtre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvû que je vous dise la verité.

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi ; je ne doutai plus de la trahison de Philocles, & je me defiai de Protesilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse, si vous attendez que Philocles ait conquis l'Ile de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins, hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois

vois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne sçavois plus à qui me fier ; après avoir découvert la trahison de Philocles, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer ; j'étois résolu de faire perir au plûtôt ce perfide ; mais je craignois Protesilas, & je ne sçavois comment faire à son égard ; je craignois de le trouver coupable, & je craignois aussi de me fier à lui. Enfin dans mon trouble, je ne me pûs empêcher de lui dire que Philocles m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me representa sa conduite droite & moderée ; il m'éxagera ses services ; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philocles pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux & exposez à être le joüet des autres hommes, lors même qu'ils paroissent tremblans à leurs pieds. Je crûs faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protesilas en envoyant secretement à l'Armée Navale Timocrate pour faire mourir Philocles. Protesilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laisse tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philocles assez embarassé dans la descente : il manquoit de tout ; car Protesilas ne sçachant si la lettre suposée pourroit faire perir son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant esperer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philocles. Celui-ci soûtenoit cette guerre si difficile par son courage, par son genie, & par l'amour que les trou-

pes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnut dans l'armée que cette descente étoit temeraire & funeste pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réüssir, comme s'il eût eû sa vie & son bonheur attachez au succès, chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage & si appliqué à se faire aimer. Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire perir ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protesilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument après la mort de Philocles. Protesilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vûë étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets. Timocrate s'assure de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philocles; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philocles qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en presence de ces deux Capitaines. Philocles se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philocles; le coup glissa, & n'enfonça guére avant. Philocles sans s'étonner lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres: en même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philocles des mains de ces trois hommes, qui étant troublez l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, & on les auroit dabord déchirez, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philocles n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate qui crai-

gnoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuër Philocles; & comme les traîtres sont toûjours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philocles toute la trahison de Protesilas. Philocles effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prît un parti plein de moderation; il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sureté, & le renvoya en Créte; il ceda le commandement de l'armée à Polimene, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philocles. Enfin il exhorta les Troupes à la fidelité qu'ils me devoient, & passa pendant la nuit dans une legere Barque, qui le conduisit dans l'Ile de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la solitude travaillant à faire des statuës pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur tout des Rois, qui sont les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes. En cet endroit Mentor arrêta Idomenée. Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la verité? Non, répondit Idomenée, je compris peu à peu les artifices de Protesilas & de Timocrate; ils se broüillerent même: car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre! Helas! mon cher Mentor, est-ce que vous ignorez la foiblesse & l'embarras des Princes? Quand ils se sont une fois livrez à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus esperer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le

mieux,

mieux, & qu'ils comblent de bienfaits; j'avois horreur de Protesilas & je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me sçavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée; d'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flater mes passions, ardent pour mes interêts, enfin j'avois raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas de véritable vertu; faute d'avoir sçû choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de se donner de la peine pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désinteressé ni plus sincere que lui.

Cependant l'armée Navale commandée par Polimene revint; je ne songeai plus à la conquête de l'Ile de Carpathie, & Protesilas ne pût dissimuler si profondément que je ne découvrisse combien il étoit affligé de sçavoir que Philocles étoit en sureté dans Samos. Mentor interrompit encore Idomenée pour lui demander s'il avoit continué après une si noire trahison à confier toutes ses affaires à Protesilas: J'étois, répondit Idomenée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains, il auroit falu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité & instruire un nouvel homme. C'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre, j'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protesilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je sçavois que j'étois trompé.

trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protesilas que je supportois son joug avec impatience, je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, & à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur & ma paresse, il ne s'embarassoit point de tous mes chagrins, il revenoit opiniatrément à la charge, il usoit tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse & d'insinuation; sur tout quand il s'apperçevoit que j'étois piqué contre lui il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire & de faire valoir son zele pour ma réputation. Quoi que je fusse en garde contre lui, cette maniere de flater mes passions m'entrainoit toûjours, il sçavoit mes secrets, il me soulageoit dans mes embarras, il faisoit trembler tout le monde par mon autorité, enfin je ne pûs songer à le détruire, mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me representer mes veritables interêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre, la verité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chute des Rois me parut, d'avoir sacrifié Philocles à la cruelle ambition de Protesilas: ceux-même qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma personne se crurent dispensez de me détromper. Après un si funeste exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la verité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune, je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma molesse & l'ascendant

dant que Protesilas avoit pris sur moi, me jettoient dans une espece de desespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous sçavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fausse gloire dans laquelle on éleve les Rois ; ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent, plûtôt que d'avoüer qu'on s'est trompé, & que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inappliquez, c'étoit précisément le mien. Lors qu'il falut que je partisse pour le siege de Troye, en partant je laissai Protesilas maître des affaires ; il les conduisoit en mon absence avec hauteur & inhumanité ; tout le Royaume de Crete gemissoit sous sa tyrannie, mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples : on sçavoit que je craignois de voir la verité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protesilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Il me contraignit de chasser le vaillant Merione, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troye. Depuis nôtre retour il en devint jaloux comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu. Il faut que vous sçachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de-là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Cretois, que la vangeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, & la haine des peuples que Protesilas m'avoit attirée : quand je répandis le sang de mon fils, les Cretois lassez d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des cœurs. Timocrate me suivit au siege de Troye,

&

& rendoit compte secretement par ses lettres à Protesilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir : je sentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, desesperant d'y remedier. Quand les Crétois à mon arrivée se revolterent, Protesilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuïr. Ils m'auroient sans doute abandonné si je n'eusse été contraint de m'enfuïr presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolens pendant la prosperité sont toûjours foibles & tremblans dans la disgrace. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absoluë leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idomenée : Mais d'où vient que connoissant à fonds ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois ; je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs interêts : je comprens même que vous avez fait une action genereuse de leur donner un azile dans vôtre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles experiences ? Vous ne sçavez pas, répondit Idomenée, combien toutes les experiences sont inutiles aux Princes amolis & inapliquez qui vivent sans réflexion ; ils sont méconteus de tout, & ils n'ont le courage de rien redresser : tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, & ils m'obsedoient à toute heure ; depuis que je suis ici ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vûës : ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous ; j'aurois bien-tôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai senti en Créte ; mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le coura-

Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protesilas, il a songé à se rendre indépendant ; Protesilas en est jaloux, & c'est en partie par leurs differens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor soûriant, répondit ainsi à Idomenée: Quoi donc ! vous avez été foible jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison ! Ah ! vous ne sçavez pas, répondit Idomenée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. Dailleurs je vous ai déja dit que Protesilas entre maintenant dans toutes vos vûes pour le bien public. Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave ; Je ne vois que trop combien les méchans prevalent sur les bons auprès des Rois ; vous en êtes un terrible exemple : mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protesilas, & ils sont encore fermez pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sçachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifferemment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition : le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient ; mais aussi ils font le bien, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, & pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer ; mais ils sont capables d'ajoûter à tous les autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protesilas sera prêt à le faire avec vous pour conserver l'autorité ; mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour

vous

vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté son naturel trompeur & feroce. Pouvez vous vivre avec honneur & repos, pendant qu'un tel homme vous obsede à toute heure, & que vous sçavez le sage & le fidéle Philocles pauvre & deshonoré dans l'Ile de Samos? Vous reconnoissez bien, ô Idomenée, que les hommes trompeurs & hardis qui sont presens, entraînent les Princes foibles: Mais vous déviez ajoûter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre, c'est celui d'oublier facilement la vertu & les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux; ils ne sont frapez que de ce qui est present, & qui les flâte; tout le reste s'efface bien-tôt: sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu bien loin de les flâter, les contredit & les condamne dans leurs foiblesses. Faut il s'étonner s'ils ne sont point aimez, puis qu'ils ne sont point aimables, & qu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaisirs?

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idomenée qu'il faloit au plûtôt chasser Protesilas & Timocrate, pour rapeller Philocles. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi c'est qu'il craignoit la severité de Philocles: J'avouë, disoit-il que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime & que je l'estime; je suis depuis ma tendre jeunesse accoûtumé à des loüanges, à des empressemens & à des complaisances, que je ne sçaurois esperer de trouver dans cét homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi,

ses maximes étoient respectueuses & moderées, mais seches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtez par la flatterie trouvent sec & austere tout ce qui est libre & ingenu? ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flâterie les blesse & les irrite. Mais allons plus loin, je suppose que Philocles est effectivement sec & austere, son austerité ne vaut-elle pas mieux que la flâterie pernicieuse de vos Conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défauts? Et le defaut de vous dire trop hardiment la verité n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la verité où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la verité, & qui vous ayme mieux que vous ne sçavez vous aimer vous-même, qui vous dise la verité malgré vous, qui force tous vos retranchemens; & cet homme nécessaire c'est Philocles. Souvenez-vous qu'un Prince est trop heureux, quand il nait un seul homme sous son regne avec cette generosité, qui est le plus précieux tresor de l'Etat; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, c'est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de sçavoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les sçavoir connoître, & ne laisser pas de se servir d'eux; redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zéle indiscret; mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous sçavez la distinguer, & sur tout gardez vous bien d'être comme ces Princes, qui se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits; & qui se piquant de connoître aussi les

hom-

hommes vertueux ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idomenée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé; aussi tôt il ordonna en secret à Hegesippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa maison, de prendre Protesilas & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'Ile de Samos, de les y laisser, & de ramener Philocles de ce lieu d'exil. Hegesippe surpris de ces ordres, ne pût s'empêcher de pleurer de joye; C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos sujets: Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, & tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gemir tous les gens de bien, & qu'à peine ose-t'on même gemir, tant leur tyranie est cruelle, ils accablent tous ceux qui entreprenent d'aller à vous par un autre canal que le leur. Ensuite Hegesippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanitez commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrete pour faire perir Mentor. Le Roi eût horreur de tout ce qu'il voyoit: Hegesippe se hâta d'aller prendre Protesilas dans sa maison: elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi, l'Architecture étoit de meilleur goût: Protesilas l'avoit ornée avec une depense tirée du sang des miserables. Il étoit alors dans un Salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las & épuisé de ses travaux; ses yeux & ses sourcils montroient je ne sçai quoi d'agité, de sombre &

 de

de farouche ; les plus grands de l'Etat autour de lui rangez sur des tapis, composant leurs visages sur celui de Protesilas, dont ils observoient jusques au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde s'écrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagerations ridicules ce qu'il avoit fait pour le Roi ; un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mere lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du Pere des Dieux. Un Poëte venoit lui chanter des vers, où il assuroit que Protesilas instruit par les Muses avoit égalé Appollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche & plus impudent l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts & le pere des peuples qu'il rendoit heureux ; il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance. Protesilas écoutoit toutes ces loüanges d'un air sec, distrait & dedaigneux, comme un homme qui sçait bien qu'il en merite encore de plus grandes, & qui fait trop de graces de se laisser loüer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police, que Mentor tâchoit d'établir. Protesilas sourît : toute l'assemblée se mit à rire, quoi-que la plûpart ne pussent point encore sçavoir ce qu'on avoit dit ; mais Protesilas reprenant bien-tôt son air severe & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le silence : plusieurs nobles cherchoient le moment où Protesilas pourroit se retourner vers eux & les écouter : ils paroissoient émeus & embarassez, c'est qu'ils avoient à lui demander des graces ; leurs postures supliantes parloient pour eux, ils paroissoient aussi soûmis qu'une mere aux pieds des Autels, lors qu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique : tous paroissoient con-

contens, attendris, pleins d'admiration pour Protesilas; quoi que tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable. Dans ce moment Hegesippe entre, saisit son épée, & lui declare qu'il va l'emmener dans l'Ile de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de Protesilas tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée: Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hegesippe, il pleure, il hesite, il begaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards: tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changerent leurs flatteries en des injures sans pitié. Hegesippe ne voulut lui laisser le tems, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits: tout fut saisi & porté au Roi. Timocrate fût arrêté dans le même tems, & sa surprise fut extrême: car il croyoit qu'étant broüillé avec Protesilas, il ne pouvoit être envelopé dans sa ruine, ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé: on arrive à Samos. Hegesippe y laisse ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble; là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, & qui sont cause de leur chute, ils se trouvent sans esperance de revoir Salente, condamnez à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans, je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnuë où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail: eux qui avoient passé tant d'années dans les délices & dans le faste, semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toûjours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hegesippe demanda en quel lieu

de l'Ile demeuroit Philocles ; on lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville sur une montagne où une grote lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette Ile, lui disoit-on, il n'a offensé personne, chacun est touché de sa patience, de son travail, & de sa tranquillité ; n'ayant rien, il paroît toûjours content ; quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien & sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui le meritent, & il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hegesippe s'avance vers cette grote, il la trouve vuide & ouverte : car la pauvreté & la simplicité des mœurs de Philocles faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte : une natte grossiere de jonc lui servoit de lit : rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit, il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cüeillis, & en Hyver de dattes & de figues seches ; une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher le desalteroit ; il n'avoit dans sa grote que les instrumens nécessaires à la Sculpture, & quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la Sculpture il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, & gagner sa vie, sans avoir besoin de personne. Hegesippe en entrant dans la grote admira les ouvrages qui étoient commencez ; il remarqua un Jupiter dont le visage serain étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux & des hommes : d'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude & menaçante ; mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit ces arts ; son visage

étoit noble & doux, sa taille grande & libre; elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pû croire qu'elle alloit marcher. Hegesippe ayant pris plaisir à voir les statuës, sortit de la grote, & vit de loin sous un grand arbre Philocles qui lisoit sur le gazon; il va vers lui, & Philocles qui l'apperçoit, ne sçait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hegesippe avec qui j'ai si long-tems vécu en Crete? Mais quelle esperance qu'il vienne dans une Ile si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx? Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hegesippe arriva si proche de lui, qu'il ne pût s'empêcher de le connoître & de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? quel hazard, quelle tempête vous à jetté sur ce rivage? pourquoi avez-vous abandonné l'Ile de Crete? Est-ce une disgrace semblable à la mienne qui vous a arraché à vôtre patrie? Hegesippe lui répondit: Ce n'est point une disgrace, au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tirannie de Protesilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idomenée, la chute de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Hesperie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Telemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi, & la disgrace des deux traitres. Il ajoûta qu'il les avoit menez à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philocles, & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philocles, cette grote plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? j'y ai gouté de-

 puis

puis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorez de l'Ile de Crete. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, je n'entens plus leurs discours flateurs & empoisonnez : je n'ai plus besoin d'eux. Mes mains endurcies au travail me donnent la nourriture simple, qui m'est necessaire; il ne me faut, comme vous voyez, qu'une legere étoffe pour me couvrir, n'ayant plus d'autre besoin, joüissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irai-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs, & inconstans? Non, non, mon cher Hegesippe, ne m'enviez point mon bonheur; Protesilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, & me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal, au contraire il m'a fait le plus grand des biens; il m'a delivré du tumulte & de la servitude des affaires; je lui dois ma chere solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, Hegesippe, retournez vers le Roi, aidez-lui à suporter les miseres de sa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux si long-tems fermez à la verité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi il ne me convient plus après le naufrage, de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion! s'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes, & quels tourmens leur sont preparez dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels maux à éviter! quels maux à souffrir! Encore une fois, Hegesippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pen-

Pendant que Philocles parloit ainsi avec beaucoup de vehemence, Hegesippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vû autrefois en Créte pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé; c'est que son naturel ardent & austere le consumoit dans le travail; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni, il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais: ainsi ces emplois détruisoient sa santé délicate; mais à Samos Hegesippe le voyoit gras & vigoureux; malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage; un vie sobre, tranquille & laborieuse lui avoit fait comme un nouveau temperament. Vous étes surpris de me voir si changé, dit alors Philocles en souriant: c'est ma solitude qui m'a donné cette fraicheur & cette santé parfaite; mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pû trouver dans la plus grande fortune: voulez-vous que je perde les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miseres? Ne soyez pas plus cruel que Protesilas: du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hegesippe lui representa, mais inutilement, tout ce qu'il crût propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis qui soupirent après vôtre retour, & que la seule esperance de vous embrasser comble de joye? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez vôtre devoir, comptez-vous pour rien de servir vôtre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une Philosophie sauvage, de se préferer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens? Au reste, on croira que c'est par res-

ſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi, s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu ; ce n'eſt pas le veritable, le juſte Philocles qu'il a voulu faire perir, c'étoit un homme bien different qu'il vouloit punir ; mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur ; il vous attend ; déja il vous tend les bras pour vous embraſſer ; dans ſon impatience il compte les jours & les heures. Aurez vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à vôtre Roi, & à tous vos plus tendres amis ?

Philocles qui avoit abord été attendri en reconnoiſſant Hegeſippe, reprit ſon air auſtére en écoutant ce diſcours, ſemblable à un rocher contre lequel les vents cambatent en vain, où toutes les vagues vont ſe briſer en gemiſſant, il demeuroit immobile, & les prieres ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur ; mais au moment où Hegeſippe commençoit à deſeſperer de le vaincre, Philocles ayant conſulté les Dieux, découvrit, par le vol des oiſeaux, par les entrailles des victimes, & par divers préſages, qu'il devoit ſuivre Hegeſippe. Alors il ne reſiſta plus, il ſe prepara à partir ; mais ce ne fut pas ſans regreter le deſert où il avoit paſſé tant d'années. Helas ! diſoit il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grote, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour ! Ici les parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or & de ſoïe. Il ſe proſterna en pleurant pour adorer la Nayade qui l'avoit ſi long tems deſalteré par ſon onde claire, & les Nymphes qui habitoient par toutes les montagnez voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les repeta à toutes les divinitez champêtres. Enſuite Philocles vint à la Ville

avec

avec Hegesippe pour s'embarquer ; il crût que le malheureux Protesilas plein de honte & de ressentiment ne voudroit point le voir ; mais il se trompoit : car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toûjours prêts à toute sorte de bassesse. Philocles se cachoit modestement de peur d'être vû par ce miserable ; il craignoit d'augmenter sa misere en lui montrant la prosperité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines : mais Protesilas cherchoit avec empressement Philocles, il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philocles étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller : car il sçavoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tacha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protesilas tous ses biens injustement aquis, il lui promit deux choses qu'il executa fidelement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans qui étoient demeurez à Salente dans une affreuse pauvreté exposez à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protesilas dans cette Ile éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misere.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable : Hegesippe impatient se hâte de faire partir Philocles. Protesilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachez & immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toûjours ; lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son desespoir, il s'arrache les cheveux, se roule

ſur le ſable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes prieres ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cependant le vaiſſeau favoriſé de Neptune & des vents arriva bien-tôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le Port; auſſitôt il courut au devant de Philocles avec Mentor; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſecuté avec tant d'injuſtice.

Cet avû, bien loin de paroître une foibleſſe dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve au deſſus des fautes, en les avoüant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joye de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté. Philocles avec un air reſpectueux & modeſte recevoit les careſſes du Roi, & avoit impatience de ſe derober aux acclamations du peuple; il ſuivit le Roi au Palais; bien-tôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoi qu'ils ne ſe fuſſent jamais vûs: c'eſt que les Dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent être enſemble, ſans être unis, parce qu'ils s'aiment bientôt. Philocles demanda au Roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude où il continuât à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon deſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur

pu-

public. Une des principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfans. Ils appartiennent moins à leurs Parens qu'à la Republique, disoit Mentor, ils sont les enfans du peuple; ils en sont l'esperance & la force; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus; c'est peu que de les exclurre des emplois, lors qu'ils s'en sont rendus indignes; il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être reduit à le punir. Le Roi, ajoûtoit-il, qui est le Pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation; c'est dans la fleur que se preparent les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans; qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort, qu'on mette l'honneur à fuïr les délices & les richesses; que l'injustice, le mensonge, la mollesse passent pour des vices infames; qu'on leur apprenne dès leur tendre enfance à chanter les loüanges des Heros qui ont été aimez des Dieux, qui ont fait des actions genereuses pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la Musique saisisse leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliez, équitables pour tous les Nobles, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leur conscience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur, il y en aura peu qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoûtumer la jeunesse

aux plus rudes exercices du corps, pour eviter la molesse & l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande varieté de jeux & de spectacles qui animassent tous les peuples, mais sur tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples, vigoureux: il ajoûtoit des prix pour exciter une noble émulation: mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure; & que leurs parens sans aucune vûë d'interêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps & d'esprit, ausquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile & passionnée pour la gloire, Philocles qui aimoit la guerre, disoit à Mentor, En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur; par là vous affoibliret insensiblement la Nation, les courages s'amoliront, les délices corromperont les mœurs, d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne aprés elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit; Les maux de la guerre épuisent un Etat & le mettent toûjours en danger de perir, lors même qu'on remporte les plus grandes Victoires: avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sur de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de fortune; avec quelque superiorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos

mains,

mains, & la transporte chez vos ennemis: quand même on tiendroit dans son Camp la Victoire comme enchainée, on se détruit soi-même en détruisant ses ennemis, on dépeuple son païs, on laisse les terres presque incultes, on trouble le commerce; mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laisse corrompre les mœurs; La jeunesse ne s'adonne plus aux lettres; le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes; la justice, la police, tout souffre de ce desordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, & qui cause tant de malheur, pour aquerir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, & merite de perdre ce qu'il possede pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déja vû les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans presque dès le berceau par le chant des grandes actions des Heros: ajoûtez à ces secours celui d'une vie sobre & laborieuse, mais ce n'est pas tout: Aussi-tôt qu'un peuple allié de vôtre Nation, aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de vôtre jeunesse, sur tout ceux en qui on remarquera le genie de la guerre, & qui seront les plus propres à profiter de l'experience. Par là vous conserverez une haute réputation chez vos alliez; vôtre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toûjours une jeunesse aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, ne laissez pas de traiter avec de grands hônneurs ceux qui auront le talent de la guerre: car le vrai moyen d'e-

loigner

loigner la guerre, & de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession, c'est d'en avoir toûjours qui y soient exercez dans les païs étrangers, qui connoissent les forces, la discipline, & les manieres de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molesse. Alors étant toûjours prêt à la faire pour la necessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais. Pour les alliez, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre mediateur: par là vous aquerez une gloire plus solide & plus sure que les Conquerans; vous gagnez l'amour & l'estime des étrangers; ils ont tous besoin de vous; vous regnez sur vos sujets par autorité; vous demeurez le dépositaire des secrets; l'arbitre des traitez, le maître des cœurs; vôtre reputation vole par tous les païs les plus éloignez, vôtre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de tous côtez. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé, secouru; tous vos voisins s'arment pour vous, & sont persuadez que vôtre conservation fait la sureté publique. Voila un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des Villes, & que toutes les places les mieux fortifiées: Voilà la veritable gloire.

Mais qu'il y a peu de Rois qui sçachent la chercher, & qui ne s'en éloignent! Ils courent après une ombre trompeuse, & laissent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoitre. Après que Mentor eût ainsi parlé, Philocles étonné le regardoit, puis il jettoit les yeux sur le Roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idomenée recüeilloit au fonds de son cœur toutes les paroles

qui

qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet étranger. Minerve sous la figure de Mentor établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix & les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idomenée, que pour montrer à Telemaque quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un Roi une gloire durable.

Fin du Sixiéme Livre.



SOM-



SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIE'ME.

TElemaque qui est à la guerre contre le Roi des Dauniens, agit en jeune temeraire qui prend tous les jours querelle: il se bat contre le fils d'un Roi, & met le desordre dans l'Armée; il reconnoit sa faute & écoute les avis de Nestor: il se reconcilie avec son ennemi, & ils vont à la guerre ensemble. Premier Combat contre Adraste. Il n'est pas deffait entierement, il ralie ses troupes. Nestor perd son fils Pisistrate dans ce Combat. Regrets de Nestor & lamentations de toute l'armée. Pompe-funebre de Pisistrate. Autre pompe funebre d'Hippias, mort dans le même Combat.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIE'ME.

CEpendant Telemaque montroit son courage dans les perils de la guerre : en partant de Salente il s'appliqua à gagnèr l'affection des vieux Capitaines dont la réputation & l'experience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déja vû à Pylos, & qui avoit toûjours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eut été son propre fils, il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples ; il lui racontoit toutes les avantures de sa jeunesse, & tout ce qu'il avoit vû faire de plus remarquable aux Heros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vécu trois

âges

âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre & sur l'airain. Philoctete n'eût pas dabord la même inclination pour Telemaque, la haine qu'il avoit nourri si long-tems dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Heros qui avoient renversé la Ville de Troye; mais enfin la moderation de Telemaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete; il ne pût se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Telemaque, & lui disoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) vôtre pere & moi, je l'avouë, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre; j'avouë même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe Ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé, & quand je vous ai vû, j'ai senti de la peine à vous aimer; mais la vertu, quand elle est douce, simple, ingenuë & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete lui déclara qu'il étoit resolu de lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivois par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres Heros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux auprès de l'aigle; ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause tous les desastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule fut assujetti à cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se joüoit de lui; il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Ompha-

phale Reine de Lydie comme le plus lâche & le plus effeminé de tous les hommes, tant qu'il avoit été entraîné par un amour aveugle : cent fois il m'a avoüé que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant il retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détestez; Il aima Dejanire, trop heureux s'il eût été constant dans cet amour pour une femme qui fût son épouse; bien-tôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, enleva son cœur. Dejanire brula de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroitroit la negliger pour en aimer quelqu'autre. Helas! cette tunique pleine du sang venimeux du Centaure renfermoit le poison des fléches dont ce monstre avoit été percé, vous sçavez que les fleches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, & que ce sang empoisonnoit les fleches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule s'étant revétu de cette tunique, sentit bien-tôt le feu dévorant qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles dont le mont Oeta s'étonnoit, & faisoit retentir toutes les profondes valées; la mer même en paroissoit émuë; les Taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux : le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Dejanire cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le fit piroüetter, comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut

jetter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, & qui étant toûjours batu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages Pilotes.

Après le malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes, je le voyois qui d'une main déracinoit sans peine les hauts Sapins & les vieux Chênes, qui depuis plusieurs siecles avoient méprisé les vents & les tempêtes; de l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique: elle s'étoit collée sur sa peau, & comme incorporée à ses membres; à mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair; son sang ruisseloit, & trempoit la terre; enfin sa vertu surmontant sa douleur: il s'écria: tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les Dieux me font souffrir; ils sont justes; c'est moi qui les ai offensez, j'ai violé l'amour conjugal:

Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere; je peris, & je suis content de périr pour apaiser les Dieux. Mais helas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce miserable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas sçû quel poison il me présentoit; il n'a point merité ce que je lui ai fait souffrir; mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctete: Philoctete recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler; c'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philocte-

loctete, la seule esperance qui me reste ici bas?
A ces mots je me hâte de courir vers lui, il me tend les bras, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Helas! dit-il, je n'ose t'embrasser, cette consolation même ne m'est plus permise! En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre, il en fait un bucher sur le sommet de la montagne, il monte tranquillement sur le bucher, il étend la peau du Lyon de Nemée, qui avoit si long-tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abatre les monstres, & délivrer les malheureux; il s'appuye sur sa massue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher. Mes mains tremblantes & saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus pour lui un present des Dieux, tant elle lui étoit funeste; je craignis même que l'excès de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher; C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta veritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent, je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces fléches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne! Tu sçais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, & aucun Mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à nôtre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere consolation; promets-moi de ne découvrir jamais à aucun Mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras

caché mes cendres. Je le lui promis, helas ! je le juray même en arrosant son bucher de mes larmes ! un rayon de joye parut dans ses yeux: Mais tout-à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étoufa sa voix, & le déroba presque à ma vûë. Je le voyois encore néanmoins à travers les flâmes, avec un visage aussi serain que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joye d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis. Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre & de mortel en lui, bien tôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçû dans sa naissance de sa mere Alcmene : mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile & immortelle, cette flâme celeste qui est le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçû du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olimpe boire le Nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hebé, qui est la Déesse de la jeunesse, & qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçû cet honneur. Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fléches qu'il m'avoit données pour m'élever au dessus des Heros. Bien-tôt les Rois liguez entreprirent de vanger Menelas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Heleine, & de renverser l'Empire de Priam. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point esperer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fleches d'Hercule. Ulysse vôtre pere, qui étoit toûjours le plus éclairé & le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre : on n'enten-

entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit
: ce Heros : les monstres & les scelerats re-
ommençoient à paroître impunément ; les Grecs
e sçavoient que croire de lui, les uns disoient
u'il étoit mort, d'autres soûtenoient qu'il étoit
lé jusques sous l'Ourse glacée domter les Seg-
s ; mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, &
ıtreprît de me le faire avoüer ; il me vint
ouver dans un tems où je ne pouvois encore
ıe consoler d'avoir perdu le grand Alcide ; il
ıt une peine extrême à m'aborder ; car je ne
ouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois
uffrir qu'on m'arrachât de ces deserts du mont
eta, où j'avois vû périr mon ami ; je ne
ngeois qu'à me repeindre l'image de ce Heros,
qu'à pleurer à la vûë de ces tristes lieux ;
ais la douce & puissante persuasion étoit sur
s lévres de vôtre pere, il parut presque aussi
fligé que moi : il versa des larmes, il sçût
gner insensiblement mon cœur & attirer ma
nfiance ; il m'atendrit pour les Rois Grecs qui
loient combatre pour une juste cause, & qui ne
uvoient réüssir sans moi ; il ne put jamais
anmoins m'arracher le secret de la mort d'Her-
le, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il
doutoit plus qu'il ne fut mort & il me pressoit
découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.
las ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui
ant un secret que j'avois promis aux Dieux de
dire jamais ; j'eus la foiblesse d'éluder mon
ment, n'osant le violer, les Dieux m'en ont
ni, je frapai du pied la terre à l'endroit où j'a-
is mis les cendres d'Hercule ; ensuite j'allai
ndre les Rois liguez qui me reçûrent avec la
me joye qu'ils auroient reçû Hercule même.
mme je passois dans l'Ile de Lemnos, je vou-
montrer à tous les Grecs ce que mes fléches
uvoient faire, me préparant à percer un Dain
M qui

qui se lançoit dans un bois; par mégarde je laissai tomber la fleche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore; aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit & jour l'Ile de mes cris: un sang noir & corrompu coulant de ma playe, infectoit l'air, & repandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux. Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre fut le premier à m'abandonner; j'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il preferoit l'interêt commun de la Grece, & la victoire qu'on cherchoit, à toutes les raisons d'amitié ou de bienseance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le Camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les Conseils d'Ulysse; cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Helas! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irritez! Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye seul, sans secours, sans esperance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette Ile deserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers: je trouvai dans cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes: de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette Caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour; j'amassai

quel-

quelques feüilles pour me coucher; il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossierement travaillé, & quelques habits déchirez, dont j'envelopois ma playe pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes; & livré à la colere des Dieux, je passois mon tems à percer de mes fléches les Colombes & les autres Oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque Oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proye: ainsi mes mains me préparoient dequoi me nourrir. Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelques provisions; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux; cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste avanture. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie comme le seul homme qui puisse vanger la Grece, & puis l'abandonner dans cette Ile deserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise; combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les Vaisseaux fendre les ondes. Helas! cherchant de tous côtez dans cette Ile sauvage & horrible, je n'y trouvai que douleur; il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement; on n'y voit que ceux que les tempêtes y ont jetté, & on n'y peut esperer de société que par des naufrages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colere des Dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me devoroit; l'esperance même étoit

éteinte dans mon cœur. Tout-à-coup revenant de chercher des plantes medecinales pour ma playe, j'apperçûs dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fier & d'une taille de Heros; il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la demarche; l'âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui: je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion & l'embarras; il fût touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me trainois. Les cris perçans & douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur. O étranger! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette Ile inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cét habit qui m'est encore si cher. O! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver sur tes lévres cette langue que j'ai aprise dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Neoptoleme m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai, ô douce parole après tant d'années de silence & de douleur sans consolation! ô mon fils, quel malheur? quelle tempête? ou plûtôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux? il me répondit; Je suis de l'Ile de Scyros, j'y retourne, on dit que je suis fils d'Achille; tu sçais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis, ô fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomede, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expedition: Et toi, me dit-il, où étois-tu alors? je lui repondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ses malheurs. Helas! infortuné que je suis

mes

mes persecuteurs m'insultent dans ma misere! la Grece ignore que je souffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cét état, que les Dieux le leur rendent! Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eût écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... (Dabord je l'interrompis, en lui disant: Quoi! Achille est mort? Pardonne-moi mon fils, si je trouble ton recit par les larmes que je dois à ton pere.) Neoptoleme me répondit: Vous me consolez en m'interrompant: Qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere! Neoptoleme reprenant son discours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulysse & Phenix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la Ville de Troye, ils n'eurent aucune peine à m'emmener: car la douleur de la mort d'Achille, & le desir d'heriter de sa gloire dans cette célébre guerre, m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege, l'armée s'assemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille; mais helas! il n'étoit plus. Jeune & sans experience, je croyois pouvoir tout esperer de ceux qui me donnoient tant de loüanges. Dabord je demande aux Atrides les armes de mon pere; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes elles sont destinées à Ulysse. Aussi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siege, tu n'as pas merité de telles armes, & tu parles déja trop fierement; jamais tu ne les auras. Dépoüillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'Ile de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux! ô Philoctete! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Neoptoleme comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injustice; Il est mort, me repondit-il. Il est mort, m'écriai-je! & Ulysse ne meurt pas, au contraire il fleurit dans l'armée! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor & de Patrocle si cheri par Achille: ils sont morts aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore: Quoi ils sont morts! Helas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, & épargne les méchans. Ulysse est donc en vie, Tersite l'est aussi sans doute! Voila ce que font les Dieux; & nous les loüerions encore! Pendant que j'étois dans cette fureur contre vôtre pere, Neoptoleme continuoit à me tromper. Il ajoûta ces tristes paroles: Loin de l'Armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage Ile de Scyros: Adieu, je parts, que les Dieux te guérissent! Aussi-tôt je lui dis; ô mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner; jette-moi à la proüe, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sçachent combien il y a de gloire à être bon: ne me laisse point en un desert où il n'y a aucun vestige d'homme; mêne moi dans ta patrie ou dans Leubée, qui n'est pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius: renvoye-moi à mon pere: Helas! que je crains qu'il ne soit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau; ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de le lui dire, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils, souviens toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est

dans la prosperité, doit craindre d'en abuser & secourir les malheureux. Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Neoptoleme; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: ô l'heureux jour! ô aimable Neoptoleme, digne de la gloire de ton pere! Chers Compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vêcu; comprenez ce que j'ai souffert; nul autre n'eût pû le souffrir; mais la nécessité m'avoit instruit, & elle aprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais sçavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert ne sçavent rien; ils ne connoissoient ni les biens ni les maux, ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc & mes fleches. Neoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célébres & consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis; Tu peux tout, c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même; tu peux toucher ces armes & te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait merité de les toucher. Aussi-tôt Neoptoleme entre dans ma grote pour admirer mes armes: cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sçai plus ce que je fais, je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie: ô mort tant desirée que ne viens tu? ô jeune homme, brûle-moi tout à l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombe soudainement selon ma coûtume dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir & corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eût été facile à Neoptoleme d'emporter mes armes & de partir; mais il étoit fils d'Achille, &

 n'étoit

n'étoit pas né pour tromper. En m'éveillant je reconnus son embaras : il soûpiroit comme un homme qui ne sçait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t'il ? Il faut, me répondit-il, que tu me suives au siege de Troye. Je repris aussi-tôt ; Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cét arc ; je suis trahi ; ne m'arrache pas la vie ; Helas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô Promontoires de cette Ile ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpez ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoûtumez à mes gemissemens : Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule, il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi, il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine ! ô s'il m'eût attaqué dans ma force ! mais encore à present ce n'est que par surprise. Rends, mon fils, rends-toi semblable à ton pere, semblable à toi même. Que dis-tu ? Tu ne dis rien ! ô rocher sauvage, je reviens à toi, nud, miserable, abandonné, sans nourriture, je mourrai seul dans cét antre ; n'ayant plus mon arc pour tuër les bêtes, les bêtes me devoreront ; n'importe ; mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse, rends moi mes armes, va-t'en. Neoptoleme les larmes aux yeux disoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'est-ce pas Ulysse ? aussi-tôt j'entens sa voix, & il me répond : Oüi, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fût entr'ouvert, & que j'eusse vû le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent de voir, je n'aurois pas été saisi, je l'avouë, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore ; ô terre de

Lem-

Lemnos, que je prends à témoin ! ô Soleil tu le vois & tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'execute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui souffre en executant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, & vous ramener dans vôtre Patrie ; c'est vous, & non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete. Alors je dis à vôtre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Vas chercher la gloire des combats & tous les plaisirs : joüis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse moi ma misere & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui comme tu le croyois autrefois, que je ne sçaurois partir, que mes cris, & l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? ô Ulysse ! auteur de mes maux, que les Dieux puissent te..... Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie que je ne reverrai jamais ! ô Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pous avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirois guéri.

Pendant que je parlois ainsi, vôtre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être irrité, est semblable à un rocher, qui sur le sommet d'une montagne se jouë de la fureur des vents, & laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile ; ainsi vôtre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée ; car il sçavoit qu'il ne faut attaquer les passions des hom-

hommes pour les reduire à la raison, que qu'a elles commencent à s'affoiblir par une espece lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O P. loctete ! qu'avez-vous fait de vôtre raison & vôtre courage ? Voici le moment de s'en ser Si vous refusez de nous suivre pour remplir grands desseins de Jupiter sur vous, Adie vous êtes indigne d'être le liberateur de Grece, & le destructeur de Troye. Demeu à Lemnos, ces armes que j'emporte, me don ront une gloire qui vous étoit destinée. N proleme, partons; il est inutile de lui parler, compassion pour un seul homme ne doit nous faire abandonner le salut de la Grece tiere.

Alors je me sentis comme une lionne à on vient d'arracher ses petits, elle remplit forêts de ses rugissemens. O caverne ! disois- jamais je ne te quiterai, tu seras mon to beau ! ô séjour de ma douleur ! plus de nou ture, plus d'esperance ! Qui me donnera un g ve pour me percer ? ô si les Oiseaux de pr pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus mes fleches. O arc precieux ! arc consacré les mains du fils de Jupiter ! ô cher Hercule ! te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas digné ? Cet arc n'est plus dans les mains de fidéle ami, il est dans les mains impures & tr peuses d'Ulysse. Oiseaux de proye, bêtes far ches, ne fuyez plus cette caverne, mes m n'ont plus de fleches ! Miserable ! je ne puis v nuire, venez me devorer, ou plûtôt que la fou de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Vôtre pere ayant tenté toutes les autres ve pour me persuader, jugea enfin que le meill étoit de me rendre mes armes ; il fit sign Neoptoleme qu'il me les rendît. Aussi-tôt j dis, digne fils d'Achille, tu montres que tu

mais, laisse-moi percer mon ennemi. Aussi-tôt je voulus tirer une fleche contre vôtre pere ; mais Neoptoleme m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire. Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes fleches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuër celui qui me les avoit fait rendre ; mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Neoptoleme me disoit : Sçachez que le devin Helenus fils de Priam étant sorti de la Ville de Troye par l'ordre & par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t'il dit, mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fléches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye, les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé, j'étois touché de la naïveté de Neoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc, mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il faloit ceder à Ulysse, & une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t'on, disois-je en moi-même, avec Ulysse & avec les Atrides ? Que croira-t'on de moi ? Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout à coup j'entens une voix plus qu'humaine, je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu grossiers, son corps robuste, & ses manieres simples ; mais il avoit une hauteur & une majesté qui n'avoient jamais paru en lui

quand il domtoit les monstres. Il me dit, tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter, tu sçais par quels travaux j'ai aquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu perceras de mes fléches Paris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu envoyeras de riches depoüilles à Pœau ton pere sur le mont Oeta; ces dépoüilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire dûë à mes fléches. Et toi! ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proye. J'envoyerai Esculape à Troye pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grecs! aimez & observez la Religion; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour, douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années! Je t'obeïs, je parts après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre, Adieu, Nymphe de ces prez humides, je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, Promontoires, où Echo repeta tant de fois mes gemissemens; Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si ameres; Adieu. O terre de Lemnos! laisse moi partir heureusement, puisque je vais où m'apelle la volonté des Dieux & de mes amis. Ainsi nous partîmes, & nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon & Podalyre par la divine science de leur pere Esculape me guerirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez; je ne souffre plus, j'ai retrouvé toute ma vigueur;

mais

mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide Faon de Biche qu'un chasseur perce de ses traits. Bien-tôt Ilion fut reduit en cendre : vous sçavez le reste. J'avois neanmoins encore je ne sçai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux, & sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment ; mais la vûë d'un fils qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Telemaque avoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachez sur ce grand homme qui parloit, toutes les passions differentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Neoptoleme paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Telemaque, à mesure qu'elles étoient representées ; dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires : quand Philoctete dépeignoit l'embaras de Neoptoleme, qui ne sçavoit point dissimuler, Telemaque paroissoit dans le même embaras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Neoptoleme.

Cependant l'armée des Alliez marchoit en bon ordre contre Adraste Roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Telemaque trouva de grandes difficultez pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres ; il faloit ne se rendre suspect à aucun, & se faire aimer de tous ; son naturel étoit bon & sincere, mais peu caressant ; il ne s'avisoit gueres de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres, il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne sçavoit point donner. Ainsi avec un cœur noble & porté au bien, il

ne paroissoit ni obligeant ni sensible à l'amitié, ni liberal, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le merite. Il suivoit son goût sans reflexion ; sa mere Penelope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur & dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui, il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes ; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, le servir, prévenir tous ses desirs, & rapporter tout à lui comme à une Divinité ; le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute recompense pour ceux qui le servoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter, & les moindres retardemens irritoient son naturel ardent. Ceux qui l'auroient vû ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même, qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire & à son plaisir : mais cette indifference pour les autres, & cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions : de plus, il avoit été flatté par sa mere dès le berceau, & il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élevation ; les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pû moderer cette impetuosité & cette hauteur : dépourvû de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toûjours comme la palme souple se releve sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser. Pendant que Telemaque étoit avec Mentor, ces defauts ne paroissoient point, & ils se diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies,

fies, que ni les rochers escarpez, ni les precipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter; Telemaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor; mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout à coup dans sa plus grande impétuosité. Il entendoit dabord ce que signifioit ce regard. Il r'appelloit aussi tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. La sagesse rendoit en un moment son visage doux & serain. Neptune quand il éleve son trident, & qu'il menace les flots soûlevez, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Telemaque se trouva seul, toutes ses passions suspenduës comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leurs courses; il ne pût souffrir l'arrogance des Lacedemoniens & de Phalante qui étoit à leur tête: cette Colonie qui étoit venuë fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nez pendant le siege de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation, leur naissance illegitime, le dereglement de leurs mœurs, la licence dans laquelle ils avoient été élevez, leur donnoit je ne sçai quoi de farouche & de barbare. Ils ressembloient plûtôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque. Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Telemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans experience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible & d'effeminé; il faisoit remarquer aux Chefs de l'armée ses moindres fautes; il tâchoit de semer par tout la jalousie, & de rendre la fierté de Telemaque odieuse à tous les Alliez. Un jour Telemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers; Phalante pretendit que ces captifs lui appartenoient, parce

ce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacedemoniens avoit défait cette troupe d'ennemis ; & que Telemaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Telemaque soûtenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliez. Telemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante. Ils se fussent batus sur le champ, si on ne les eut arrêtez. Phalante avoit un frere nommé Hippias, celebre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force & par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combatoit pas mieux du Ceste ; Castor n'eût pû le surpasser pour conduire un cheval. Il avoit presque la taille & la force d'Hercule. Toute l'Armée le craignoit, car il étoit encore plus querelleux & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vû avec quelle hauteur Telemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'Assemblée. Telemaque à qui on vint le dire en secret, sortit en fremissant de rage, tel qu'un Sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé ; on le voyoit errer dans le camp cherchant des yeux son ennemi, & branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant sa fureur se redouble : ce n'étoit plus ce sage Telemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor. C'étoit un Phrenetique ou un Lion furieux. Aussi-tôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes ! arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépoüilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente,

te, va, descends tout à l'heure dans les rives sombres du Styx : il dit, & il lança son dard ; mais il le lanca avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup, le dard ne toucha point Hippias ; aussi-tôt Telemaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux ; A peine Telemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta sur lui pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisirent, & se serrerent l'un l'autre : les voilà comme deux Lions qui cherchent à se déchirer ; le feu brille dans leurs yeux, ils se racourcissent, ils s'alongent, ils s'abaissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont alterez de sang : les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains, ces deux corps entrelassez sembloient n'en faire qu'un : mais Hippias d'un âge plus avancé sembloit devoir accabler Telemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse ; déja Telemaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler : Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa temerité & de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, & qui ne le laissoit dans cette extremité de peril que pour l'instruire, n'eût determiné la victoire en sa faveur ; elle ne quitta point le Palais de Salente ; mais elle envoya Iris la promte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'une aîle legere fendoit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumiere qui peignoit un nuage de mille differentes couleurs ; elle ne se reposa que sur

les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des Alliez: Elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combatans; elle fremit à la vûë du danger où étoit le jeune Telemaque; elle s'aproche envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux; elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi-tôt Telemaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se r'animer. A mesure qu'il se r'anime Hippias se trouble; il sent je ne sçai quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Telemaque le presse, l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se r'assurer; enfin il le jette par terre & tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida que la hache a coupé par mille coups dont toute la foret a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant, la terre en gemit, tout ce qui l'environne en est ébranlé. Cependant la sagesse étoit revenuë avec la force au dedans de Telemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, qu'il comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliez qu'il étoit venu secourir; il rappelle à lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eût honte de sa victoire, & comprit combien il avoit merité d'être vaincu: Cependant Phalante transporté de fureur accouroit au secours de son frere, il eût percé Telemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Telemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulysse eût pû sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colere étoit appaisée, & il ne songeoit plus qu'à reparer sa faute, en montrant de la moderation. Il se le-

leve, en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire vôtre force & vôtre courage. Les Dieux m'ont protegé, cedez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens. Pendant que Telemaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussiere & de sang, plein de honte & de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si genereusement à son frere, il étoit en suspens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliez accoururent; ils menent d'un côté Telemaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Telemaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pû renverser Hippias qui étoit semblable en force & en grandeur à ces Geans enfans de la terre, qui oserent autrefois chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de joüir du plaisir de cette victoire; pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira de sa tente, honteux de sa faute; & ne pouvant plus se supporter lui-même, il gemissoit de sa promtitude, il reconnoissoit combien il étoit injuste & déraisonnable dans ses emportemens; il trouvoit je ne sçai quoi de vain, de foible, & de bas dans cette hauteur demesurée & injuste; il reconnoissoit que la veritable grandeur n'est que dans la moderation, la justice, la modestie & l'humanité; il le voyoit, mais il n'osoit esperer de se corriger aprés tant de rechutes; il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un Lion furieux. Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se resoudre à se rendre dans aucune societé, & se punissant soi-même: Helas!

las! disoit-il, oserai-je revoir Mentor ? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage & le plus patient des hommes ? Suis-je venu porter la division & le desordre dans l'armée des Alliez ? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre ? J'ai été temeraire, j'ai oublié de lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales, je ne devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu : Mais qu'importe ? je ne serois plus, non, je ne serois plus ce témeraire Telemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil, ma honte finiroit avec ma vie. Helas! si je pouvois au moins esperer de ne plus faire ce que je suis desolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire les mêmes choses dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeste victoire! ô loüanges que je ne puis souffrir, & qui sont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit seul & inconsolable, Nestor & Philoctete le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit : mais ce sage Vieillard reconnoissant bien-tôt la desolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son desespoir.

Les Princes alliez étoient arrêtez par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir reconcilié Telemaque avec Phalante & Hippias : on craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Telemaque dans cette guerre, tout étoit dans le trouble par la faute du seul Telemaque, & Telemaque qui voyoit tant de maux presens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Prin-

ces

ces étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Telemaque & les Tarentins de Phalante ne combatissent les uns contre les autres: on avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp où ils étoient gardez de près. Nestor & Philoctete alloient & revenoient sans cesse de la tente de Telemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vangeance. La douce éloquence de Nestor & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient moderer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Telemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison desolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, & la douce esperance de ses petits enfans. Dans ce desordre & cette consternation de l'armée on entend tout à coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animez au carnage, les autres, ou fuyans, ou mourans, ou blessez. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, & qui enveloppe tout le camp; bien-tôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, & qui ôtoit la respiration. L'épouvante saisit les cœurs. Adraste vigilant & infatigable avoit surpris les Alliez; il leur avoit caché sa marche, & il étoit instruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible dont les alliez avoient saisi presque tous les passages;

tenant ces défilez ils se croyoient en pleine sureté, & prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur seroient venuës. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour sçavoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur resolution : car Nestor & Philoctete, ces deux Capitaines dailleurs si sages & si experimentez, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque loüange. Philoctete naturellement parloit moins ; mais il étoit prompt, & si peu qu'on excitât sa vivacité ; on lui faisoit dire ce qu'il avoit resolu de faire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter : alors fougueux & hors de lui même il éclatoit par des menaces, il se vantoit d'avoir des moiens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit : Si peu qu'on parut douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsiderément, & le secret le plus intime échapoit du fonds de son cœur ; semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les plus délicieuses liqueurs, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder. Les traitres corrompus par l'argent d'Adraste ne manquoient pas de se joüer de la foiblesse de ces Deux Rois. Ils flatoient sans cesse Nestor par de vaines loüanges ; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prevoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete ; ils ne lui parloient que de difficultez, de contre-tems, de dangers, d'inconveniens, de fautes irremediables. Aussi tôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse

se l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque malgré les defauts que nous avons vûs, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoûtumé par ses malheurs, & par la necessité où il avoit été dès son enfance de cacher ses desseins aux Amans de Penelope. Il sçavoit taire un secret sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air reservé & mysterieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toûjours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur les lévres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans consequence, il sçavoit s'arrêter précisément & sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, & entamer son secret. Par là son cœur étoit impénétrable & inaccessible, ses meilleur amis même ne sçavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour avoir de sages conseils & il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune reserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur sagesse.

Telemaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor & Philoctete ; mais ces deux hommes si experimentez ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de ressource contre ses Defauts : semblable aux arbres dont le tronc rude & noüeux s'est durci par le nombre des années, & ne peut plus se redresser : les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux-mêmes contre cer-
tai-

taines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui sont entrées jusques dans la moüelle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; ils gemissent en vain, & la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Delope nommé Eurimaque, flateur, insinuant, s'accommodant à tous les goûts, & à toutes les inclinations des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile : lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agreable; il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une loüange delicate qui fût bien reçûë des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoüé avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée : il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes; les hommes sinceres & vertueux qui sont toûjours les mêmes, & qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sçauroient jamais être aussi agreables aux Princes que leurs passions dominantes.

Eurimaque sçavoit la guerre, il étoit capable d'affaires, c'étoit un avanturier qui s'étoit donné à Nestor, & qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fonds de son cœur un peu vain & sensible aux loüanges, tout ce qu'il en vouloit sçavoir. Quoi que Philoctete ne se confiât point à lui, la colere & l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor, Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçû de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des Alliez. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui

qui devoient l'un aprés l'autre s'échaper du camp des Alliez, & retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire sçavoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces Transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transfuges ne portoient point de lettres; si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des Alliez; à peine une resolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit necessaire pour en empêcher le succés. Telemaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctete; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglez. On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver; & on avoit fait avancer secretement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer trés rude où elles devoient arriver, jusques au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte, presque inaccessible, de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez prés de la mer. Cette campagne delicieuse est abondante en pâturage, & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer; mais comme il sçût que les Alliez étoient encore foibles, qu'ils attendoient un grand secours, que les vaisseaux attendoient l'arrivée des troupes qui devoient venir, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Telemaque avec Phalante, il se hata de faire un grand tour. Il vint

en diligence jour & nuit sur le bord de la mer. Là il surprit au point du jour les cent Vaisseaux qui appartenoient aux Alliez. Comme ces Vaisseaux étoient mal gardez, & qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, & s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese: puis remontant sur les bords du fleuve, ceux qui étoient dans les postes avancez autour du camp vers la riviere, crûrent que ces Vaisseaux leur emmenoient les troupes qu'on attendoit. On poussa dabord de grands cris de joye. Adraste & ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les Alliez qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes; le côté du Camp qu'il attaqua dabord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacedemonienne étant surprise ne pût resister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp: aussi-tôt la flâme s'éleve des pavillons, & monte jusques aux nuës; le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne & qui entraine par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines; les moissons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pousse impetueusement la flame de pavillon en pavillon, & bien-tôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante qui voit le peril de plus près qu'un autre, ne peut y remedier. Il comprend que toutes les troupes vont perir dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp; mais il comprend aussi combien le desordre de cette retraite est à craindre

craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire sortir sa jeunesse Lacedemonienne encore à demi desarmée : mais Adraste ne les laisse point respirer ; d'un côté une troupe d'Archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres, Adraste lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrepides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent ; il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu, il nage dans le sang, il ne peut s'assouvir de carnage : les Lions & les Tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, & le courage les abandonne, la pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête est herissée de serpens, glace le sang de leurs veines, leurs membres engourdis se roidissent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'esperance de la fuite. Phalante à qui la honte & le desespoir donne encore un reste de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le Ciel, il voit tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias étendu se roule sur la poussiere ; un sang noir & boüillonnant sort comme un ruisseau de sa profonde blessure qui lui traverse le côté. Ses yeux se ferment à la lumiere, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui même tout couvert du sang de son frere, & ne pouvant le secourir, se voit envelopé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser. Son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps, il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Jupiter au milieu de toutes les Divinitez celestes regarde du haut de l'Olympe ce carnage des Alliez. En même tems il consultoit les immuables destinées, & voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majestueuse: Vous voyez en quelle extremité sont réduits les Alliez, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis; mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire & la prosperité des méchans est courte, Adraste impie & odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiere Victoire; Ce malheur n'arrive aux Alliez que pour leur apprendre à se corriger, & à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prepare une nouvelle gloire à son jeune Telemaque, dont elle fait ses delices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée, que la flamme poussée par les vents s'avançoit toûjours, que les troupes étoient en desordre, & que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frapent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque, qui étoit abattu & inconsolable, oublie sa douleur: Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçûës d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du Mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du Soleil; dessus étoit gravée la fameuse histoire du siege de Thebes: on voyoit dabord le malheureux Laius, qui ayant appris par la réponse de l'Oracle d'Apollon, que son fils qui venoit de naître, seroit le meurtrier de son pere, livra aussitôt l'enfant à un berger pour l'exposer aux bêtes sauvages, & aux oiseaux de proye. Puis on remarquoit le Berger qui portoit l'enfant sur la montagne de Cytheron, entre la Boetie & la Phocide. Cet enfant sembloit crier & sentir sa déplorable destinée. Il avoit je ne sçai quoi de naïf, de tendre & de gracieux qui rend l'enfance si aimable. Le Berger qui le portoit sur des rochers affreux, paroissoit le faire à regret, & être touché de compassion; des larmes couloient de ses yeux: Il étoit incertain & embarassé, puis perçoit les pieds de l'enfant avec son épée, les traversoit d'une branche d'osier, & le suspendoit à un arbre, ne pouvant se resoudre, ni à le sauver contre l'ordre de son maître, ni à le livrer à une mort certaine; après quoi il partit, de peur de voir mourir ce petit innocent qu'il aimoit.

Cependant l'enfant alloit mourir faute de nourriture: déja ses pieds par lesquels tout son corps étoit suspendu, étoient enflez & livides.

Phorbas Berger de Polybe Roi de Corinthe, qui faisoit paître dans ce desert les grands troupeaux du Roi, entendit les cris de ce petit enfant; il y accourut, il le détache, il le donne à un autre Berger, afin qu'il le portât à la Reine Merope qui n'a point d'enfant: elle est touchée de sa beauté, elle le nomme Oedipe, à cause de l'enflure de ses pieds percez, le nourrit comme son propre fils, le croyant un enfant envoyé des Dieux. Toutes ces diverses actions paroissoient chacune en leurs places. Ensuite on voyoit Oedi-

pe déja grand, qui ayant appris que Polybe n'étoit pas son pere, alloit de païs en païs pour découvrir sa naissance.

L'Oracle lui déclara qu'il trouveroit son pere dans la Phocide. Il y va, il y trouve le peuple agité par une grande sedition; dans ce trouble il tua Laïs son pere sans le connoître. Bientôt on le voit encore qui se presente à Thebes; il explique l'enigme du Sphinx: Il tuë le monstre, il épouse la Reine Jocaste sa mere, qu'il ne connoît point, & elle le croit Oedipe fils de Polybe. Une horrible peste, signe de la Colere des Dieux, suit de près un mariage si detestable. Là Vulcain avoit pris plaisir à representer les enfans qui expiroyent dans le sein de leurs meres, tout un peuple languissant, la mort & la douleur peintes sur les visages. Mais ce qui étoit de plus âffreux, étoit de voir Oedipe, qui après avoir long-tems cherché le sujet du courroux des Dieux, decouvre qu'il en est lui-même la cause. On voyoit sur le visage de Jocaste la honte, & la crainte d'éclaircir ce qu'elle ne vouloit pas connoître; sur celui d'Oedipe l'horreur & le desespoir; il s'arrache les yeux, & il paroit conduit comme un aveugle par sa fille Antigone: on voit qu'il reproche aux Dieux les crimes dans lesquels ils l'ont laissé tomber. Ensuite on le voyoit s'exciter lui même pour se punir, & ne pouvant plus vivre avec les hommes, en partant il laissoit son royaume aux deux fils qu'il avoit eu de Jocaste, Eteocle & Polinice, à condition qu'ils regneroient tour à tour chacun leur année; mais la discorde des freres paroissoit encore plus horrible que le malheur d'Oedipe. Eteocle paroissoit sur le Trône, refusant d'en descendre pour y faire monter à son tour Polinice. Celui-ci ayant eu recours à Adraste, Roi d'Argos, dont il épousa la fille Agria, s'avançoit

çoit vers Thebes avec des troupes innombrables. On voyoit par tout des combats autour de la Ville assiegée. Tous les Heros de la Grece étoient assemblez dans cette guerre, & elle ne paroissoit pas moins sanglante que celle de Troye.

On y reconnoissoit l'infortuné mari d'Eriphyle; c'étoit le celebre Devin Amphiaraüs, qui prévit son malheur & qui ne sçût s'en garantir: il se cache pour n'aller point au siege de Thebes, sçachant qu'il ne peut esperer de revenir de cette guerre s'il s'y engage. Eriphyle étoit la seule à qui il eût osé confier son secret. Eriphyle son épouse qu'il aimoit plus que sa vie, & dont il se croyoit tendrement aimé, séduite par un collier qu'Adraste Roi d'Argos lui donna, trahit son époux Amphiaraüs. On la voyoit qui découvroit le lieu où il s'étoit caché. Adraste le menoit malgré lui à Thebes. Bientôt en y arrivant il paroissoit englouti dans la terre, qui s'entr'ouvroit tout à coup pour l'abîmer. Parmi tant de combats, où Mars exerçoit sa fureur, on remarquoit avec horreur celui des deux freres Eteocle & Polinice; il paroissoit sur leur visage je ne sçai quoi de hideux & de funeste, le crime de leur naissance étoit comme écrit sur leur front, il étoit facile de juger qu'ils étoient devoüez aux furies infernales, & à la vangeance des Dieux. Les Dieux les sacrifioient pour servir d'exemple à tous les freres dans la suite de tous les siecles, & pour montrer ce que fait l'impie discorde quand elle peut separer des cœurs qui doivent être si étroitement unis. On voyoit ces deux freres pleins de rage, qui s'entre-déchiroient; chacun oublioit de défendre sa vie pour arracher celle de son frere: ils étoient tous deux sanglans, percez de coups mortels, tous deux mourans, sans que leur

fureur pût se ralentir, tous deux tombez par terre, & prêts à rendre le dernier soûpir; mais ils se traînoient encore l'un contre l'autre pour avoir le plaisir de mourir dans un dernier effort de cruauté & de vangeance. Tous les autres combats paroissoient suspendus par celui-là. Les deux armées étoient consternées & saisies d'horreur à la vûë de ces deux monstres. Mars lui-même détournoit ses yeux cruels pour ne pas voir un tel spectacle.

Enfin on voyoit la flâme du bucher sur lequel on mettoit les deux corps de ces deux freres denaturez. Mais, ô chose incroyable! la flame se partageoit en deux, la mort même n'avoit pû finir la haine implacable qui étoit entre Eteocle & Polinice; ils ne pouvoient brûler ensemble, & leurs cendres encore sensibles aux maux qu'ils s'étoient faits l'un à l'autre, ne purent jamais se mêler. Voilà ce que Vulcain avoit representé avec un art divin sur les armes que Minerve avoit données à Telemaque.

D'un autre côté le Bouclier representoit Cerés dans les fertiles campagnes d'Enne qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres; elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fecond leur nourriture; elle leur presentoit une charuë, & y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charuë; puis on apperçevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur avec la faux coupoit les doux fruits de la terre, & se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à preparer l'abondance, & à faire naître tous les plaisirs.

Les

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviere auprès d'un bocage. Pan joüoit de la flûte ; les Faunes & les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé sur son Thyrse, & tenant d'une main une vigne ornée de Pampre, & de plusieurs grappes de raisins ; c'étoit une beauté molle avec je ne sçai quoi de passionné & de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, & abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu. Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des Vieillards qui alloient porter dans les Temples les premices de leurs fruits, de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses lassez du travail de la journée ; les femmes alloient au devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient : on voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, & quelques-uns dansoient au son du chalumeau ; tout representoit la paix, l'abondance & les delices ; tout paroissoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se joüer au milieu des moutons. Les lions ayant quitté leur ferocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque ayant pris ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, & qu'Iris la messagere des Dieux lui avoit laissée. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes : en cet état il court hors du camp pour en éviter les flâmes, il appelle à lui d'une voix forte

tous les Chefs de l'armée, & cette voix ranime déja tous les Alliez éperdus; un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroit toûjours appliqué à donner les ordres comme pourroit faire un sage Vieillard attentif à regler sa famille, & à instruire ses enfans; mais il est prompt & rapide dans l'execution, semblable à un fleuve impetueux, qui non seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraine encore dans sa course les plus pesans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, les Chefs des Manduciens & des autres Nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sçai qu'elle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des Vieillards leur manque, le conseil & la sagesse sont ôtez à tous les commandans; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans les cœurs, tous se taisent, tous admirent Telemaque, tous se rangent pour lui obéïr sans y faire de reflexions, & comme s'ils y eussent été accoûtumez. Il s'avance & monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis, puis tout à coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le desordre où ils sont, en brûlant le camp des Alliez; il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus experimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derriere, dans un tems où ils croyoient l'armée des Alliez enveloppée dans les flâmes de l'embrasement. Cette surprise les trouble. Ils tombent sous la main de Telemaque, comme les feüilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier Aquillon ramenant l'hyver, fait gemir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Telemaque fait tomber. De son dard il perça le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfans d'A-

drafte,

drafte, qui osa se presenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Telemaque; le fils d'Ulysse & Iphycles étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux cheris de leurs parens: mais Iphycles étoit comme une fleur qui s'épanoüit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Telemaque renverse Euphorion, le plus celebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cleomenes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépoüilles des ennemis, ou qui ne devoit jamais la revoir. Adraste fremit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ses mains. Phalante presque abattu à ses pieds est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'Autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacedemonien Phalante noyé dans son sang, & dans celui des soldats qui combattent avec lui: mais il entend les cris de Telemaque qui s'avance pour le secourir; en ce moment la vie lui est renduë, un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprevuë, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un Tygre, à qui des Bergers assemblés arrachent la proye qu'il étoit prêt à dévorer. Telemaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout à coup la guerre, en délivrant les Alliez de leur implacable ennemi; mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si promte & si facile; Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs,

pour mieux aprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le pere des Dieux, afin que Telemaque eût le tems d'aquerir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux; on auroit cru que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nuë de l'un à l'autre Pole, & dans le moment où ils éblouïssoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses tenebres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à separer les deux armées. Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, & merita, par cette ingratitude, d'être reservé à une plus cruelle vangeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi brûlé, & un marais qui s'étendoit jusques à la riviere; il le fit avec tant d'industrie & de promtitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressource & de presence d'esprit. Les Alliez animez par Telemaque, vouloient le poursuivre; mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiseau d'une aîle legere échappe aux filets des chasseurs. Les Alliez ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp, & qu'à reparer leur perte. En entrant dans le camp, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades & les blessés n'ayant pû se traîner hors des tentes, n'avoient pû se garantir du feu; ils paroissoient à demi brûlés, poussans vers le ciel d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Telemaque en fut percé, il ne peut retenir ses larmes, il detourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur & de compassion; il ne pouvoit voir sans fremir ces

corps

corps encore vivans & devoüez à une longue & cruelle mort ; ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, & dont l'odeur se répand de tous côtez. Helas! s'écrioit Telemaque, voilà donc les maux que la guerre entraine après elle ! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels? ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si miserables ! pourquoi precipiter une mort déja si prochaine ? pourquoi ajoûter tant de desolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte ? Les hommes sont tous freres, & ils s'entre-déchirent : les bêtes farouches sont moins cruelles. Les Lions ne font point la guerre aux Lions, ni les Tygres aux Tygres, ils n'attaquent que les animaux d'espece differente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres desertes ! Le genre humain ne sçauroit les remplir. Quoi donc! une vaine idée de gloire, un titre de Conquerant, qu'un Prince veut aquerir, allume la guerre dans des païs immenses! Ainsi un tel homme donné au monde par la colere des Dieux, rend tant d'autres hommes miserables: Pour satisfaire à sa gloire, à sa vanité, il faut que tout perisse, que tout nage dans le sang, que tout soit détruit par les flâmes, que tout ce qui échape au fer & au feu ne puisse échaper à la faim encore plus cruelle : Enfin qu'un seul homme se joüe de la nature humaine, & entraîne tout dans une desolation generale pour son plaisir & pour sa gloire.

Quelle gloire monstrueuse ! peut-on trop abhorrer & mépriser des hommes qui ont telle-

ment oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes ; ils doivent être même en exécration dans tous les siécles, dont ils ont crû être admirez. Ah ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes ; ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires ; le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrémes : mais des conseils flateurs, une fausse idée de grandeur, de vaines jalousies, la fausse avidité qui se couvre de prétextes specieux, engagent insensiblement les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, qui leur font hazarder tout sans nécessité, & qui sont aussi funestes à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Telemaque, mais il ne se contentoit pas de deplorer les maux de la guerre, il tâchoit de les adoucir : On le voyoit aller dans les tentes secourir lui même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les consoloit, & les encourageoit par des discours pleins d'amitié, & envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même. Parmi les Cretois qui étoient avec lui, il y avoit deux Vieillards, dont l'un se nommoit Trausmaphile, & l'autre Nozofuge. Trausmaphile avoit été au siege de Troye avec Idomenée, & avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guerir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes & les plus envenimées, une liqueur odoriferante, qui consumoit les chairs mortes & corrompuës, sans avoir besoin de faire aucune incision, & qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines & plus belles que les premieres. Pour Nozofuge il n'avoit jamais vû les enfans d'Esculape ; mais il avoit eu par le moyen de Merione, un

un livre ſacré & miſterieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. Dailleurs Nozofuge étoit ami des Dieux ; il avoit compoſé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone, il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré ; à peine avoit-il vû un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformation de ſon corps, & à ſa reſpiration la ſource de ſa maladie ; tantôt il donnoit des remedes qui faiſoient ſuer, & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration facilite ou diminuë, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : Il donnoit pour les maux de langueur certains breuvages qui rétabliſſoient peu à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang : mais il aſſuroit ſouvent que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la medecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté : Leur intemperance, diſoit-il, change eu poiſons mortels les alimens deſtinez à conſerver la vie ; les plaiſirs pris ſans moderation, abregent plus les jours des hommes que les remedes ne peuvent les prolonger ; les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop ; les alimens qui flatent trop le goût & qui font manger au delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remedes ſont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins ; le grand remede qui eſt toûjours innocent, & toûjours d'un uſage utile, c'eſt la ſobrieté, c'eſt la temperance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſ-
prit,

prit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux & temperé, on dissipe toutes les humeurs superfluës. Ainsi le sage Nozofuge étoit moins admirable par ses remedes, que par le regime qu'il conseilloit pour prevenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes étoient envoyez par Telemaque, pour visiter tous les malades de l'armée. Ils en guerirent beaucoup par leurs remedes, mais ils en guerirent bien davantage par le soin qu'ils en prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette proprete, à leur faire garder un regime de sobrieté exacte dans leur convalescence; tous les soldats touchez de ces secours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Telemaque dans l'armée des Alliez. Ce n'est pas un homme, *disoient ils*, c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous la figure humaine; du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux, il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur & par sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le reservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils cherissent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or. Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Adraste, entendoit ces loüanges qui n'étoient point suspectes de flaterie. Comme il n'en vouloit point d'autres, son cœur étoit émû de celles-là; il sentoit ce plaisir si doux & si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni conçevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir: aussi-tôt revenoient en foule dans son

esprit

esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle & son indifference pour les hommes; il avoit une honte secrete d'être né si dur, & de paroître si humain: Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit & qu'il ne croyoit pas meriter. C'est vous, disoit-il ô grande Déesse! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'est vous qui retenez mes passions impetueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux; sans vous je serois haï, & digne de l'être, & sans vous je ferois des fautes irreparables; je serois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse quitte sa mere & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoclecte étoient étonnez de voir Telemaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingenieux pour prevenir tous les besoins; ils ne sçavoient que croire; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hippias; il alla lui-même retirer son corps sanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts; il versa sur lui des larmes pieuses; il dit, O grande ombre! tu le sçais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente; je sçai combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne: nous eussions dans la suite été sincerement unis, j'avois tort de mon côté, ô Dieux, pourquoi me le ravir?

Ensuite Telemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriferantes; puis on prepara par son ordre

ordre un bucher; les grands Pins gemissans sous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes; les chênes, ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes & si ornées d'un épais feüillage, les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese: là s'éleve avec ordre un bûcher qui ressemble à un bâtiment regulier, la flâme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusques au Ciel. Les Lacedemoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre; tenant leurs piques renversées & leurs yeux baissez: la douleur amere est peinte sur ces visages farouches, & les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Pherecide, Vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à *Hippias* qu'il avoit élevé depuis son enfance; il levoit vers le Ciel ses mains, & ses yeux noyez de larmes; depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pû appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine; il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, & ne sçachant où il alloit; nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré; c'étoit un silence de desespoir & d'abattement, mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout à coup furieux, & il s'écria: O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus, Hippias n'est plus, & je vis encore! O mon cher Hippias! C'est moi qui t'ai donné la mort, c'est moi qui t'ai appris à la mépriser; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recüeillirois mon dernier soupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'a coûté tant de soin, je ne te
ver-

verrai plus, mais je verrai ta mere qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, & j'en serai cause. O chere ombre, appelle-moi sur les rives du Styx, la lumiere m'est odieuse c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir! Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent; la mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pû effacer toute sa beauté, & les graces étoient encore sur son visage pale. On voyoit floter autour de son coû plus blanc que la neige, mais panché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis & de Ganimede, qui alloient être reduits en cendres; on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton. Telemaque triste & abatu suivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulysse ne pût voir la flâme pénétrer les étoffes qui envelopoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; appaise-toi, ô Ombre, qui as merité tant de gloire! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es delivré des miseres où nous sommes encore, & tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Helas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que le champs élisées lui soient ouverts, que la renommée conserve ton nom dans tous les siécles, & que tes cendres reposent en paix! A peine eut il dit ces paroles entre-mêlées de soûpirs,

pris, que toute l'armée poussa un cri; on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions; & la douleur de sa mort rappellant toutes ses belles qualitez, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impetueuse, & une mauvaise éducation lui avoient donné; mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Telemaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre, sans doute Minerve qui a tant aimé son pere, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flâmes: Telemaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, & dans son extrême foiblesse il entrevoyoit déja les portes sombres des enfers.

Déja Trausmaphile & Nozofuge envoyez par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art; il rappelloit peu à peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits naissoient insensiblement dans son cœur; une force douce & pénétrante, un beaume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agreable ranimoit ses membres: en ce moment la defaillance cessant, la douleur succeda; il commença à sentir la perte de son frere qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Helas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? Ne me vaudroit-il pas mieux mourir, & suivre mon cher Hippias? Je l'ai vû perir tout auprès de moi: ô Hip-

ô Hippias, la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes! O Dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! est-il possible? mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai, ô Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vû mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il sera necessaire pour te vanger; je veux immoler à tes manes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, & n'empêchât l'effet des remedes: tout à coup il apperçoit Telemaque qui se presente à lui; dabord son cœur fut combattu par deux passions contraires; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Telemaque & Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif; il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Telemaque, qui l'avoit tiré sanglant & à demi mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa Telemaque sans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languissante, entre-coupée de sanglots: Digne fils d'Ulysse, vôtre vertu me force à vous aimer, je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher, sans vous le corps de mon frere auroit été la proye des vautours, sans vous son ombre privée de la sepulture erreroit malheureuse sur les rives du Styx, toûjours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O Dieux! recompensez le, & de-

li-

livrez-moi d'une vie si malheureuse ! & vous, Telemaque, rendez moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere, afin que rien ne manque à vôtre gloire!

A ces paroles Phalante demeure épuisé & abbatu d'un excès de douleur. Telemaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, & attendant qu'il reprit ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'une des mains de Telemaque, la baisa plusieurs fois l'arrosa de ses larmes, & dit, O cheres, ô precieuses cendres ! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippias, je te suis dans les enfers: Telemaque nous vangera tous deux !

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Telemaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guerison, & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur & la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des Alliez. En même tems Telemaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre, il dormoit peu, & son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il reçevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilans ; il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur & de poussiere ; sa nourriture étoit simple, il vivoit comme les soldats, pour leur donner l'exemple de la sobrieté & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea nécessaire d'arrêter les murmu-

res des ſoldats, en ſouffrant lui même volontairement les mêmes incommoditez qu'eux. Son corps loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la premiere jeuneſſe; ſon teint devenoit plus brun & moins délicat: ſes membres moins mols & plus nerveux.

Cependant Adraſte, dont les troupes avoient été conſidérablement diminuées dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon pour attendre divers ſecours, & pour tâcher de ſurprendre encore une fois ſes ennemis, ſemblable à un lion affamé, qui ayant été repouſſé d'une bergerie s'en retourne dans les ſombres forêts; & rentre dans ſa caverne, où il aiguiſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Fin du Livre ſeptiéme.



SOM-



SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIE'ME.

Telemaque agité par des songes cruels, qui lui font connoître que son Pere est mort, apprend qu'il y a près de là une Caverne qui est la route des Enfers. Il hasarde d'y aller; & prend avec lui deux Grecs pour l'accompagner: Ils approchent de la Caverne; les Grecs le quittent, ne pouvant supporter l'horreur de ces lieux. Il entre seul dans la Caverne & arrive sur le noir rivage, où il trouve Caron qui le reçoit, & qui a dans sa barque un Roi Babylonien enchaîné. Telemaque arrive aux Enfers dans le tems que Pluton jugeoit un Roi Philosophe qui n'avoit jamais fait de mal, mais qui n'avoit jamais rien fait pour l'amour des Dieux. Il rencontre Pygmalion & Astarbé qui se faisoient des reproches cruels. Là il trouva tous les fameux Criminels avec tous leurs supplices differens. Telemaque passe de la aux Champs

Elisées

Elisées, il y trouve Sesostris dans un bocage de fleurs. Pisistrate qui venoit de mourir. Enfin Arcesius son Bisayeul, Pere de Laërte, connoît son sang & les traits de sa famille, l'arrête & lui apprend que son Pere n'est point mort, que Laërte ne l'est point, qu'il reverra Ulysse & sa patrie. Ainsi il le console & lui fait admirer le bonheur des Champs Elisées.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIÈME.



Elemaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à executer un dessein qu'il avoit conçû, & qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui representoient son pere Ulysse. Cette image d'Ulysse revenoit toûjours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vint chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, & de dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit le voir nud dans une

une Ile infortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs & environné de Nymphes qui lui jettoyent des habits pour se couvrir: Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or & d'yvoire, où des hommes couronnez de fleurs l'écoutoient avec plaisir & l'admiroient. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout à coup dans des festins où la joye éclatoit parmi les delices, où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, & que les voix de toutes les Muses.

Telemaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agreables. O mon pere! ô mon cher pere Ulysse, s'écrioit-il, les songes les plus affreux me seroient plus doux! Ces images de felicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs Elysées. O qu'il est cruel de n'esperer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais, jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine! Jamais je n'entendrai parler la bouche d'où sortoit la sagesse! Jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses qui ont batu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensez Amans de Penelope, & Ithaque ne se relevera jamais de sa ruïne!

O Dieux ennemis de mon pere, vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute esperance de mon cœur, c'est m'arracher la vie! Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude! Que dis-je, helas! Je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus, je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thesée y est bien descendu; Thesée, cet impie qui vouloit outrager les

les Divinitez infernales ; & moi j'y vais conduit par la pieté. Hercule y descendit ; je ne suis pas Hercule ; mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le recit de ses malheurs le cœur de ce Dieu qu'on dit être inexorable ; il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée : car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres avec le sage Ulysse admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut, pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proserpine ! j'éprouverai bien-tôt si vous étes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'étes point dans les sombres demeures des morts ; si les Dieux me refusent de vous posseder sur la terre, & à la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins vôtre ombre dans le Royaume de la nuit. En disant ces paroles, Telemaque arrosoit son lit de ses larmes : aussi-tôt il se levoit, & cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causé ; mais c'étoit une fléche qui avoit percé son cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu celebre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse par où on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La Ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre : au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient aprocher : les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux, la vapeur souffrée du marais Stygien qui s'exhaloit sans cesse par cette

te ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs : on n'y sentoit jamais les doux Zephirs, ni les graces naissantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne : la terre aride y languissoit, on y voyoit seulement quelques arbustes dépoüillez, & quelques Cyprès funestes. Au loin, même tout à l'entour, Cerés refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits, les grapes de raisin se dessechoient au lieu de meurir, les Nayades tristes ne faisoient point couler une onde pure, leurs flots étoient toûjours amers & troubles, nul oiseau ne chantoit dans cette terre herissée de ronces & d'épines, & ne trouvoit point de bocage pour se retirer. Ils alloient chanter leurs amours sous un Ciel plus doux : là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, & la voix lugubre des hiboux, l'herbe même y étoit amere, & les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joye qui les fait bondir : le taureau fuyoit la genice, & le Berger tout abattu oublioit sa musette & sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire & épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinitez infernales ; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, & dès leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinitez cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est là que Telemaque resolut de chercher le chemin de la noire demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, & qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable ; Jupiter même, à la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux en-

fers pour delivrer à Caron un certain nombre de mortels, de dire au Roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Telemaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, & il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel le brillant astre de la nuit, & sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterrain mugir: la terre trembloit sous ses pas, le Ciel s'arma d'éclairs & de feux & qui sembloient tomber. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, & tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée; mais son courage le soûtint, il leva les yeux & les mains au Ciel. Grands Dieux, s'écria-t-il, j'accepte ces presages que je crois heureux, achevez vôtre ouvrage. Il dit, & redoublant ses pas, il se presenta hardiment: aussi-tôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux qui en approchoient, se dissipa; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems: Telemaque entra seul: car quel autre mortel eut osé le suivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, & ausquels il avoit confié son dessein, demeurerent tremblans & à demi-morts assez loin de-là, dans un Temple, faisant des vœux, & n'esperant plus de revoir Telemaque.

Cependant le fils d'Ulysse l'épée à la main, s'enfonce dans ces tenebres horribles; bien-tôt il apperçoit une foible & sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque les ombres legeres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée: bien-tôt il voit

les

les tristes bords du fleuve marécageux dont les eaux bourbeuses & dormantes ne font que tournoyer, il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privez de la supulture, qui se presentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse éternelle est toûjours triste & chagrine, les menace, les repousse, & admet dabord dans sa barque le jeune Grec. En entrant Telemaque entend les gemissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler. Quel est donc, lui dit-il, vôtre malheur, qui étiez vous sur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan Roi de la superbe Babilone; Tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom; je me faisois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois répresenté par une statuë d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus precieux parfums de l'Ethiopie: jamais personne n'osa me contredire sans être aussi-tôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus delicieuse; j'étois encore jeune & robuste. Helas! que de prosperités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le Trône! Mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoisonné, je ne suis plus rien, on mit hier avec pompe mes cendres dans une Urne d'or; on pleura, on s'arracha les cheveux, on fit semblant de vouloir se jetter dans les flâmes de mon bûcher pour mourir avec moi: on va encore gemir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais personne ne me regrette; ma memoire est en horreur même dans ma famille, & ici bas je souffre déja d'horribles injures.

Telemaque touché de ce spectacle lui dit: Etiez-vous veritablement heureux pendant vôtre

regne? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toûjours serré & flétri au milieu des delices? Non, répondit le Babylonien, je ne sçai même ce que vous voulez dire: les sages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais sentie: mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte & d'esperance: je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions: j'avois soin d'entretenir cette yvresse pour la rendre continuelle; le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui, toute autre me paroît une fable & un songe: voilà les biens que je regrette. En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amoli par les prosperitez, & qui n'est point accoûtumé à supporter constamment un malheur; il avoit auprés de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funerailles. Mercure les avoit livrez à Caron avec leur Roi, & leur avoit donné une puissance absoluë sur ce Roi qu'ils avoient servi sur la terre: ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchainée, & lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit: N'étions-nous pas hommes aussi-bien que toi? Comment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu? & ne faloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre pour lui insulter, disoit; Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme, car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit, He bien! où sont maintenant tes flateurs? Tu n'a plus rien à donner, malheureux, tu ne peux plus faire aucun mal, te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes: Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font. A ces dures paroles Nabopharzan se jettoit le visage contre

tre terre ; arrachant ses cheveux dans un excès de rage & de desespoir. Mais Caron disoit aux esclaves, tirez-le par sa chaîne, relevez-le malgré lui ; il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soyent témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-tems que cet impie regnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs ; prepare toi à être jugé par l'inflexible Minos Juge des enfers. Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour considerer cet homme vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Telemaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé, & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel cheri des Dieux, puisqu'il t'est donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivans, hâte toi d'aller où les destins t'apellent ; va par ce chemin sombre au Palais de Pluton que tu trouveras sur son Trône, il te permettra d'entrer dans les lieux dont il ne m'est pas permis de te découvrir le secret. Aussi-tôt Telemaque s'avance à grands pas, il voit de tous côtez voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; & dans l'agitation de cette multitude infinie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête, quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton, il sent ses genoux chanceler, la voix lui manque, & c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse,

je viens vous demander si mon pere est descendu dans vôtre Empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébéne, son teint étoit pâle & severe, ses yeux creux & étincelans, son visage ridé & menaçant. La vûë d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoûtumé à ne sortir de leurs retraites que la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, & qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle joüissoit d'une beauté toûjours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces *divines* je ne sçai quoi de dur & de cruel de son époux. Aux pieds du trône étoit la mort pâle & devorante avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vangeances toutes dégoutantes de sang, & couvertes de playes ; les haines injustes, l'avarice qui se ronge elle-même, le desespoir qui se déchire de ses propres mains, l'ambition forcenée qui renverse tout, la trahison qui veut se repaître de sang, & qui ne peut joüir des maux qu'elle a faits, l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, & qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'impiété qui creuse elle-même un abîme sans fonds où elle se précipite sans esperance, les spectres hideux, les fantômes qui representent les morts pour épouvanter les vivans, les songes affreux, les insomnies aussi cruelles que les tristes songes : toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, & remplissoient le Palais où il habite. Il répondit à Telemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fonds de l'Hebre : Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azile sacré des ombres, suis ta haute destinée. Je ne te dirai point où est ton pere : il suffit que tu sois libre de le cher-

chercher : puisqu'il a été Roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais Rois sont punis, & de l'autre les champs Elisées où les bons Rois sont récompensez. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs Elisées, qu'après avoir passé par le Tartare : hâte toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Telemaque semble voler dans ces espaces vuides & immenses, tant il lui tarde de sçavoir s'il verra son pere, & de s'éloigner de la presence horrible du tiran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bien-tôt assez près de lui le noir Tartare, d'où il sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & de flâme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impetueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Telemaque secretement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce goufre. Dabord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautez. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau pretexte pour contenter leur ambition, & pour se joüer des hommes credules : ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, qui est le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scelerats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres, leurs meres ; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de

leurs époux ; les traîtres qui avoient livré leur patrie, après avoir violé tous les sermens souffroient des peines moins cruelles que ces hipocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, & voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies, ils veulent encore passer pour bons, & font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la veritable. Les Dieux dont ils se sont joüez, & qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se vanger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guere coupables ; & que la vangeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flateurs qui ont loüé le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé temerairement des choses sans les connoitre à fonds qui par-là ont nui à la reputation des innocens mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle où l'on tombe contre les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours ; & on fait gloire d'être ingrats envers les Dieux, de qui on tient la vie, & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere même de qui on est né ? Plus les crimes sont impunis & excusez sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vangeance implacable à qui rien n'échape.



Telemaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi-tôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais

fait

fait aucun mal, j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien, j'ai été magnifique, liberal, juste, complaisant, que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à rien vers les hommes qui ne sont rien, tu as été vertueux, mais tu as raporté toute ta vertu à toi-même, & non pas aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois joüir du fruit de ta propre vertu, & tu l'as renfermée en toi-même; tu as été ta Divinité; mais les Dieux qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliez, ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais separé des hommes ausquels tu as voulu plaire: te voilà seul avec toi même qui étois ton idole, apprends qu'il n'y a point de veritable vertu, sans le respect & l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long-tems ébloüi les hommes faciles à tromper, va être confonduë: les hommes ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles & sur le bien & sur le mal: Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugemens superficiels, elle condamne souvent ce qu'ils admirent, & justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe comme frapé d'un coup de foudre ne pouvoit se supporter soi-même: la complaisance qu'il avoit euë autrefois à contempler sa moderation, son courage & ses inclinations genereuses, se changent en desespoir; la vûë de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice: Il se voit & ne peut cesser de

se voit. Il voit la vanité des jugemens des hommes, ausquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une revolution universelle de tout ce qui est au dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles; il ne se trouve plus le même, tout appui lui manque dans son cœur; sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, & lui reproche avec fureur l'égarement & l'illusion de toutes ses vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe & pour fin; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords & de desespoir; les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, & que son propre cœur vange assez les Dieux méprisez; il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres, ne pouvant se cacher à lui-même: il cherche les tenebres, & ne peut les trouver, une lumiere importune le poursuit par tout; par tout les rayons perçans de la verité vont vanger la verité qu'il a negligé de suivre, tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui même. O insensé! Je n'ai donc connu ni les Dieux ni les hommes, ni moi-même; non, je n'ai rien connu; puisque je n'ai jamais aimé l'unique & veritable bien; tous mes pas ont été des égaremens; ma sagesse n'étoit que folie, ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Telemaque apperçût les Rois qui étoient dans les supplices pour avoir abusé de leur puissance; d'un côté une furie vangeresse leur presentoit un miroir qui montroit toute la difformité de leurs vices: là ils voyoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere & avide des plus ridicules loüanges; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la felicité; leur insen-

insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la verité ; leurs inclinations pour les hommes lâches & flateurs ; leur inapplication, leur molesse, leur indolence, leur défiance, leur faste, & leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens ; enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles delices parmi les larmes & le desespoir de tant de malheureux.

Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir plus horrible & plus monstrueux, que n'est la Chimere vaincuë par Bellerophon, ni l'Hydre de Lerne abbatuë par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ces trois gueules beantes un sang noir & venimeux qui est capable d'empester toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems d'un autre côté une autre furie leur repetoit avec insulte toutes les loüanges que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie, & leur presentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flaterie les avoient dépeints ; l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité : on remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques loüanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flateries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gemir dans ces profondes tenebres, où ils ne peuvent voir que les insultes, & les dérisions qu'ils ont à souffrir ; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde, au lieu que sur la terre ils se joüoient de la vie des hommes, & pretendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare ils sont livrez à tous les caprices de certains es-

clayes qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude ; ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune esperance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là Telemaque apperçut des visages pâles, hideux & contristez. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels ; ils ont horreur d'eux mêmes, & ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature ; ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes que de leurs fautes mêmes ; ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité, elles se presentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent : Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a separez de leurs corps. Dans le desespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment & toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vangeurs de la verité qui les persecute ; mais ils sont reservez à la vangeance qui distile sur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La verité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice ; ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contr'eux : sa vûë les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre, sans rien détruire au dehors, elle pénétre jusqu'au fonds des entrailles ; semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fonduë par ce feu vangeur, il ne laisse aucune consistance, & il ne consume rien, il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie & on ne peut mourir ; on est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on n'y tient

tient plus que par la rage qu'on a contre soi-même, & par une perte de toute esperance qui rend forcené.

Parmi les objets qui faisoient dresser les cheveux de Telemaque, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préferé les delices d'une vie molle au travail qui doit être inseparable de la Royauté, pour le soulagement des peuples.

Ces Rois se reprochoient les uns aux antres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils: Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse & avant ma mort de reparer les maux que j'avois fait par ma négligence ? Ah! malheureux Pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est vôtre exemple qui m'a accoûtumé à l'orgueil, au faste, & à la dureté pour les hommes: En vous voyant regner avec tant de molesse, & entouré de lâches flateurs, je me suis accoûtumé à aimer la flaterie, & les plaisirs; j'ai crû que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que sont les animaux à l'égard des hommes; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service & qu'ils donnent de commoditez; je l'ai crû, c'est vous qui me l'avez fait croire, & maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoûtoient les plus affreuses maledictions, & paroissoient animez de rage pour s'entre-déchirer. Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vangent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toûjours tyrannique, & la molesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais se donner de solides plaisirs. On voyoit plusieurs de ces Rois sévérement punis, non pour les maux

qu'ils

qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire ; tous les crimes des peuples qui viennent de la negligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputez aux Rois ; on leur imputoit aussi tous les desordres qui viennent du faste, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentation de méprisser les loix pour aquerir du bien. Sur tout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons & vigilans Pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorans. Mais ce qui consterna davantage Telemaque, ce fut de voir dans cet abîme de tenebres & de maux un grand nombre de Rois qui ayant passé sur la terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnez aux peines du Tartare, pour s'être laissez gouverner par des hommes méchans & artificieux : ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité ; de plus, la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans ; tant leur foiblesse avoit été grande, ils n'avoient jamais craint de ne connoître point la verité, ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur gloire à faire du bien.

Lors que Telemaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine ; il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermez sans esperance d'en sortir jamais ; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentez que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de perils, tant de pieges, tant de difficultés de connoître la verité pour se défendre contre les autres & contre soi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité,

si traversé dans une vie courte ! O insensé, celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée & paisible où la vertu lui est moins difficile. En faisant ces réflexions il se trouble au dedans de lui-même, il fremit & tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du desespoir de ces malheureux qu'il venoit de considerer ; mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste sejour des tenebres, de l'horreur & du desespoir, son courage commença peu à peu à renaitre ; il respiroit, & entre-voyoit déja de loin la douce & pure lumiere du sejour des Heros.

Là habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes ; ils étoient separez du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons Rois jouïssoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre. Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriferans, sur des gazons toûjours renaissans & fleuris ; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, & y faisoient une delicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisoient resonner ces bocages de leur doux chants : on voyoit tout ensemble les fleurs du Printems qui naissoient sous les pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres : là on ne ressentit jamais les ardeurs de la canicule : là jamais les noirs aquilons n'oserent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hyver, ni la guerre alterée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse des viperes entortillées dans son sein & autour de ses bras, ni les jalousies,

ni

ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchoient jamais de cét heureux séjour de la paix : Le jour n'y finit point, & la nuit avec ses sombres voiles y est inconnuë ; une lumiere pure & douce se répand autour des corps de ces hommes justes, & les environne de ses rayons comme d'un vêtement : cette lumiere n'est point semblable à celle qui éclaire les yeux des miserables mortels, qui n'est que ténébres ; c'est plûtôt une gloire celeste qu'une lumiere ; elle pénétre plus subtilement les corps les plus épais que les rayons du Soleil ne pénétrent le plus pur cristal ; elle n'ébloüit jamais, au contraire elle fortifie les yeux, & nourrit dans le fonds de l'ame je ne sçai quelle serenité ; c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris, elle sort d'eux, & elle y entre ; elle les pénétre, & s'incorpore en eux ; ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent, elle fait naître en eux une source intarissable de paix & de joye, ils sont plongez dans cet abîme de joye comme les poissons dans la mer, ils ne veulent rien, ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de cette lumiere pure appaise la faim de leur cœur ; tous leurs desirs sont rassasiez, & leur plenitude les éleve au dessus de tout ce que les hommes vuides & affamez cherchent sur la terre ; toutes les delices qui les environnent ne leur sont rien, par ce que le comble de leur felicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de delicieux au dehors : tels que les Dieux, qui rassasiez de nectar & d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur presenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels : Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les esperances mêmes qui coûtent

goûtent souvent autant que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée ; les hautes montagnes de Trace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nuës, seroient renversées de leurs fondemens posez au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émûs ; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivans dans le monde ; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable felicité ; une jeunesse éternelle, une felicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joye n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joye douce, noble, pleine de Majesté ; c'est un goût sublime de la verité, & de la vertu qui les transporte ; ils sont sans interruption dans tous les momens, dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit crû mort, & cette joye qui échape bien-tôt à la mere, ne s'enfuït jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toûjours nouvelle pour eux, ils ont le transport de l'yvresse sans en avoir le trouble & l'aveuglement, ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils goûtent, ils foulent à leurs pieds les molles delices, & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent : ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus pour devenir bons ; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au travers de tant de perils : Je ne sçai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux ; ils voyent, ils goû-

pieds ; les generations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide, rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroit le plus immobile. Toi-même, ô mon fils! mon cher fils, toi-même qui joüis maintenant d'une jeunesse si vive & si feconde en plaisirs, souvien-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt sechée qu'éclose ; tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joye, s'évanoüiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse languissante & ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres tremblans, faire tarir dans ton cœur la source de la joye, te dégoûter du present, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroit éloigné. Helas! tu te trompes, mon fils, il se hâte, le voilà qui arrive ; ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, & le present qui s'enfuït est déja bien loin, puis qu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le present, mais soûtien-toi dans le sentier rude & âpre de la vertu par la vûë de l'avenir: prépare-toi par des mœurs pures & par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix ; tu és né pour regner après ton pere Ulysse, que tu verras enfin le maître dans Ithaque : tu és né pour regner ; mais helas! ô mon fils, que la Royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit qu'autorité, qu'éclat & delices : mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans deshonneur mener une vie douce & obscure. Un Roi ne peut sans se deshonorer preferer une vie douce & oisive aux fonctions pénibles du gouvernement, il se doit

doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui est jamais permis d'être à lui, ses moindres fautes sont d'une consequence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, & quelquefois pendant plusieurs siécles : il doit reprimer l'audace des méchans, soûtenir l'innocence, dissiper la colomnie ; ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien pour soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que d'autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si perilleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, & contre les flâteurs. En disant ces paroles, Arcesius paroissoit animé d'un feu divin, & montroit à Telemaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même; c'est une monstrueuse tyrannie : quand elle est prise pour remplir ses devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage & une patience heroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont regné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une felicité complette. Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, ces paroles entroient jusques au fond du cœur de Telemaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures ineffacables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée posterité. Ces sages paroles étoient comme une flâme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Telemaque, il se sentoit émû & embrasé, je ne sçai quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui

ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secretement, il ne pouvoit le contenir, ni le supporter, ni resister à une si violente impression, c'étoit une douleur douce & paisible, un ressentiment vif & delicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Telemaque commença à respirer plus librement, il reconnut dans le visage d'Arcesius une grande ressemblance avec Laërte, il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vû en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lors qu'Ulysse partit pour le siege de Troye: ce ressouvenir attendrit son cœur, des larmes douces & mêlées de joye coulerent de ses yeux; il voulut embrasser une personne si chere; plusieurs fois il l'essaya inutilement; cette ombre vaine échapa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouïr: tantôt sa bouche alterée poursuit une eau fugitive, tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proferer; ses mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainsi Telemaque ne peut contenter sa tendresse, il void Arcesius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher; enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage Vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siecle, la gloire & le bonheur du genre humain; tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidelité la fonction des Dieux sur la terre; ces autres que tu vois assez près d'eux, mais separez par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre; ce sont des Heros, à la verité, mais la recompense de leur valeur & de leurs expeditions militai-

litaires, ne peut-être comparée avec celle des Rois sages, justes & bien-faisans. Parmi ces Heros; tu vois Thesée qui a le visage un peu triste, il a ressenti le malheur d'être trop credule pour une femme artificieuse, & il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hypolite: Heureux s'il n'eut point été si promt & si facile à s'irriter! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, à cause de cette blessure que le lâche Paris lui fit au talon, & qui finit sa vie: s'il eût été aussi sage, juste & moderé, qu'il étoit intrepide, les Dieux lui auroient accordé un long regne; mais ils ont eu pitié de Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement regner après Pelée: ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse; les parques ont tranché le fil de ses jours, & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charuë coupe, & qui tombe avant la fin du jour, où l'on l'avoit vû naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes, ils ont fait servir Achille à abatre les murs de Troye, pour vanger le parjure de Laomedon, & les injustes amours de Paris. Après avoir ainsi employé l'instrument de leurs vangeances, ils se sont appaisez, & ils ont refusé aux larmes de Thetis de laisser plus long-tems sur la terre ce jeune Heros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les Villes & les Royaumes; mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche, c'est Ajax fils de Telamon, & cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il pretendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre

 qu'à

qu'à lui ; ton pere ne crût pas les lui devoir ceder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de desespoir, l'indignation & la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, & il est juste de le plaindre ; ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ; tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thetis n'eût point été au monde ; mais voilà Agamemnon qui passe & qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! Je fremis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tentale : La division des deux freres Atrée & Thyeste a rempli cette maison d'horreur & de sang. Helas ! combien un crime en attire-t-il d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siege de Troye, n'a pas eu le tems de joüir en paix de la gloire qu'il avoit aquise ; telle est la destinée de presque tous les Conquerans : tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux, aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elysiens.

Pour ceux-ci ils ont regné avec justice, & ont aimé leurs peuples ; ils sont les amis des Dieux ; pendant qu'Achille & Agamemnon pleins de leurs querelles & de leurs combats conservent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perduë, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes & vaines : ces Rois justes étant purifiez par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur ; ils regardent avec compas-

sion

sion les inquietudes des mortels, & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans, leurs cœurs sont rassasiez de la verité & de la vertu qu'ils puisent de la source ; ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes, plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte, tout est fini pour eux, excepté leur joye qui ne peut finir. Considere mon fils, cet ancien Roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos, tu le vois avec cette vieillesse si douce & si majestueuse, les fleurs naissent sous ses pas, sa démarche legere ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'or, & dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux ; il sort de son cœur & de sa bouche un parfum exquis, l'harmonie de sa lyre & de sa voix raviroit les hommes & les Dieux, il est ainsi recompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, & ausquels il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir entre les Myrthes Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athenes, Ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom : Cecrops apporta des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres & des bonnes mœurs ; il adoucit les naturels farouches des Bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la societé ; il fut juste, humain, compatissant ; il laissa les peuples dans l'abondance, & sa famille dans la mediocrité, ne voulant point que ses enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes. Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Ericthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye, il le fit en vûë de faciliter le commerce entre les Iles de la Grece ; mais il prévit l'inconve-

nient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les veritables; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine; par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté; plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvû que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, & elle augmente sa fecondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver; elle les paye tous liberalement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent negligemment. Attachez-vous donc principalement aux veritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il n'en faut faire aucun cas: qu'autant qu'il est necessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soûtenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises necessaires qui manquent dans vôtre païs; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce pour toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la mollesse. Le sage Ericthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un present funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye; je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos & toute la sureté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture qui est le fondement de la vie humaine, & la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont

témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même; mais enfin quand Ericthon apperçût que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévû, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes. Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grece le fameux Tryptoleme, à qui Cerés avoit enseigné l'art de cultiver les terres & de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée; ce n'est pas que les hommes ne connussent déja le bled, & la maniere de le multiplier en le semant; mais ils ignoroient la perfection du labourage, & Tryptoleme envoyé par Céres vint la charuë en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle & pour s'adonner à un travail assidu. Bien-tôt Tryptoleme aprit aux Grecs à fendre la terre, & à la fertiliser en déchirant son sein. Bien-tôt les moissonneurs ardens & infatigables firent tomber toutes leurs faucilles tranchantes sur les jaunes épics qui couvroient les campagnes; les peuples mêmes sauvages & farouches qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, & se soûmirent à des loix, quand ils eurent apris à faire croître des moissons, & à faire cuire du pain. Tryptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, & à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuse. Cette abondance si simple & si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Ericthon; ils méprisèrent l'argent & toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que

P 4 par

par l'imagination des hommes, qui les tente de chercher des plaisirs dangereux, & qui les détourne du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé est le vrai tresor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurez fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, heureux, amateurs de la liberté & de la vertu! mais helas! ils commençent à admirer les fausses richesses, ils quittent peu à peu les vrayes, & ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu regneras un jour, alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, & de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupez à des arts qui entretiennent le luxe & la molesse: ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici cheris des Dieux: remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille & des autres Heros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au dessus de l'hyver glacé, & que la lumiere du soleil est plus éclatante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcesius parloit de la sorte, il apperçut que Telemaque avoit toûjours les yeux arrêtez du côté d'un petit bois de lauriers & d'un ruisseau bordé de violetes, de roses, de lys, & de plusieurs autres fleurs odoriferantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'est le grand Roi Sesostris que Telemaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône

d'Egyp-

d'Egypte ; des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux, & ceux de Telemaque en étoient ébloüis. A le voir on eût cru qu'il étoit enyvré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus. Telemaque dit à Arcesius, je reconnois, ô mon pere ! Sesostris, ce sage Roi d'Egypte, que j'y ai vû il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcesius, & tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois; mais il faut que tu sçaches que toute cette felicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prosperité ne lui eût fait oublier les regles de la moderation & de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil & l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres ; il se laissa seduire par la vaine gloire des Conquerans ; il subjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie : à son retour en Egypte il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, & avoit alteré par un gouvernement injuste les meilleures loix du païs. Voilà ce que les Conquerans font contre leurs Etats, en voulant usurper ceux de leurs voisins, voilà ce qui fait déchoir un Roi, dailleurs si juste & si bien faisant, & c'est ce qui diminuë la gloire que les Dieux lui avoient préparée. Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante ? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoüa pour son peuple dans une bataille, parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la Nation dont le Roi periroit, seroit victorieuse : Considere cet autre, c'est un sage Legislateur, qui ayant donné à sa Nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit

jurer qu'ils ne violeroient jamais aucunes de ses loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, & mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles. Cet autre que tu vois, est l'onziéme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, & lui firent trouver ici la vraye Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Belus: il regna en Egypte, & il épousa Anchinoë fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, & qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations: il eût deux fils, Danaüs, dont tu sçais l'histoire, & Egyptus qui donne son nom à ce beau Royaume. Belus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, & par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils, & c'est la vie qu'on traine miserablement sur la terre, qui n'est qu'une mort; les noms seulement sont changez. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour meriter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte toi, il est tems d'aller chercher ton pere: Avant que de le trouver, helas! que tu verras répandre de sang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hesperie! souviens-toi des conseils du sage Mentor, pourvû que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples & dans tous les siécles.

Il dit, & auſſi-tôt il conduiſit Telemaque vers la porte d'yvoire par où l'on peut ſortir du tenebreux Empire de Pluton. Telemaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer, & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le Camp des Alliez, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſperoient plus de le revoir.

Fin du Huitiéme Livre.





SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIE'ME.

TElemaque revient à l'armée, il y a un second Combat contre Adraste, il se bat avec lui, Adraste succombe & demande la vie, Telemaque la lui accorde, mais le traître après l'avoir reçûë tire contre Telemaque une fléche qui ne l'atteint pas : Telemaque revient sur lui, le terrasse, & lui ôte la vie. La guerre finit ainsi, après laquelle la plûpart des Rois liguez viennent à Salente voir les nouveaux établissemens de Mentor, & apprendre par son exemple à gouverner chez eux.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIE'ME.

CEpendant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour déliberer s'il faloit s'emparer de Venuse: C'étoit une Ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens. Ceux-ci étoient entrez contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette irreligion. Adraste pour les appaiser avoit mis cette Ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent & la garnison Lucanienne & celui qui la commandoit; de façon que les Lucaniens n'avoient pas plus d'autorité effective que lui dans Venuse, & les

Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompez dans cette negociation. Un Citoyen de Venuse, nommé Demophante, avoit offert secretement aux Alliez de leur livrer la nuit une des portes de la Ville. Cét avantage étoit d'autant plus grand, qu Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre & de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit pris. Philoctete & Nestor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une si heureuse occasion, tous les Chefs entraînez par leur autorité, & ébloüis par l'utilité d'une si facile entreprise applaudissoient à ce sentiment; mais Telemaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner. Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a merité d'être surpris & trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse vous ne ferez que vous mettre en possession d'une Ville qui vous appartient, puis qu'elle est aux Apuliens; qui sont un des peuples de vôtre ligue. J'avoüe que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste qui a mis cette Ville en dépôt, a corrompu le Commandant & la Garnison pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprens comme vous que si vous preniez Venuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du Château où sont tous les preparatifs d'Adraste, & qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable, mais ne vaut-il pas mieux perir que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de Rois liguez pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir.

Quoi!

Quoi! l'Hesperie entiere soûtenuë de tant de Colonies Grecques, & de Heros revenus du siege de Troye, n'a-t'elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraste que la perfidie & le parjure? Vous avez juré par les choses les plus sacrées que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompuë par l'argent d'Adraste, je le crois comme vous, mais cette Garnison est à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéïr, elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrez dans Venuse, le traité subsiste; vôtre serment n'est point oublié des Dieux; ne gardera-t'on les paroles données que quand on manquera de pretextes plausibles pour les violer? Ne sera-t'on fidele & religieux pour garder les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant la foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchez de vôtre réputation & de vôtre interêt. Si vous montrez au monde cet exemple pernicieux de manquer de parole & de violer vôtre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous & de vous detester? Qui pourra desormais dans les necessitez les plus pressantes se fier à vous? Quelle sureté pourrez vous donner quand vous voudrez être sinceres, & qu'il vous importera de persuader à vos voisins vôtre sincerité? Sera-ce un traité solemnel? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? Eh! ne sçaura-t'on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous esperez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sureté que la guerre à vôtre égard; tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte,

ou déclarée. Vous serez l'ennemi perpetuel de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins : Toutes les affaires qui demandent de la reputation, de la probité & de la confiance, vous deviendront impossibles ; vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez. Voici ; ajoûta Telemaque, un interêt encore plus pressant, qui doit vous fraper, s'il vous reste quelque sentiment & quelque prévoyance ; c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute vôtre ligue & va la ruïner, vôtre parjure va faire triompher Adraste. A ces paroles toute l'assemblée émûë lui demandoit, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pourroit la ruïner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la societé & de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidelité pour un grand interêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper ? Où en serez-vous ? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prevenir les artifices de son voisin par les siens ? Que devient une ligue de tant de peuples lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une déliberation commune, qu'il est permis de surprendre son voisin & de violer la foi donnée ? Quelle sera vôtre défiance mutuelle, vôtre division, vôtre ardeur à vous détruire les uns les autres ? Adraste n'aura plus besoin de vous détruire, vous vous détruirez assez vous-mêmes, vous justifierez ses perfidies. O Rois sages & magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'experience sur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme : Si vous tombiez

biez dans les plus fâcheuses extrémitez où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous relever par vôtre vigilance & par les efforts de vôtre vertu : car le vrai courage ne se laisse jamais abattre ; mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur & de la bonne foi ; cette perte est irreparable, vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser : Que craignez vous ? N'avez vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Vôtre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plûtôt que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adraste est dans nos mains, pourvû que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Lorsque Telemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses levres, & avoit passé jusqu'au fond des cœurs : il remarqua un profond silence dans l'assemblée, chacun encensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement : L'étonnement étoit peint sur les visages ; enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu ; les uns regardoient les autres, & n'osoient parler les premiers ; on attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, & chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens : enfin le grave Nestor prononça ces paroles ; Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, & Minerve qui a tant de fois inspiré vôtre pere, a mis dans vôtre cœur le conseil sage & genereux que vous avez donné ; je ne regarde point vôtre jeunesse, je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire ; vous avez parlé pour la

vertu sans elle les plus grands avantages sont de vrayes pertes, sans elle on s'attire bien-tôt la vangeance de ses ennemis, la défiance de ses Alliez, l'horreur de tous le gens de bien, & la juste colére des Dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens, & ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par nôtre courage. Il dit, & toute l'assemblée applaudit à ces sages paroles; mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, & on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bien-tôt une autre question dans le conseil des Rois, où il n'aquit pas moins de gloire. Adraste toûjours cruel & perfide envoya dans le camp un Transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus celebres Chefs de l armée: sur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Telemaque qui étoit déja la terreur des Dauniens. Telemaque qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vû Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les avantures de ce Heros: il le nourrissoit & tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste, mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre Transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des Alliez, & pour l'assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Telemaque dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris avoüa sa trahison, on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis, mais Acante profondément dissimulé & intrepide, se défendoit

doit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration. Plusieurs des Rois furent d'avis de sacrifier Acante, dans le doute, à la sureté publique; il faut, disoient-ils, le faire mourir; la vie d'un seul homme n'est rien pour sauver celle de tant de Rois: Qu'importe qu'un innocent perisse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes? Quelle maxime inhumaine! Quelle politique barbare! répondit Telemaque; Quoi vous êtes si prodigues du sang humain! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau! vous êtes donc des loups cruels & non pas des Pasteurs, du moins vous n'êtes Pasteurs que pour égorger le troupeau au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès qu'on est accusé, un soupçon mérite la mort: les innocens sont à la merci des envieux & des calomniateurs; & à mesure que la défiance tirannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes. Telemaque disoit ces paroles avec une autorité & une vehemence qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit: Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix là; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois perir injustement dans le doute: mais écoutez, ô vous! qui étant établis Rois, c'est à dire Juges des peuples, devez sçavoir juger les hommes avec justice, prudence, & moderation, laissez-moi interroger Acante en vôtre présence. Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion, il le presse sur une infinité de circon-

constances, il fit semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un Transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non; mais le visage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles, & Telemaque en conclut, qu'Acante pouvoit n'être pas coupable. Enfin voyant qu'il ne pouvoit tirer la vérité de son cœur, il lui dit: Donnez moi vôtre anneau, je veux l'envoyer à Adraste: A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarassé. Telemaque dont les yeux étoient toûjours attachez sur lui, l'apperçut, il prit cet anneau: Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien artificieux, nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller secretement de vôtre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye vôtre intelligence avec Adraste, on vous fera perir impitoyablement par les tourmens les plus cruels; si au contraire vous avoüez dès à présent vôtre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une Ile de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoüa tout, & Telemaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des Iles Echinades, où il vécut en Paix. Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des Alliez, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. il le pouvoit, car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus rien la sienne: cet homme ne respiroit que la vangeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduëment, & qui étoit égale en beauté à Venus même; il avoit des intelligences secretes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favorisé dans cette en-

treprise par plusieurs Capitaines Dauniens ; mais il croyoit nécessaire que les Rois Alliez attaquassent en même tems le Camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver & enlever sa femme ; que s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi, il étoit content de perir. Aussi tôt que Dioscore eut expliqué aux Rois son dessein, tout le monde se tourna vers Telemaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir ; quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, nôtre seul interêt suffiroit pour la rejetter ; dès que nous l'aurons autorisée par nôtre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sureté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace & le faire retomber sur les Rois Alliez ; la guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse & la vertu ne seront d'aucun usage ; on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste ; J'avouë que ce Roi ne le mérite pas, mais toute l'Hesperie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimez. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie. Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui fremit du peril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la generosité de ses ennemis : car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le loüer. Cette action noble des Alliez rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, & de toutes ses cruautez ; il cherchoit à rabaisser la generosité de ses enne-

ennemis ; & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il lui devoit la vie ; mais les hommes corrompus s'endurcissent bien tôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la reputation des Alliez augmentoit tous les jours, crût qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante ; comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, & il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu ; à peine *l'aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses*, que le jeune Telemaque prevenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, & mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottans brilloit *déja sur sa tête, & sa cuirasse sur son dos* éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée, il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, & sur son visage une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit, & tous les Rois oubliant leur âge & leur dignité, se sentoient entraînez par une force superieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs : Tout cede à celui que Minerve conduit insensiblement par la main ; son action n'avoit rien d'impetueux ni de precipité ; il étoit doux, tranquille, patient, toûjours prêt à écouter *les* autres, & à profiter de leurs conseils, mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignez, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarassant de rien, & n'embarassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes,

tes, prévenant les difficultez, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par tout la liberté & la confiance: donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples & les plus clairs, il le répetoit pour mieux instruire celui qui devoit l'executer; il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris: il lui faisoit ensuite expliquer familierement comment il avoit compris ses paroles, & le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ses vûës, il ne le faisoit partir qu'aprés lui avoir donné quelque marque d'estime & de confiance pour l'encourager; Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour reüssir; mais ils n'étoient point gênez par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succès: car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge & enflammé par les premiers rayons du Soleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naissant; toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement; c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'appareil fremissant de la guerre à semer la rage dans tous les cœurs; la campagne étoit pleine de piques herissées, semblables aux épics, qui couvrent les sillons fertiles dans le tems des moissons; déja s'élevoit un nuage de poussiere, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre & le Ciel; la nuit, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient. A peine les premiers traits étoient jettez, que Telemaque levant les yeux & les mains vers le Ciel, prononça ces paroles. O Jupiter

ter pere des Dieux & des hommes, vous voyez de nôtre côté la justice & la paix, que nous n'avons point eu de honte de rechercher ! C'est à regret que nous combattons, nous voudrions épargner le sang des hommes, nous ne haïssons point cet ennemi même, quoi qu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez & décidez entre lui & nous; s'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains; s'il faut délivrer l'Hesperie & abattre le Tyran, ce sera vôtre puissance & la sagesse de Minerve vôtre fille, qui nous donnera la victoire; la gloire vous en sera dûë; c'est vous qui la balance en main reglez le sort des combats, nous combattons pour vous; & puis que vous étes Juge, Adraste est plus vôtre ennemi que le nôtre; si vôtre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une Hecatombe entiere ruisselera sur vos autels. Il dit & à l'instant il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressez des ennemis, il rencontra dabord Periandre Locrien couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Silicie, pendant qu'il y avoit voyagé; il étoit armé comme Hercule d'une massuë énorme, sa force & sa taille le rendoient semblable aux Geants; dès qu'il vit Telemaque il méprisa sa jeunesse & la beauté de son visage; C'est bien à toi, dit il, jeune effeminé, à nous disputer la gloire des combats; Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massuë noüeuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire, chacun craint le coup de sa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulysse, mais il se détourne du coup, & se lance sur Periandre avec la rapidité d'une aigle qui fend les airs; la massuë en tombant brise la rouë d'un char auprès de celui de Telemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait

trait Periandre à la gorge; le sang qui coule à gros boüillans de sa large playe étouffe sa voix; ses chevaux fougueux ne sentant plus sa main defaillante, s'emportent çà & là, les rênes flotant sur leur cou; il tombe de dessus son char, les yeux déja fermez à la lumiere, & la pâle mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Telemaque eut pitié de lui, il donna aussi-tôt son corps à ses domestiques, & garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec sa massuë. Aussi-tôt il cherche Adraste dans la mêlée; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans: Hilée qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil, & nourris dans les vastes prairies qu'arrose Lauside: Demoleon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceste: Cranter qui avoit été hôte & ami d'Hercule, lors que ce fils de Jupiter, passant par l'Hesperie, y ôta la vie à l'infame Cacus: Menecrate qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte, Hyppocon Salapien qui imitoit l'adresse & la bonne grace de Castor pour mener un cheval; le fameux chasseur Eurimede toûjours teint du sang des Ours & des Sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Appenin, qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fleches: Nicostrate vainqueur d'un Geant, qui vomissoit le feu dans les rochers du Mont Gargan: Eleante qui devoit épouser la jeune Pholoé fille du fleuve Liris; elle avoit été promise par son pere à celui qui la delivreroit d'un serpent aîlé, qui étoit né sur le bord du fleuve, & qui devoit la devorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un Oracle: Ce jeune homme par un excès d'amour se dévoüa pour tuer le monstre, il réüssit, mais il ne pût

goûter le fruit de sa victoire, & pendant que Pheloé se préparant à un doux hymenée, attendoit impatiemment Eleanthe, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ses jours; elle remplit de ses gemissemens les bois & les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux, elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoûtumé de cueillir, & accusa le Ciel d'injustice: comme elle ne cessoit de pleurer nuit & jour, les Dieux touchez de ses regrets, & par les prieres du fleuve, mirent fin à sa douleur: A force de verser des larmes, elle fut tout à coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celle du Dieu son pere; mais l'eau de cette fontaine est encore amere; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cyprès sur ces tristes bords.

Cependant Adraste qui apprit que Telemaque répandoit de tous côtez la terreur, le cherchoit avec empressement; il esperoit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, & d'une audace extraordinaires, ausquels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire perir Telemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eut rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Telemaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer: Adraste crut voir & entendre Telemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une coline; où il y avoit une foule de combatans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang;

mais

mais au lieu de Telemaque, il trouve le vieux Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hasard quelques traits inutiles. Dans sa fureur il veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor: alors une nuée de traits obscurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée, la terre gemissoit sous un monceau de corps morts, des ruisseaux de sang couloient de toutes parts; Bellone & Mars avec les furies infernales, vêtuës de robes toutes dégoutantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, & renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs: ces Divinitez ennemies de l'homme repoussoient loin des deux partis la pitié genereuse, la valeur moderée, la douce humanité; ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnez les uns sur les autres, que massacre, vangeance, desespoir & futeur brûtale: la sage & invincible Pallas elle-même l'ayant vû, fremit, & recula d'horreur. Cependant Philoctete marchant à pas lents, & tenant dans sa main les fléches d'Hercule, se hâtoit d'aller au secours de Nestor. Adraste n'ayant pû atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, ausquels il avoit fait mordre la poussiere; déja il avoit abbatu Eusilas si leger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, & qu'il devançoit dans son païs les plus rapides flots de l'Eurotos & de l'Alphé. A ses pieds étoient tombez Eutiphon plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hyppolite; Pterelas qui avoit suivi Nestor au siege de Troye, & qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage & de sa force; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçû secretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes

de formes ; en effet, il étoit si souple & si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes ; mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, & son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorez pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement: sa vieillesse l'avoit quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soûtenoit avec ardeur le combat pour éloigner le peril de son pere ; mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu. Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daunien devoit succomber, mais il l'évita : & pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre, ses entrailles commencerent à sortir avec un ruisseau de sang, son tein se flêtrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prez ; ses yeux étoient déja presque éteints, & sa voix défaillante. Alice son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soûtint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere ; là il voulut parler & donner les dernieres marques de sa tendresse, mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils, il remplissoit l'air de ses cris, & ne pouvoit souffrir la lumiere : Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere & d'avoir vécu si longtems !

tems ! Helas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage d'Etolie, ou au premier siege de Troye ? Je serois mort avec gloire & sans amertume, maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée & impuissante, je ne vis plus que pour les maux, je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! ô mon fils ! ô mon cher Pisistrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me consoler, je ne t'ai plus, rien ne me consolera, tout est fini pour moi, l'esperance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfans, je croi que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort de l'un r'ouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur ! Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? Qui recueillira mes cendres ? O cher Pisistrate, tu es mort comme ton frere en homme de courage, il n'y a que moi qui ne puis mourir ! En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on lui arrêta la main, & on lui arracha le corps de son fils ; & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste & Philoctete se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un Lion & d'un Leopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les Campagnes qu'arrose le Cocite : les menaces, la fureur guerriere, & la cruelle vangeance éclatent dans leurs yeux farouches, ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits, tous les combattans les regardent avec effroi : déja ils se voyent l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fléches terribles qui n'ont jamais manqué leur

 coup

coup dans ses mains, & dont les blessures sont irremediables; mais Mars qui favorisoit le cruel & intrepide Adraste, ne pût souffrir qu'il perit si-tôt, il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, & multiplier le carnage; Adraste étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes & pour verser leur sang: dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combatirent au siege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque, elle lui perça le cœur: aussi-tôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des tenebres de la mort: sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante seme l'horison, se flêtrit, une paleur affreuse ternit ses joües, ce visage si tendre & si delicat tout à coup se défigura, Philoctete lui même en eut pitié, tous les combattans gemirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, & ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon trainez dans la poussiere: Philoctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang & ses forces, son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir & à renouveller ses douleurs: car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pû le guerir entierement: le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier & le plus adroit de tous les Thebaliens, qu'il avoit menez avec lui pour fonder Philelie, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abbatu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui resister ni retarder la victoire, tout tombe,

be, tout s'enfuit, c'est un torrent, qui ayant surmonté les bords entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Telemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le desordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traversant les vastes campagnes, les bois, les montagnes, & les fleuvës mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des Chasseurs.

Telemaque gemit, l'indignation paroît dans ses yeux, & il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger & de gloire; il court pour soûtenir les siens, il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussiere: de loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées. Minerve avoit mis je ne sçai quoi de terrible dans ses yeux & dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent: jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort; le cri de Telemaque porte le courage & l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis, Adraste même a honte de se sentir troublé, je ne sçai combien de funestes presages le font fremir, & ce qui l'anime est plûtôt un desespoir qu'une valeur tranquille; trois fois ses genoux tremblans commencerent à se dérober sous lui, trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit, une pâleur de defaillance & une sueur froide se repandoit dans tous ses membres, sa voix enroüée & hesitante ne pouvoit achever aucune parole, ses yeux pleins d'un feu sombre & étincelant paroissoient sortir de sa tête, on le voyoit comme Oreste agité par les furies, tous ses mouvemens étoient convulsifs, il croyoit voir les Dieux irritez & entendre une voix sourde qui sortoit du

fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare, tout lui fait sentir une main celeste & invisible suspenduë sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper, l'esperance étoit éteinte au fond de son cœur, son audace se dissipoit comme la lumiere du jour disparoît quand le Soleil se couche dans le sein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit: l'impie Adraste trop long-tems souffert sur la terre, trop long-tems, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniere heure, il court forcené au devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le desespoir, marchent avec lui; à peine voit-il Telemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre & les tourbillons de flâmes qui sortent du noir Phlegeton prêtes à le devorer: il s'écrie, & sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole, tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux ouvre la bouche & fait des efforts pour parler: mais la parole lui manque toujours & il la cherche en vain. D'une main tremblante & precipitée Adraste lance son dard contre Telemaque: celui-ci intrepide & paisible comme l'ami des Dieux se couvre de son bouclier; il semble que la victoire le couvrant de ses aîles tient déja une couronne suspenduë au dessus de sa tête; le courage doux & paisible reluit dans ses yeux; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroit sage & mesuré au milieu des plus grands perils; le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier; alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Telemaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, & laisse son dard inutile: quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combatans en si-

lence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, & on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre : les deux glaives brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois & portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent : les deux combattans s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout à coup, & enfin se saisissent : le lierre en naissant au pied d'un ormeau n'enserre pas plus étroitement le tronc dur & noüeux par ses rameaux entrelassez jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force : Telemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi & pour l'ébranler, il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain ; dans le moment où il la cherche, Telemaque l'enleve de terre & le renverse sur le sable ; alors cet impie qui avoit toûjours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort, il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire, il tâche d'émouvoir la compassion de Telemaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux, ils me punissent comme je l'ai merité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois, elle me condamne, mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de vôtre pere qui est loin d'Ithaque, & qu'il touche vôtre cœur.

Telemaque qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussi tôt ; Je n'ai voulu que la victoire & la paix des Nations que je suis venu secourir, je n'aime point à répandre le sang ; Vivez donc, Adraste, mais vivez pour reparer vos fautes, rendez tout ce que vous avez usurpé, rétablis-

sez le calme & la justice sur les bords de la grande Hesperie que vous avez soüillé par tant de massacres & de trahisons : vivez, & devenez un autre homme ; apprenez par vôtre chûte que les Dieux sont justes, que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent en cherchant la felicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le mensonge, qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple & constante vertu ; donnez nous pour ôtage vôtre fils Metrodore avec douze des principaux de vôtre nation. A ces paroles Telemaque laisse relever Adraste, & lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi ; mais aussi-tôt Adraste lui lança un second dart fort court qu'il tenoit caché ; le dard étoit si aigu & lancé avec tant d'adresse, qu'il eut percé les armes de Telemaque, si elles n'eussent été divines. En même tems Adraste se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite de Telemaque : alors celui-ci s'écrie, Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ! l'impie ne se sauve que par la trahison : celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort : au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se presentent à son passage ; mais tout à coup Telemaque prompt comme la foudre, que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne, il ne l'écoute plus, quoi que l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de ~~la bonté de son~~ cœur.

Il

Il lui enfonce son glaive & le precipite dans les flâmes du noir Tartare : digne châtiment de ses crimes.

A peine Adraste fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur Chef, se réjouïrent de leur délivrance ; ils tendirent les mains aux Alliez en signe de paix & de reconciliation. Metrodore fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement ; mais un esclave complice de ses infamies & de ses cruautez, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre interêt : il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des Alliez, esperant une grande recompense d'un crime qui finissoit la guerre : mais on eut horreur de ce scelerat, & on le fit mourir. Telemaque ayant vû la tête de Metrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, & d'un naturel excellent, que les plaisirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne pût retenir ses larmes. Helas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prosperité pour un jeune Prince ; plus il a d'élevation & de vivacité, plus il s'égare & s'éloigne de tous sentimens de vertu, & maintenant je ferois peut-être de même si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, & les instructions de Mentor ne m'avoient appris, á me moderer.

Les Dauniens assemblez demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un Roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit chargé la Royauté ; ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran ; ils venoient en foule baiser la main de Telemaque qui avoit été trempée

dans le sang de ce monstre, & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hesperie, & qui faisoit trembler tant de peuples, semblable à ces terrains qui paroissent fermes & immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par dessous. Longtems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle, cependant tous les soûtiens soûterrains sont détruits peu à peu, jusques au fondement & tout à coup le terrain s'abaisse & ouvre un abyme. Ainsi une puissance injuste & trompeuse, quelque prosperité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds, la fraude & l'inhumanité sapent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité illegitime : on l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déja plus, elle tombe de son propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soûtiens de la bonne foi & de la justice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inesperée, & les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne pût se trouver dans ces conseils, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit flétri son cœur, comme la pluye abat & fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes : ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient se tarir ; loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil qui charme les plus cuisantes peines ; l'esperance qui est la vie du cœur de l'homme,

me étoit éteinte en lui : toute nourriture étoit amere à cet infortuné Vieillard, la lumiere même lui étoit odieuse, son ame ne demandoit plus qu'à mourir, & qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Plutou ; tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défaillance étoit dégouté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gemissemens & des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire : O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce, ô mon cher fils ! je ne désirè plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx : puis il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gemissant, levant les mains & les yeux noyez de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblez attendoient Telemaque qui étoit auprès de Pisistrate ; il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains, il y ajoûtoit des parfums exquis & versoit des larmes ameres. O mon cher compagnon, lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vû à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hesperie ; Je te dois mille & mille soins, je t'aimois, tu m'aimois aussi ; j'ai connu ta valeur, elle avoit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Helas ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle d'Achille ! Oüi, ta sagesse & ton éloquence dans un âge meur auroit été semblable à celle de ce Héros admiré de toute la Grece ! Tu avois déja cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit resister quand tu parlois : ces manieres naïves de raconter ; cette sage moderation, qui est un charme pour ap-

paiser les esprits irritez ; cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conseils: quand tu parlois, tous prétoient l'oreille ; tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison, ta parole simple & sans faste couloit doucement dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Helas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures nous sont enlevez pour jamais ! Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus, il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Helas ! si tu avois fermé les yeux de Nestor, & non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, & il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles Telemaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate ; il le fit étendre sur un lit de pourpre, où la tête panchée sur l'épaule avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, & poussé vers le Ciel des rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron, il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere feconde qui nourrit ses tiges dans son sein, il languit, sa verdure s'efface, il ne peut plus se soutenir, il tombe, ses rameaux qui cachoient le Ciel, traînent sur la poussiere, flétris & dessechez, il n'est plus qu'un tronc abattu & dépoüillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proye à la mort étoit déja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal : déja la flamme montoit vers le Ciel, une troupe de Pyliens, les yeux baissez & pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement ; le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or, & Telemaque qui prend soin de tout confie cette Urne comme un grand tresor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres,

dres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé; Gardez les pour ſon pere, mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force pour les demander: ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Enſuite Telemaque entra dans l'aſſemblée des Rois liguez, où chacun garda le ſilence pour l'écouter, dès qu'on l'apperçût, il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les loüanges qu'on lui donna par des acclamations publiques, ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent ſa honte, il auroit voulu ſe pouvoir cacher: ce fut la premiere fois qu'il parut embaraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnât plus aucune loüange: Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu, mais c'eſt que je crains de les aimer trop; elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux mêmes, elles les rendent vains & preſomptueux; il faut les mériter & les fuïr, les meilleures loüanges reſſemblent aux fauſſes; les plus méchans de tous les hommes qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe ſont fait le plus loüer par des flateurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loüé comme eux? Les bonnes loüanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité: Epargnez-moi donc, ſi vous m'eſtimez, & ne me loüez pas comme un homme amoureux de loüanges.

Après avoir parlé ainſi, Telemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſqu'au Ciel, & par un air d'indifference il arrêta bien-tôt les éloges qu'on lui faiſoit. On commença à craindre de le fâcher en le loüant, mais l'admiration augmenta, tout le monde ſçachant la

tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres, il est l'ami des Dieux, & le vrai Heros de nôtre âge: Il est au dessus de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est homme, il est bon, il est ami, il est tendre, il est compatissant, il est bienfaisant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices de ceux qui vivent avec lui, il s'est défait de sa hauteur, de son indifference & de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerons toutes nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roi aux Daunieus. La plûpart des Princes, qui étoient daus le conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce païs comme une terre conquise: on offrit à Telemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpos, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cerés, les doux présens de Bacchus, & les fruits toûjours verds de l'olivier consacré à Minerve: cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes & les rochers affreux de Dulichie, & les bois sauvages de Zazanthe; ne cherchez plus ni vôtre pere qui doit être peri dans les flots au Promontoire Caphanée, par la vangeance de Nauplius & par la colére de Neptune; ni vôtre mere que ses amans possédent depuis long-tems; ni vôtre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit

pa-

patiemment ces discours ; mais les rochers de Thrace & de Thessalie ne sont pas plus sourds & plus insensibles aux plaintes des amans desesperez, que Telemaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses ni de délices ; qu'importe de posséder une plus grande étenduë de terre & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus d'embarras & moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages & les plus moderez, sans y ajoûter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, ne regardant que sa propre autorité, ses plaisirs & sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fleau du genre humain : quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vrayes regles pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur, on n'en a que la peine qui est infinie, & on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, & d'enlever ceux du voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoi que je n'en aye jamais gouverné, ajoûtoit Telemaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les Villes & les Royaumes ; je suis donc content de ma pauvre Ithaque quoi qu'elle soit petite & pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvû que j'y regne avec justice, pieté & courage, encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon pere échapé à la fureur des vagues, y puisse regner jus-

jusqu'à à la plus extréme vieillesse, & que je puisse apprendre long-tems sous lui comment il faut vaincre ses passions pour sçavoir moderer celles de tout un peuple !

Ensuite il dit, Ecoutez, ô Princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour vôtre interêt : si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il leur est utile de conserver la bonne foi & de n'usurper jamais sur ses voisins : C'est ce qu'ils n'ont jamais pû comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage & moderé, vous n'aurez rien à craindre d'eux, *ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné, ils vous devront la paix & la prosperité dont ils joüiront : ces peuples loin de vous attaquer vous beniront sans cesse, & le Roi & le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si* au contraire vous voulez partager leur païs entre vous, voici les malheurs que je vous prédis : Ce peuple poussé au desespoir recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté, & les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui ; si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, & vos prosperitez se dissiperont comme la fumée : le conseil & la sagesse seront ôtez à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres ; vous vous flâterez, vous serez temeraires dans vos entreprises, vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité, vous tomberez tout à coup, & l'on dira de vous : Est-ce donc là ces peuples florissans qui devoient faire la loi à toute la terre ? & maintenant ils fuyent devant leurs ennemis, ils sont le joüet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait ; voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes & inhumains : de plus ; considerez que

si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réünissez contre vous tous les peuples voisins. Vôtre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hesperie, contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse; & c'est vous-même que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle; mais je suppose que vous soyez victorieux, & des Dauniens & de tous les autres peuples; cette victoire vous détruira: voici comment. Considerez que cette entreprise vous désunira tous; comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité sur les peuples pour faire le partage paisiblement; voilà la source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin: ne vaut-il pas bien mieux être juste & moderé, que de suivre son ambition avec tant de peril & au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on aquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas de biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O Princes! ô Rois! Vous voyez que je vous parle sans interêt; Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire & vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Telemaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vûë en nul autre, & que tous les Princes étonnez & en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp,

&

& qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armez. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît heroïque en lui, on void aisément qu'il a longtems souffert, & que son grand courage l'a mis au dessus de toutes ses souffrances. Dabord les peuples du païs qui gardent les côtes ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais après avoir tiré son épée avec un air intrepride, il a déclaré qu'il sçavoit se défendre, si on l'attaquoit, mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hospitalité. Aussi-tôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant, on l'a écouté, il a demandé à être mené vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hesperie, & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois assemblez.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit crû facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de Thrace ses troupes sanguinaires; il commença à parler ainsi;

O vous Pasteurs des peuples, qui étes sans doute assemblez ici pour défendre la patrie contre les ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune à persecuté. Fassent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs! Je suis Diomede Roi d'Etolie, qui blessai Venus au siege de Troye. La vangeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer m'a livré à la rage des vents & des flots, qui m'ont brisé plusieurs fois contre les écueils. L'inexorable Venus m'a ôté toute esperance de revoir mon Royaume, ma famille & cette douce lumiere du

du pais où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant de naufrages chercher sur ces rives inconnuës un peu de repos & une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, & sur tout Jupiter qui a soin des étrangers, si vous étes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes païs quelque coin de terre infertile, quelque sombre desert, ou quelques rochers escarpez pour y fonder avec mes compagnons une Ville qui soit du moins une triste image de nôtre patrie perduë. Nous ne demandons qu'un peu d'espace inutile: Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres, nous entrerons dans tous vos interêts, nous ne demandons qne la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainsi, Telemaque ayant les yeux attachez sur lui, montra sur son visage toutes les differentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il espera que ce seroit son pere. Aussitôt qu'il eut declaré qu'il étoit Diomede, le visage de Telemaque se flêtrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur soufle cruel. Ensuite les paroles de Diomede qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souflertes par son pere & par lui. Des larmes mêlées & de douleur & de joye coulerent sur ses joües, & il se jetta tout à coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prites les chevaux fameux de Rhesus, les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié; si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit

encore: mais helas! il ne vit point pour moi; j'ai abandonné Ithaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on sçait compatir aux peines des autres: quoi que je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle étoit vôtre gloire dans les combats) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs, après Achille, vous procurer quelque secours; ces Princes que vous voyez sont humains, ils sçavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité; le malheur ajoûte un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; *il leur manque quelque chose lors qu'ils n'ont jamais été malheureux : il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté*; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu : Laissez nous donc le soin de vous consoler; puis que les Dieux vous donnent à nous, c'est un present qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & sentoit son cœur tout émû; ils s'embrassoient comme s'ils avoient été liez d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentimens, & la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrasse aussi le grand fils de Tidée; ils se racontoient leurs tristes avantures; ensuite Philoctete lui dit: Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor, il vient

de perdre Pisistrate le dernier de ses enfans, il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mene vers le tombeau; Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abatoit son esprit & ses sens. Dabord Diomede pleure avec lui, & leur entrevûë fut un redoublement de douleur: mais peu à peu la presence de cet ami appaisa le cœur du Vieillard; on reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois assemblez avec Telemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Telemaque leur conseilloit de donner à Diomede le païs d'Arpos, & de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine qu'Adraste par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il esperoit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son Etat dans cette guerre contre tant de Nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus moderée avec ses voisins; mais les hommes qui haïssent la verité, haïssent aussi les gens qui ont de la hardiesse à la dire: Ils ne sont touchez, ni de leur sincerité, ni de leur zele, ni de leur desinteressement. Une prosperité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils; & sans les suivre, il ne laissoit pas de triompher tous les jours de ses ennemis, la hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toûjours la victoire dans son parti; tous les malheurs dont

Polydamas l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pas: Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toûjours des inconveniens, Polydamas lui étoit insuportable, il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude & dans la pauvreté. Dabord Polydamas fut accablé de cette disgrace, mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes; il devint sage à ses dépens; il se réjouït d'avoir été malheureux, il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la verité, à cultiver en lui les vertus secretes qui sont encore plus estimables que les éclatantes; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du Mont Gargan dans un desert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toît, un ruisseau qui tomboit de la montagne apaisoit sa soif, quelques arbres lui donnoient leurs fruits, il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ, il travailloit lui même avec eux de ses propres mains, la terre le payoit de ses peines avec usure, & ne le laissoit manquer de rien: il avoit non seulement les fruits & les legumes en abondance, mais encore toutes les fleurs odoriferantes: là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraine à leur perte: là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoi que patiens, fissent tomber Adraste; plus sa prosperité croissoit, plus il croyoit voir sa chute irremediable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absoluë, sont les avantcoureurs du renversement des Rois & des Royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joye, ni de l'avoir prévûë ni d'être delivré de ce tyran. Il gemit seulement par la crainte de voir les Dau-

niens dans la servitude. Voilà l'homme que Telemaque proposa pour faire regner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa valeur: car Telemaque selon les conseils de Mentor ne cessoit de s'informer des qualitez bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considerable, non seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner par tout, les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes Alliez eurent dabord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté; Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sçait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Telemaque leur répondit, Polydamas, il est vrai, sçait la guerre, mais il aime la paix, & voila les deux choses qu'il faut souhaiter: un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultez de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune experience; il a apris à gouter le bonheur d'une vie tranquille, il a condamné les entreprises d'Adraste, il en a prévû les suites funestes. Un Prince foible, & ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, & qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible & ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un Ministre flateur, inquiet & ambitieux: ainsi ce Prince aveuglé s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole, il vous reduira bien-tôt à cette extremité, qu'il faudra ou

que vous le fassiez perir, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, & en même tems plus juste & plus noble de répondre fidelement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoissons bien maintenant que les Princes Alliez veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puis qu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux & si capable de nous gouverner. Si on nous eut proposé un homme lâche, effeminé & mal instruit, nous aurions crû qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de nôtre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure & si articificieuse: mais le choix de Polydamas nous montre une veritable candeur; les Alliez sans doute n'attendent rien de nous que de juste & de noble; puis qu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de nôtre Nation: aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer un peuple si bienfaisant; Puissent se ressouvenir nos derniers Neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & de renouveller de generation en generation la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Esperie!

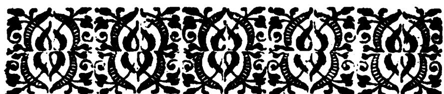
Telemaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les Campagnes d'Arpos, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un païs que vous n'occupez point; souvenez-vous

que

que tous les hommes doivent s'entr'aimer, que la terre est trop vaste pour eux, qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligez de leur établissement. Soyez touchez du malheur d'un Roi qui ne peut retourner dans son païs. Polydamas & lui étant unis ensemble par les liens de la justice & de la vertu qui sont seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir; Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à vôtre Nation un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel; Donnez aussi, puis que nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Telemaque, puis que c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi; aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son desert & pour le faire regner sur eux. Avant que de partir ils donnerent les fertiles plaines d'Arpes à Diomede pour y fonder un nouveau Royaume. Les Alliez en furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs fortifioit considerablement le parti des Alliez, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Fin du Neuviéme Livre.



SOMMAIRE

DU LIVRE DIXIE'ME.

Telemaque arrive à Salente & admire les changemens qui avoient été faits par les conseils de Mentor : il raconte ce qu'il a vû à la guerre d'Adraste, Mentor le fait convenir de ses fautes, & le prépare à voir bien-tôt son pere. Telemaque lui fait confidence de l'amour qu'il avoit conçû pour Antiope fille d'Idomenée: Mentor l'approuve & lui prédit qu'elle sera son Epouse. Telemaque demande un Vaisseau à Idomenée, qui le lui accorde. Il part & quitte le païs des Salentins. Dans le Vaisseau nouvelle instruction de Mentor. Pendant qu'ils parlent ils abordent à une Ile pour y faire de l'eau. Là ils trouvent un inconnu qui alloit de rocher en rocher & qui les évitoit. Telemaque se sent troubler sans en sçavoir la raison. Mentor ne lui declare que c'est Ulysse, qu'après qu'Ulysse a quitté cette Ile. Telemaque

que se plaint de Mentor, qui dans ce moment se change & redevient Minerve. Telemaque surpris d'admiration se jette à ses pieds, & lui rend graces. La Déesse le releve benignement, & lui donne des instructions pour la sagesse, pour la vertu, & pour le respect pour les Dieux. Elle disparoit, & laisse Telemaque penetré de ses bontez. Il part sur le champ, aborde à Ithaque, où il trouve Ulysse son pere chez le fidele Eumée.





LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIE'ME.



Elemaque les larmes aux yeux partit avec ses troupes, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage & inconsolable Nestor, & le fameux Philoctete, digne heritier des fléches d'Hercule. Le digne fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il esperoit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte & deserte, cultivée comme un beau jardin, & pleine d'ou-

vriers

vriers diligens ; il reconnut l'ouvrage de Mentor ; ensuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'Artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence ; Telemaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat & de la politesse : mais d'autres pensées occuperent aussi-tôt son esprit. Il vit de loin Idomenée avec Mentor. Aussi-tôt son cœur fut émû de joye & de tendresse : malgré tous les succès qu'il avoit eu dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fut pas content de lui, & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à lui reprocher. Dabord Idomenée embrassa Telemaque comme son propre fils ; ensuite Telemaque se jetta au col de Mentor & l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit, Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défier de vous-même : souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomtion dangereuse ; les fautes font rentrer l'homme en lui même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perduë dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de loüer les Dieux & de ne vouloir pas que les hommes vous loüent ; vous avez fait de grandes choses, mais avoüez la verité, ce n'est gueres vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venuës comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par vôtre promptitude, & par vôtre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au dessus de vous-même pour faire par elle ce que vous avez fait ? Elle

a tenu tous vos defauts en ſuſpens, comme Neptune quand il appaiſe les tempêtes, & ſuſpend les flots irritez.

Pendant qu'Idomenée parloit aux Crétois qui étoient revenus de la guerre, Telemaque écoutoit les ſages conſeils de Mentor. Enſuite il regardoit de tous côtez avec étonnement, & lui diſoit : Voici un changement dont je ne comprens pas la raiſon : eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres precieuſes ; les habits ſont ſimples, les bâtimens qu'on fait ſont moins vaſtes & moins ornez, les Arts languiſſent, la Ville eſt devenuë une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſoûriant ; Avez vous remarqué l'état de la campagne autour de la Ville ? Oüi, répondit Telemaque, j'ai vû par tout le labourage en honneur, & les champs défrichez. Lequel vaut mieux, ajoûta Mentor, ou une Ville ſuperbe en or & en argent avec une campagne negligée & ſterile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une Ville mediocre & modeſte dans ſes mœurs ? Une grande Ville d'artiſans occupez à amolir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un Royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps extenué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête ; c'eſt le nombre du peuple, & l'abondance des alimens qui fait la vraye force & la vraye richeſſe d'un Royaume. Idomenée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étenduë de ſon païs ; tout ſon païs n'eſt plus qu'une ſeule Ville ; Salente n'en eſt que le centre ; plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multi-

plient

plient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce & si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête : On n'a rejetté de cette Ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de l'attention pour les vrais besoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faste & dans la molesse. Ainsi Idomenée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouïssant cachoit une foiblesse & une misere qui eussent bien-tôt renversé son Empire ; maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement ; ces hommes accoûtumez au travail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains ; bien-tôt cet Etat que vous croyez déchû sera la merveille de l'Hesperie. Souvenez-vous, ô Telemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, ausquelles on n'apporte presque jamais aucun remede ; la premiere est une autorité injuste & trop violente dans les Rois ; la seconde est le luxe, qui corrompt les mœurs : quand les Rois s'accoûtument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontez, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout, mais à force de tout pouvoir, ils sapent le fondement de leur puissance ; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maximes de gouvernement, chacun à l'envi les flâte, ils n'ont plus de peuples, il ne leur reste que des esclaves. Qui leur dira la verité ? qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cede, les sages s'enfuyent, se cachent, & gemissent : il n'y a qu'une révolution soudaine & violente qui puisse ramener cette puissance débordée dans son cours naturel : Souvent même le coup qui pourroit la moderer l'a-

bat sans ressource ; rien ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin : semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup, si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idomenée étoit juste jusqu'au fond du cœur ; par cette autorité si flateuse il avoit été renversé de son Trône, mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous ayent envoyez ici pour le désabuser de cette puissance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes ; encore a-t-il falu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe ; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation ; on dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amolir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une Nation s'accoûtume à regarder comme des necessitez de la vie, les choses les plus superfluës : ce sont tous les jours de nouvelles necessitez qu'on invente, & on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politesse de la Nation. Ce vice qui en attire tant d'autres est loüé comme une vertu ; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple ; les proches parens du Roi veulent imiter sa magnificence ; les grands celle des parens du Roi, les gens mediocres veulent égaler les grands : car qui est-ce qui se fait justice ? les petits veulent passer pour mediocres, tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, & pour se prevaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte, & pour cacher leur pauvreté ; ceux même qui sont assez sages pour con-

condamner un si grand desordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruïne ; toutes les conditions se confondent, la passion d'aquerir du bien pour soûtenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures, il n'est plus question que d'être riche, on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir ; mais qui remediera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation, il faut lui donner de nouvelles loix; Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sçache par l'exemple de sa propre moderation faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, & encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisez dans une honnête frugalité ?

Telemaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil ; il sentoit la verité de ces paroles, & elles se gravoient dans son cœur comme un sçavant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, ensorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie & du mouvement. Telemaque ne répondit rien ; mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la Ville, ensuite il disoit à Mentor;

Vous avez fait d'Idomenée le plus sage de tous les Rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple ; j'avoüe même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter ; le hazard & la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre ; ces succès sont toûjours funestes & odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse celeste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au dessus

de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en esperer une solide, en ravageant la terre, & repandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joye sensible de voir Telemaque si desabusé des victoires, & des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fût enyvré de la gloire dont il étoit environné.

Ensuite Mentor ajoûta : il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon & loüable ; mais sçachez qu'on pourroit faire encore des choses meilleures. Idomenée modere ses passions, & s'applique à moderer son peuple ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quiter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-tems, il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs inveterées, & des preventions presque incurables : Heureux ceux qui ne se sont jamais égarez ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Telemaque, vous demanderont plus qu'à Idomenée, parce que vous avez connu la verité dès vôtre jeunesse, & que vous n'avez jamais été livré aux seductions d'une trop grande prosperité.

Idomenée, continuoit Mentor, est sage & éclairé ; mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas assez le gros de ses affaires ; l'habileté de celui qui est au dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même, c'est une vanité grossiere que d'esperer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant & en conduisant ceux qui gouvernent sous lui, il ne faut pas qu'il fasse le detail, car c'est faire la fonc-
tion

tion de ceux qui ont à travailler ſous lui ; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſçavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qu'il gouverne, de les diſcerner, de les corriger, de les moderer, de leur inſpirer une bonne conduite. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt defiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt une jalouſie pour les détails medioeres, qui conſume le tems & la liberté d'eſprit, neceſſaires pour les grandes choſes : pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre & repoſé ; il faut penſer à ſon aiſe dans un entier dégagement de toutes les expeditions d'affaires épineuſes ; un eſprit épuiſé par le détail, eſt comme la lie du vin qui n'a plus de force ni de délicateſſe : Ceux qui gouvernent par le détail ſont toûjours déterminez par le preſent ; ſans étendre leurs vûës ſur un avenir éloigné, ils ſont toûjours entraînez par l'affaire du jour où ils ſont, & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop : car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la ſuite & de la proportion ; manquer à ſuivre cette régle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder pour en compoſer une muſique douce & touchante ; c'eſt reſſembler auſſi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvû qu'il aſſemble de grandes colomnes, & beaucoup de pierres bien taillées, ſans penſer à l'ordre, & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne penſe pas qu'il faudra faire un eſcalier convenable ; quand il travaille

au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres; cet ouvrage loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte, car il fait voir que cet ouvrier n'a pas sçu penser avec assez d'étenduë pour concevoir à la fois le dessein general de tout son ouvrage, c'est un caractere d'esprit court & subalterne; quand on est né avec ce genie borné au détail, on n'est propre qu'à executer sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Telemaque, le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & des justes proportions comme l'architecture. Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre comme les hommes qui gouvernent par le détail sont mediocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoi qu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur; celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique: tout de même celui qui taille les colomnes, ou qui éleve un côté d'un bâtiment, n'est qu'un maçon; mais celui qui a pensé tout l'édifice, & qui a toutes les proportions dans sa tête est le seul architecte: ainsi ceux qui travaillent, qui expedient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai genie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien fait tout faire; qui pense, qui invente, qui prévoit l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prepare de loin, qui se roidit sans cesse pour luter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau, qui est attentif nuit & jour pour ne laisser

ser rien au hasard. Croyez vous Telemaque, qu'un grand peintre travaille assiduëment depuis le matin jusqu'au soir pour expedier plus promptement ses ouvrages ? Non cette gêne & cette sujettion éteindroit tout le feu de son imagination, il ne travailleroit plus de genie, il faut que tout se fasse irregulierement & par saillies, suivant que son goût le mene, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, & à preparer des pinceaux ? Non, c'est l'operation de ses éleves. Il se reserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la douceur, de la noblesse, de la vie, de la passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées, & les sentimens des Heros qu'il veut representer. Il se transporte dans les siecles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espece d'entousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Telemaque qu'il faille moins d'élevation, de genie, & d'efforts de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser & de choisir ceux qui travaillent.

Telemaque lui répondit, il me semble que je comprens tout ce que vous me dites; mais si les choses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous même qui vous trompez, repartit Mentor, ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance generale du gouvernement: les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toûjours comme à tâtons; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas, ils ne sçavent pas même précisément ce qu'ils cher-

chent, ni à quoi ils doivent tendre, ils ne sçavent que se défier, & se defient plûtôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent; au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes sçavans, ce qu'ils doivent vouloir, & les moyens d'y parvenir, ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, & s'ils entrent dans leurs vûës pour tendre au but qu'ils se proposent : dailleurs comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, *ils ont* l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vûë le gros de l'ouvrage, & pour observer s'ils avancent vers la fin principale; s'ils sont trompez, ils ne le sont du moins guere dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné & une ame basse; ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puis qu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irresolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper; on est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses mediocres; les grandes ne laissent pas de se terminer, & c'est la seule chose, dont un grand homme doit être en peine; il faut reprimer sévérement la tromperie quand on la découvre, mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être veritablement trompé.

Enfin Mentor dit à Telemaque : Les Dieux vous aiment, & vous preparent un regne plein de sagesse; tout ce que vous voyez ici est fait, moins pour la gloire d'Idomenée, que pour vôtre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce

que

que vous ferez un jour à Ithaque, si vous répondez par vos vertus, à vôtre haute destinée. Il est tems que nous songions à partir d'ici. Idomenée tient un Vaisseau prêt pour nôtre retour. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Telemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le faloit pour exercer sa vertu, & pour lui faire aquerir de l'experience.

Aussi-tôt Telemaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur une inclination qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des attachemens dans les lieux où je passe; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idomenée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez gueri dans l'Ile de Calipso; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé, le tems & l'absence n'ont pû l'effacer. Cette experience funeste m'apprend à me défier de moi-même; mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable; ce n'est point amour passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion; que je serois heureux si je passois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, & qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse; ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine & de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en

elle

elle de sa beauté : quand Idomenée lui ordonne de mener les danses des jeunes Cretoises au son des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de grace. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroit majestueuse & adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses Nymphes, elle seule ne le sçait pas, & tout le monde l'admire; quand elle entre dans le Temple des Dieux, & qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité, qui habite dans le Temple : avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vûë offrir des sacrifices, & détourner la colere des Dieux, quand il a falu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste presage. Enfin quand on la voit avec une troupe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, & qui inspire aux hommes les beaux arts ; elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail & l'ennuy par les charmes de sa voix, lors qu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux ; elle surpasse la plus exquise peinture, par la delicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui survivre ; je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoin que je suis prêt à partir, j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque ; si un autre la devoit posseder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse & amertume : mais enfin je la quitterai, quoi que je sçache que l'absence peut me la faire perdre ; je ne veux ni lui parler, ni parler à son pere de mon amour, car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à

ce

ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait declaré qu'il y consent ; vous pouvez reconnoître par là combien cet attachement est different de la passion dont vous m'avez vû aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit, ô Telemaque, je conviens de cette difference ; Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout, elle sçait se taire, elle agit de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté : quoi qu'elle ait soin de tout, & qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner (choses qui font haïr toutes les femmes) elle s'est renduë aimable à toute la maison, c'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni legereté, ni humeur comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, & on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut executer ; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage ; le cœur de son pere se repose sur elle comme un voyageur abattu par l'ardeur du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Telemaque, Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées, son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens, son imagination, quoi que vive, est retenuë par sa discretion, elle ne parle que pour la necessité, & si elle ouvre la bouche, la douce persuasion & les graces naïves coulent de ses lévres ; dès qu'elle parle, tout le monde se tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute

coute si attentivement ; à peine l'avons-nous entenduë parler. Vous souvenez-vous, ô Telemaque, d'un jour que son pere la fit venir ? elle parut les yeux baissez couverte d'un grand voile ; & elle ne parla que pour moderer la colére d'Idomenée qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves ; dabord elle entra dans sa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux ; & sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice & de compassion. Thetis, quand elle flate le vieux Nerée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irritez. Ainsi Antiope sans prendre aucune autorité, & sans se prévaloir de ses charmes maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Telemaque, vôtre amour pour elle est juste, les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loüe de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais sçachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettez, & auroit cessé de vous estimer ; elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son pere ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui remplisse toutes les bien-séances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, & qu'elle baisse plus les yeux depuis vôtre retour ? elle sçait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni vôtre naissance, ni vos avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous ; c'est ce qui la rend si modeste & si reservée : allons Telemaque, allons

vers Ithaque, il ne me reste plus qu'à vous faire trouver vôtre pere, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or; fut-elle bergere dans la froide Algide, au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente, vous serez trop heureux de la posseder.

Ces paroles enflâmerent le cœur de Telemaque d'un desir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idomenée de le laisser partir, le vaisseau étoit déja prêt, Mentor avoit eu soin de le faire preparer dès l'arrivée de Telemaque; mais Idomenée, qui avoit eu beaucoup de repugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une desolation à faire pitié, lors qu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison: là il soulageoit son cœur, en poussant des gemissemens, & en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir, le sommeil n'adoucissoit point ses plus cuisantes peines, il se dessechoit, il se consumoit par ses inquiétudes, semblable à un grand arbre qui couvre la terre de ses rameaux épaïs, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliez où la séve coule pour sa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre feconde se plaît à nourrir dans son sein, que la hache du Laboureur n'a jamais frapé, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flettrit, il se dépoüille de ses feüilles qui sont la gloire & son ornement, & il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches seches. Tel parut Idomenée dans sa douleur; Telemaque attendri n'osoit lui parler, il craignoit le jour du départ; il cherchoit des pretextes pour le retarder, & il seroit demeuré

long-

long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé: Vous étiez né dur & hautain, ne vous laissant toucher que de vos propres commoditez & de vos interêts, mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez par l'experience de vos maux à compâtir à ceux des autres; sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idomenée pour le faire consentir à vôtre départ, & je vous épargnerois l'embaras d'une conversation si fâcheuse; mais je ne veux point que la mauvaise honte ou la ferocité dominent vôtre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté, avec une amitié tendre & sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans necessité, il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entierement; c'est pour chercher cet adoucissement, répondit Telemaque, que j'aimerois mieux qu'Idomenée apris nôtre depart par vous que par moi. Mentor lui dit aussi-tôt: Vous vous trompez, mon cher Telemaque; vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode; & que toute la nature obéïsse à leur volonté; mais qui n'ont pas la force de resister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes & mécontens: Les peines & les miseres des hommes ne les touchent point, pourvû qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils

en entendent parler, ce discours les importune & les attriste : pour leur plaire il faut toûjours leur dire que tout va bien ; & pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joye: Faut-il reprendre, corriger quelqu'un, resister aux prétentions, & aux passions injustes d'un homme importun, ils en donneront toûjours la commission à une autre personne, plûtôt que de parler eux mêmes avec une douce fermeté ; dans ces occasions, ils se laisseroient plûtôt arracher les graces les plus injustes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de sçavoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir ; on les presse, on les importune, & on les accable, & on réüssit en les accablant. Dabord on les flatte, & on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance & qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene bien loin ; on leur impose le joug, ils en gemissent, ils veulent souvent le secoüer, mais ils le portent toute leur vie ; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernez, & ils le sont toûjours ; ils ne peuvent même se passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles mêmes aucun soutien, rampent toûjours autour du tronc de quelque grand arbre. Je ne souffriray point, ô Telemaque, que vous tombiez dans ce défaut qui rend un homme imbecile pour le gouvernement : vous qui étes si tendre pour n'oser parler à Idomenée, vous ne serez plus touché de ses maux, dès que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point la peine qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler à Idomenée, apprenez dans

cette

cette occasion à être tendre, & ferme tout ensemble; montrez lui vôtre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi d'un ton decisif la necessité de vôtre depart.

Telemaque n'osoit plus ni resister à Mentor, ni aller trouver Idomenée. Il étoit honteux de sa crainte, & n'avoit pas le courage de la surmonter: il hesitoit, il faisoit deux pas, & revenoit incontinent pour alleguer à Mentor quelque nouvelle raison de differer; mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faisoit disparoître tous ses beaux pretextes. Est-ce donc là, *disoit* Mentor en soûriant, ce vainqueur des Dauniens, ce liberateur de la grande Hesperie, ce fils du sage Ulysse qui doit être après lui l'oracle de la Grece? Il n'ose dire à Idomenée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuples d'Ithaque! combien seriez vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la mauvaise honte domine, & qui sacrifie les plus grands interêts à ses foiblesses sur les plus petites choses! Voyez, Telemaque, quelle difference il y a entre la valeur dans les combats & le courage dans les affaires; Vous n'avez point craint les armes d'Adraste, & vous craignez la tristesse d'Idomenée; voila ce qui deshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions; après avoir paru des Heros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres se soûtiennent avec vigueur. Telemaque sentant la verité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui même; mais à peine commence-t il à paroître dans le lieu où Idomenée étoit assis, les yeux baissez, languissans & abbattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre, ils n'osoient se regarder ils s'entendoient sans rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompit

pit le silence ; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idomenée pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foiblesse on m'abandonne : Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner, non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez vous aller, Telemaque ? Vôtre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque est en proye à vos ennemis, ils vous feront perir si vous y retournez : Quelqu'un d'entr'eux aura épousé vôtre mere : demeurez ici, regnez avec-moi, du moins laissez moi Mentor, qui est toute ma ressource : Parlez, répondez moi, n'endurcissez point vôtre cœur ; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprens combien les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Créte, lors que je perçai mon propre fils.

Enfin Telemaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne suis point à moi, les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir ; que voulez vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie qui me doit être encore plus chere que ma vie ? étant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce & tranquille, ni à suivre mes inclinations. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combatu pour vous contre Adraste avec les Alliez ? Il est tems que je songe à reparer mes malheurs domestiques ; Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses Destinées. Voulez-vous que je perde Mentor aprés avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere,

ni patrie assurée, il ne me reste qu'un homme sage & vertueux, qui est le précieux don de Jupiter; Jugez vous même si je puis y renoncer, & m'abandonner à moi-même? non, je mourrois plûtôt, arrachez-moi la vie, ce n'est rien, mais ne m'arrachez par Mentor.

A mesure que Telemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, & sa timidité disparoissoit. Idomenée ne sçavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lors qu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards & par ses gestes de faire pitié; dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles: Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la sagesse qui preside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyez ici pour sauver vôtre Royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philocles, que nous vous avons rendu, vous servira fidelement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toûjours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance & sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvû que vous ayez ce courage, nôtre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux; mais si la jalousie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à vôtre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils desinteressez, vous êtes perdu; ne vous laissez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philocles tout ce qu'il doit

faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de vôtre confiance. Je puis vous répondre de lui ; les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Telemaque ; chacun doit suivre courageusement sa destinée ; il est inutile de s'affliger ; si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Telemaque à son pere & à son païs, je reviendrai vous voir. Que pourrois je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre, je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois je jamais oublier la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignées ?

A ces mots Idomenée fut tout à coup changé, il sentit son cœur appaisé comme Neptune de son Trident appaise les flots seditieux & les plus noires tempêtes: il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible : c'étoit plûtôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur; le courage, la confiance, la vertu, l'esperance du secours des Dieux commencerent à renaître au dedans de lui. Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne se point décourager ; du moins souvenez vous d'Idomenée quand vous serez arrivé à Ithaque, où vôtre sagesse vous comblera de prosperité. N'oubliez pas que Salente fut vôtre ouvrage, & que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de resister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes, si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ay vû en vous, & si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans, allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus

heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste; Allez tous les deux, je n'ose plus parler; pardonnez mes soupirs ; Allez, vivez, soyez heureux, il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédez ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu assez le prix! jours trop rapidement écoulez vous ne reviendrez jamais : jamais mes yeux ne reverront ce qu'il voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philocles qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Telemaque voulut prendre Mentor par la main pour se tirer de celles d'Idomenée; mais Idomenée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Telemaque; il les regardoit, il gemissoit, il commençoit des paroles entre-coupées, & n'en pouvoit achever aucune.

On entend des cris confus sur le rivage couvert de Matelots; on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable commence à les enfler; Telemaque & Mentor ont pris congé du Roi qui les accompagne jusqu'au port, & qui les suit des yeux; cependant on leve les ancres, la terre semble s'enfuïr, & le Pilote experimenté apperçoit déja loin les montagnes de Lucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacez, & les monts Acrocerauniens qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasez par la foudre.

Pendant cette navigation, Telemaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les manieres du gouvernement que vous m'avez expliquées; dabord elles me paroissoient comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit & s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore, & qu'ensuite ils semblent sortir comme d'un cahos, quand la lumiere qui

croit insensiblement, les distingue, & leur rend leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les differens caractéres d'esprit, pour les choisir & les appliquer selon leurs talens; mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes. Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes pour les connoître; il en faut voir, & traiter avec eux. Ceux qui gouvernent doivent traiter avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes fonctions. Comment, mon cher Telemaque, avez-vous appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentez: tout de même, parlez souvent des bonnes & des mauvaises qualitez des hommes avec d'autres hommes sages & vertueux, qui ayent long-tems étudié leurs caractéres, vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, & ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a apris à connoître les bons & les mauvais Poëtes? C'est la frequente lecture, & la reflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est-ce qui vous a aquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les musiciens. Comment peut-on esperer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? & comment les connoîtra t-on si l'on ne vit jamais avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir tous en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choses indifferentes & preparées avec art; il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secretes qui y sont, de les tâter de tous côtez, de son-

der leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par sçavoir ce qu'ils doivent être ; il faut sçavoir ce que c'est que le vrai & solide mérite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en ont pas ; il faut avoir des principes certains de justice, de raison & de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables & vertueux ; il faut sçavoir les maximes d'un bon & sage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité : en un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe : pour juger, il faut avoir tout de même des principes constans ausquels tout se réduise ; il faut sçavoir précisément quel est le but de la vie humaine, & quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes, ce but unique & essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour soi, ce qui ne va qu'à satisfaire un orgueil tyrannique ; mais à se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons & heureux : autrement on marche à tâtons, & au hasard pendant toute la vie : on va comme un Navire en pleine mer, qui n'a point de Pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui toutes les côtes voisines sont inconnuës ; il ne peut faire que naufrage. Souvent les Princes, faute de sçavoir en quoi consiste la vraye vertu, ne sçavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes : la vraye vertu a pour eux quelque chose d'âpre, d'austére & d'indépendant qui les effraye ; ils se tournent vers la flaterie; dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu : Ils s'accoutument bien-tôt à croire qu'il n'y en a point de vraye sur la terre : car les bons connoissent bien les méchans, mais les méchans ne connoissent point les bons & ne peuvent pas croire qu'il y en ait ; de tels Princes ne

sçavent

sçavent que se défier de tout le monde également; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes, ils fuyent la lumiere, ils n'osent paroître dans leur naturel, quoi qu'ils ne veüillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être : car la curiosité maligne de leurs sujets pénetre & devine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens interessez qui les obsedent sont ravis de les voir inaccessibles, de noircir par d'infames rapports, & d'éloigner tout ce qui pourroit leur ouvrir les yeux; ils passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche; & craignant sans cesse d'être trompez, ils le sont toûjours inévitablement, & méritent de l'être. Lors qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, & tous leurs préjugés; on est à la merci des rapporteurs, nation basse & maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites; qui invente le mal plûtôt que de cesser de nuire, qui se jouë pour son interêt de la défiance & de l'indigne curiosité d'un Prince foible & ombrageux. Connoissez donc, ô mon cher Telemaque, connoissez les hommes; examinez les, faites les parler les uns & les autres, éprouvez les peu à peu, ne vous livrez à aucun, profitez de vos experiences : lors que vous aurez été trompé quelquefois dans vos jugemens, apprenez par là à ne juger promtement de personne, ni en bien, ni en mal : les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons dans leurs déguisemens; l'un & l'autre est très dangereux; ainsi vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, servez-vous en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture; ils ayment mieux de

l'estime & de la confiance que des tresors, mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toûjours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité & de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse & d'une bonté constante, trouve bien-tôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inferieures. Par les bons ausquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même.

Mais faut-il, disoit Telemaque, se servir des méchans quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois ? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une Nation agitée & en desordre, on trouve souvent des gens injustes & artificieux en autorité ; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont aquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scelerats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout soulever ; il faut bien s'en servir pour un tems ; mais il faut aussi avoir en vûë de les rendre peu à peu inutiles : pour la vraye & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, & vous tenir ensuite malgré vous par vôtre secret, chaine plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passageres. Traitez-les bien, engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidéles ; car vous ne les tiendrez que par là ; mais ne les mettez point dans vos déliberations les plus secretes, ayez toûjours un ressort prêt pour les remuer à vôtre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de vôtre cœur ni de vos affaires.

Quand

Quand un Etat devient paisible, reglé, conduit par des hommes sages & droits, dont vous êtes sûr, peu à peu les méchans dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles; alors il ne faut pas cesser de les bien traiter; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans: mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons; & tolerant en eux certaines foiblesses qu'on pardonne à l'humanité, il faut neanmoins reprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, & quoi que ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre & la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus & trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante; mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation, il est necessaire d'en former de nouveaux: Ce doit être, répondit Telemaque, un grand embaras; Point du tout, reprit Mentor, l'application que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, & qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation & l'esperance du succès les animoit au travail? Combien y a-t-il d'hommes que la misere & l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenses & les honneurs au genie & à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers!

Vous exercerez leurs talens, vous éprouverez l'étendüe de leur esprit, & la sincerité de leur vertu; Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux, vous les aurez suivis toute vôtre vie, vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi, ils apperçûrent un Vaisseau Pheacien qui avoit relâché dans une petite Ile deserte & sauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents se tûrent, les doux Zephirs mêmes semblerent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abatuës ne pouvoient plus animer le Vaisseau; l'effort des rameurs déja fatiguez, étoit inutile; il falut aborder en cette Ile, qui étoit plûtôt un écueil qu'une Ile propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme on n'auroit pû y aborder sans un grand peril. Ces Pheaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Telemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpez, le premier qu'il trouve il lui demande s'il n'a point vû Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi.

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas Pheacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste & abatu; il paroissoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la question de Telemaque: mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçû chez le Roi comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hospitalité; mais il n'y est plus, & vous l'y cherchez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisez souffrent enfin, qu'il puisse jamais saluër ses Dieux Penates. A peine cet étranger eût prononcé

noncé ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais; qui étoit sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit tristement la mer; fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroissant affligé de ne pouvoir partir. Telemaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit émû & étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui est plein d'amertume: je plains les malheureux depuis que je le suis, & je sens que mon cœur s'interesse pour cet homme, sans sçavoir pourquoi. Il m'a assez mal reçû, & je ne puis cesser neanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor soûriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes moderez, & sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prosperitez, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se joüer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne sçavent ce que c'est, c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vû la distance du bien & du mal, l'infortune seule peut leur donner de l'humanité & changer leur cœur de rocher en un cœur humain: alors ils sentent qu'ils sont hommes & qu'il faut ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lors que vous le verrez un jour souffrir! Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut-être malheureux par vôtre ambition, ou par vôtre faste, ou par vôtre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes

des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Telemaque étoit plongé dans la tristesse, & il lui répondit enfin : si toutes ces choses sont vrayes, l'état d'un Roi est bien malheureux ; il est l'esclave de tous ceux ausquels il paroit commander ; il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux ; il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier ; il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages & heureux ; l'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne, il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir ; son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obeïsse pour en donner l'exemple à ses sujets : à proprement parler il n'est que le défenseur des loix pour les faire regner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir ; il est l'homme le moins libre & le moins tranquille du Royaume. Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Telemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de monde ? Il corrige les méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il represente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t'il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au dessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'horreur & du mépris ; s'il est méchant, il ne peut-être que malheureux, car il ne sçauroit trouver aucune paix dans ses passions & dans sa vanité ; s'il est bon, il doit goûter le plus pur & le plus

solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Telemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi! disoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire! Mentor lui répondit: Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, & ne laisser pas de leur faire du bien; il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent; le bien qu'on fait n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent & le récompensent. De plus si la multitude est ingrate, il y a toûjours des hommes vertueux qui sont touchez de vôtre vertu. La multitude même, quoi-que changeante, ne laisse pas de faire une espece de justice à la veritable vertu: mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes? ne travaillez pas uniquement à les rendre puissans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette abondance les corrompt, ils n'en seront que plus méchans, & par consequent plus ingrats. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincerité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidelité, la moderation, le desinteressement. En les rendant bons vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnerez le veritable bien, qui est la vertu; si elle est solide, elle les attachera toûjours à celui qui la leur aura inspirée. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portez qu'à l'injustice, qu'à l'ambition, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le

Prince, ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire : que si au contraire il travailloit par ses exemples, & par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux à se consoler.

Pendant cette conversation Telemaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée ; le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Le vaisseau levoit déja ses voiles que le vent enfloit : on entendoit des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers qui avoient impatience de partir. Cet inconnu à qui Telemaque avoit parlé, avoit esté quelque tems au milieu de l'Isle, montant sur le sommet de tous les rochers, & considerant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Telemaque ne l'avoit point perdu de vûë & il ne cessoit d'observer ses pas. Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, descendit de ces rochers escarpez avec autant de vitesse & d'agilité qu'Appollon dans les forêts de Lycie, ayant noüé ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fléches les cerfs & les sangliers ; déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amere, & qui s'éloigne de la terre. Une impression secrete de douleur saisit le cœur de Telemaque, il s'afflige sans sçavoir pourquoy, les larmes coulent de ses yeux, & rien ne lui est si doux, que de pleurer. En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchez sur l'herbe, & profondément endormis ; ils étoient las & abatus ; le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit étoient répandus sur eux en plein jour par la puis-

sance de Minerve. Telemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Pheaciens avoient été si diligens à profiter du vent favorable; mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Pheacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Je ne sçay quoy tient ses yeux attachez vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée: il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, il est tout hors de lui même dans un transport semblable à celui des Menades, lorsqu'elles tiennent le Thirse en main, & qu'elles font retentir de leurs cris insensez les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodope à Ismare.

Enfin il revint un peu de cette espece d'enchantement; ses larmes recommencerent à couler de ses yeux, & alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Telemaque, de vous voir pleurer; la cause de vôtre douleur qui vous est inconnuë, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature qui parle & qui se fait sentir, c'est elle qui attendrit vôtre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse; il s'en va à Ithaque; déja il est bien prêt du port, & il revoit enfin ces lieux si long-temps desirez: vos yeux l'ont vû, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître; bien-tôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre vôtre reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a point été moins émû que le vôtre; il est trop sage pour se decouvrir à nul mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons & aux insultes des cruels amans de Penelope. Ulysse vôtre pere est le plus sage de tous les hommes; son cœur est comme

me un puits profond, on ne ſçauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la verité; & ne dit jamais rien qui la bleſſe, mais il ne la dit que pour le beſoin; & la ſageſſe, comme un ſceau tient toûjours ſes lévres fermées à toutes paroles inutiles. Combien de fois a-t'il été émû en vous parlant! Combien de fois s'eſt-il interrompu lui-même pour ne ſe point découvrir! Que n'a-t'il pas ſouffert en vous voyant! voilà ce qui le rendoit triſte & abatu.

Pendant ce diſcours Telemaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les ſanglots l'empêcherent même de répondre: enfin il s'écria: Helas! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſçai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez? Pourquoi l'avez vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître? Quel eſt donc ce miſtere? Serai-je toûjours malheureux? les Dieux irritez veulent-ils me tenir, comme Tantale, alteré, qu'une eau trompeuſe amuſe s'enfuyant de ſes lévres avides? Ulyſſe! Ulyſſe! m'avez-vous échapé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus: Peut-être que les amans de Penelope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient; Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui! ô Ulyſſe! ô Ulyſſe! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycene. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déja avec lui dans le port d'Ithaque, nous combatrions pour vaincre tous nos ennemis.

Men-

Mentor lui répondit en soûriant ; C'est pour exercer vôtre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce tems comme perdu, sçachez que c'est le plus utile de vôtre vie, car il vous exerce dans la plus necessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maitre de soi & des autres : l'impatience qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse. Celui qui ne sçait pas attendre & souffrir, est comme celui qui ne sçait pas se taire sur un secret ; l'un & l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses coursiers fougueux ; ils n'obéïssent plus au frein, ils se précipitent, & l'homme foible auquel ils échapent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptés & farouches dans un abime de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste ; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter ; il rompt les branches pour cüeillir le fruit avant qu'il soit meur, il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre, il veut moissonner quand le sage laboureur séme : tout ce qu'il fait à la hâte, est mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensez d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui se livre à ses desirs pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Telemaque, que les Dieux exercent tant vôtre patience. Les biens que vous esperez, se montrent à vous, & s'enfuyent comme un songe leger que le réveil fait disparoitre, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains,

échapent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, & les peines que vous souffrez en le cherchant.

Telemaque écoutoit ces paroles avec amertume; il regardoit la mer, mais il ne voyoit plus le vaisseau Pheacien; puis il raportoit ses yeux baignez de larmes sur Mentor, qui lui parloit; mais tout-à-coup il apperçût que le visage de Mentor prenoit une nouvelle figure; les rides de son front s'effaçoient, comme les ombres disparoissent, quand l'aurore de ses doits de rose ouvre les portes de l'Orient, & enflamme tout l'horison; ses yeux creux & austeres se changerent en des yeux bleux d'une couleur celeste, & pleins d'une flâme divine; sa barbe grise & négligée disparut; des traits nobles & fiers, mêlez de douceur & de grace, se montrerent aux yeux de Telemaque ébloüi; il reconnut un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclose au Soleil: on y voyoit la blancheur des Lys mêlée de roses naissantes; sur ce visage fleurissoit une éternelle jeunesse avec une majesté simple & negligée, une odeur d'ambroisie se répandoit de ses cheveux flotans, ses habits éclatoient comme de vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les sombres voutes du Ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre, elle couloit legerement dans l'air comme un oiseau le fend de ses aîles; elle tenoit de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes & les Nations les plus guerrieres. Mars même en auroit été effrayé; sa voix étoit douce & moderée, mais forte & insinuante; toutes ses paroles étoient des traits de feu qui perçoient le cœur de Telemaque; & qui lui faisoient ressentir je ne sçai quelle dou-

leur délicieuse; sur son casque paroissoit l'oiseau triste d'Athenes, sur sa poitrine brilloit la redoutable Egide. A ces marques Telemaque reconnut Minerve.

O Déesse ! dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere !... Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses lévres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impetuosité de sa bouche & du fond de son cœur. La divinité présente l'accabloit, & il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, & qui par l'agitation pénible de ses lévres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez moi pour la derniere fois : Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnuës, des guerres sanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme; je vous ai montré par des experiences sensibles les vrayes & les fausses maximes par lesquelles on peut régner: vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs: Car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, & s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme vôtre pere, les terres & les mers de vos tristes avantures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas, il ne vous reste plus qu'un court facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui, & obéïssez lui comme le moindre de ses sujets; donnez en l'exemple aux autres: il vous donnera pour épouse Antiope, & vous serez heureux

avec

avec elle pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse & la vertu. Lors que vous regnerez, mettez toute vôtre gloire à renouveller l'âge d'or, écoutez tout le monde, croyez peu de gens; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé: aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé: La crainte est nécessaire quand l'amour manque; mais il la faut toûjours employer à regret comme les remedes violens & dangereux. Considerez toûjours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre, prévoiez les plus terribles inconveniens, & sçachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, & à les mépriser quand ils deviennent necessaires; celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en porter tranquillement la vûë: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage & magnanime; Fuyez la molesse, le faste, la profusion; mettez vôtre gloire dans la simplicité; que vos vertus & vos bonnes actions soient les ornemens de vôtre personne & de vôtre Palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, & que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai bonheur; n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples: les biens qu'ils font s'étendent jusques dans les siécles les plus éloignez: les maux qu'ils font se multiplient de générations en générations jusqu'à la posterité la plus reculée. Craignez les Dieux, ô Telemaque, cette crainte est le plus grand tresor du cœur de l'homme, avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joye, les purs plaisirs,

la

la vraye liberté, la douce abondance, & la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvû que vous sentiez toûjours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous apreniez à marcher tout seul. Je ne me suis separé de vous en Phenicie & à Salente, que pour vous accoûtumer à être privé de cette douceur, comme on sévre les enfans lors qu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle disparut. Telemaque soûpirant, étonné & hors de lui-même, se prosterna en terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut son pere chez le fidéle Eumenes.

Fin du dixiéme & dernier Livre.

LES
AVANTURES
D'ARISTONOÜS.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

APrès les Avantures de Telemaque, on ne peut rien lire de plus tendre, ni de mieux touché que celles d'Aristonoüs. Il semble que la Nature elle même ait dicté ces deux charmans Ouvrages; Et comme le même esprit & la même simplicité y regnent également par tout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoi qu'ils ne soient pas de la même main, comme plusieurs personnes de bon goût me l'ont assuré. On donne communement l'avantage à Telemaque, & il le faut avoüer, cet Ouvrage est incomparable. L'Auteur d'Aristonoüs a pris l'idée, le style & la morale du premier, ainsi s'il n'a pas la gloire de l'invention, il a du moins l'avantage d'avoir trouvé le secret d'imiter un homme qui paroissoit inimitable.

LES AVANTURES D'ARISTONOÜS.

SOPHRONIME ayant perdu les biens de ses Ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en consoloit par sa vertu dans l'Ile de Delos. Là il chantoit sur une Lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore : il cultivoit les Muses, dont il étoit aimé ; il recherchoit curieusement tous les secrets de la nature, le cours des astres, & des cieux, l'ordre des élemens, la structure de l'Univers, qu'il mesuroit de son compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux ; mais sur tout il s'étudioit lui même, & s'appliquoit à orner son ame par la vertu : ainsi la fortune en voulant l'abattre l'avoit élevé à la véritable gloire, qui est celle de la sagesse.

Pendant qu'il vivoit heureux sans bien dans cette retraite ; il apperçoit un jour sur le rivage de la mer un vieillard venerable, qui lui étoit inconnu : c'étoit un Etranger, qui venoit d'aborder dans l'Ile. Ce Vieillard admiroit les bords de la mer dans laquelle il sçavoit que cette Ile avoit été autrefois flottante ; il consideroit cette côte où s'élevoient au dessus des sables & des rochers, de petites collines toûjours couvertes d'un gason naissant & fleuri ; il ne pouvoit assez regarder les Fontaines pures, & les Ruisseaux rapides qui arrosoient cette délicieuse campagne, il

il s'avançoit vers les boccages sacrez qui environnent le Temple du Dieu ; il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'osent jamais ternir ; & il considéroit déja le Temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colomnes de Jaspe. Sophronime n'étoit pas moins attentif à considerer ce vieillard, sa barbe blanche tomboit sur sa poitrine, son visage ridé n'avoit rien de difforme, il étoit encore exempt des injures d'une vieillesse caduque, ses yeux montroient une douce vivacité, sa taille étoit haute & majestueuse, mais un peu courbe, & un bâton d'yvoire le soutenoit. O Etranger, lui dit Sophronime, que cherchez vous dans cette Ile, qui paroît vous être inconnuë ? si c'est le Temple du Dieu, vous le voyés de loin, & je m'offre de vous y conduire, car je crains les Dieux, & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on fasse pour secourir les Etrangers.

J'accepte, répondit ce Vieillard, l'offre que vous me faites, avec tant de marques de bonté ; je prie les Dieux de récompenser vôtre amour pour les Etrangers, allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le sujet de son voyage ; je m'appelle, dit-il, Aristonoüs, natif de Clazomene ville d'Ionie située sur cette côte agreable, qui s'avance dans la mer, & semble s'aller joindre à l'Ile de Chio, fortunée patrie d'Homere ; je naquis de parens pauvres, quoi que nobles ; mon pere nommé Polystrate, qui étoit déja chargé d'une nombreuse famille ne voulut point m'élever, il me fit exposer par un de ses amis de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'exposa, me nourrit de lait de chevre dans sa maison ; mais comme elle étoit pauvre, dès que je fus en âge de servir, elle me vendit à un Marchand d'Esclaves qui me mena dans la Lycie. Ce

Marchand me revendit à Patare à un homme riche, & vertueux nommé Alcine, & Alcine eut soin de moi dans ma jeunesse ; je lui parus docile, moderé, sincere, affectionné, & appliqué à toutes les choses honnêtes dont on voulut m'instruire ; il me devoüa aux arts qu'Apollon favorise, il me fit apprendre la musique, les exercices du corps, & sur tout l'art de guerir les playes des hommes : J'aquis bien tôt une assez grande reputation dans cet art, qui est si nécessaire, & Apollon qui m'inspira, me découvrit des secrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le succès de ses soins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Polycrate Tiran de Samos, qui dans son incroyable felicité craignoit toûjours que la fortune, après l'avoir si long-tems flatté, ne le trahit cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de délices, il craignoit de la perdre, & vouloit prévenir les moindres apparences de maux ; ainsi il étoit toûjours environné des hommes les plus celebres dans la medecine. Policrate fut ravi, que je voulusse passer ma vie auprès de lui : pour m'y attacher, il me donna de grandes richesses, & me combla d'honneurs : je demeurai long-tems à Samos, où je ne pouvois assez m'étonner de voir que la fortune sembloit prendre plaisir de le servir selon tous ses désirs : il suffisoit qu'il entreprit une guerre, la victoire suivoit de près ; il n'avoit qu'à vouloir les choses les plus difficiles, elles se faisoient d'abord comme d'elles mêmes ; ses richesses immenses se multiplioient tous les jours : tous ses ennemis étoient abbatus à ses pieds, sa santé loin de diminüer devenoit plus forte & plus égale ; il y avoit déja quarante ans que ce Tiran tranquille & heureux tenoit la fortune comme enchainée, sans qu'elle osât jamais se démentir en rien, ni lui causer le moin-

moindre mécompte dans tous ses desseins. Une prosperité si inouïe parmi les hommes me faisoit peur pour lui ; je l'aimois sincérement ; & je ne pûs m'empêcher de lui découvrir ma crainte, elle fit impression dans son cœur, car encore qu'il fût amolli par les delices, & enorgüeilli de sa puissance, il ne laissoit pas d'avoir quelques sentimens d'humanité, quand on le faisoit resouvenir des Dieux, & de l'inconstance des choses humaines. Il souffrit que je lui disse la verité, & il fût si touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il resolut d'interrompre le cours de ses prosperités par une perte qu'il vouloit se preparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme, qui ne doive en sa vie éprouver quelque disgrace de la fortune ; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque revolution affreuse : moi qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, si je ne détourne ce qui semble me menacer : je veux donc me hâter de prévenir les trahisons de cette fortune flateuse. En disant ces paroles, il tira de son doit son anneau, qui étoit d'un très grand prix, & qu'il aimoit fort ; il le jetta en ma presence du haut d'une tour dans la mer, esperant par cette perte, d'avoir satisfait à la necessité de subir, au moins une fois en sa vie, les rigueurs de la fortune ; mais c'étoit un aveuglement causé par sa prosperité ; les maux qu'on choisit, & qu'on se fait soi-même, ne sont plus des maux ; nous ne sommes affligez que par les peines forcées & imprevües dont les Dieux nous frappent. Polycrate ne sçavoit pas que le vrai moyen de prevenir le fortune étoit de se détacher par sagesse & par moderation de tous les biens fragiles qu'elle donne. La fortune à laquelle il voulut sacrifier son anneau, n'accepta point ce sacrifice, & Policrate malgré lui, parut plus heu-

reux que jamais. Un poisson avoit avallé l'anneau, le poisson avoit été pris, porté chez Polycrate, preparé pour être servi à sa table, & l'anneau trouvé par un cuisinier dans le ventre du poisson fût rendu au Tiran, qui pâlit à la vüe d'une fortune si opiniâtre à le favoriser; mais le tems s'aprochoit où ses prosperitez se devoient changer tout à coup en des adversitez affreuses. Le Grand Roi de Perse Darius fils d'Hystapes entrepit la guerre contre les Grecs; il subjugua bien-tôt toutes les Colonies Grecques de la Côte d'Asie, & des Iles voisines qui sont dans la mer Ægée; Samos fut prise, le Tiran fût vaincu, & Orante, qui commandoit pour le grand Roi, ayant fait dresser une haute croix y fit attacher le Tiran: ainsi cet homme qui avoit joui d'une si prodigieuse prosperité, & qui n'avoit pû même éprouver le malheur qu'il avoit cherché, perit tout à coup par le plus cruel & le plus infame de tous les supplices. Ainsi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande prosperité; cette fortune qui se joue cruellement des hommes les plus élevez, tire aussi de la poussiere ceux qui étoient les plus malheureux: elle avoit précipité Polycrate du haut de sa roüe, & elle m'avoit fait sortir de la plus miserable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens. Les Perses ne me les ôterent point, au contraire ils firent grand cas de ma science pour guerir les hommes, & de la moderation avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprés du Tiran. Ceux qui avoient abusé de sa confiance & de son autorité furent punis de divers supplices. Comme je n'avois jamais fait de mal à personne, & que j'avois au contraire fait tout le bien que j'avois pû faire, je demeurai le seul que les victorieux épargnerent, & qu'ils traiterent honorablement. Chacun s'en ré-

rejouït, car j'étois aimé; & j'avois joui de la prosperité sans envie, parce que je n'avois jamais montré, ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injustice. Je passai encore à Samos quelques années assez tranquillement; mais je sentis enfin un violent desir de revoir la Lycie, où j'avois passé si doucement mon enfance. J'esperois d'y trouver Alcine qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce païs, j'apris qu'Alcine êtoit mort après avoir perdu ses biens, & souffert avec beaucoup de constance les malheurs de sa vieillesse. J'allai repandre des fleurs & des larmes sur ses cendres; je mis une inscription honorable sur son tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ses enfans. On me dit que le seul qui étoit resté, nommé Orciloque, ne pouvant se resoudre à paroître sans biens dans sa patrie, où son pere avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaisseau étranger, pour aller mener une vie obscure dans quelque Ile écartée de la mer. On m'ajoûta que cet Orciloque avoit fait naufrage peu de tems après, vers l'Ile de Carpathe, & qu'ainsi, il ne restoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Aussi-tôt je songeai à acheter la maison où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il possedoit autour. J'étois bien aise de revoir ces lieux, qui me rapelloient le doux souvenir d'un âge si agreable, & d'un si bon maître. Il me sembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premieres années, où j'avois servi Alcine. A peine eus-je acheté de ses creanciers les biens de sa succession, que je fus obligé d'aller à Clazomene. Mon pere Polystrate, & ma mére Phidile, étoient morts, j'avois plusieurs freres qui vivoient mal ensemble; aussi-tôt que je fus arrivé à Clazomene je me presentai à eux avec un habit simple, comme un homme dé-

pourvû de biens, en leur montrant les marques avec lesquelles vous sçavez qu'on a soin d'exposer les enfans. Ils furent étonnez de voir ainsi augmenter le nombre des heritiers de Polystrate, qui devoient partager sa petite succession; ils voulurent même me contester ma naissance, & ils refuserent devant les juges de me reconnoitre: pour punir leur inhumanité je declarai que je consentois à être comme un étranger pour eux, je demandai qu'ils fussent exclus pour jamais d'être mes heritiers. Les juges l'ordonnerent, & alors je montrai les richesses que j'avois aportées dans mon vaisseau; je leur découvris que j'étois cet Aristonoüs, qui avoit aquis tant de tresors auprès de Policrate de Samos, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes freres se repentirent de m'avoir traité si injustement; & dans le desir de pouvoir être un jour mes heritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'insinuër dans mon amitié: leur division fut cause que les biens de nôtre pere furent vendus, je les achetai, & ils eurent la douleur de voir tout le bien de nôtre pere passer entre les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie; ainsi ils tomberent tous dans une affreuse pauvreté; mais après qu'ils eurent assez senti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel, je leur pardonnay, je les reçus dans ma maison, je leur donnay à chacun dequoi gagner du bien dans le commerce de la mer, je les réunis tous, eux & leurs enfans demeurerent ensemble paisiblement chez moi, je devins le pere commun de toutes ces differentes familles; par leur Union, & par leur application au travail, ils amasserent bien-tôt des richesses considerables. Cependant la vieillesse comme vous le voyez, est venüe frapper à ma porte, elle a blanchi mes cheveux, &

ridé

ridé mon visage ; elle m'avertit que je ne joüirai pas long-tems d'une si parfaite prosperité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une derniere fois cette terre qui m'est chere ; & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie, où j'ai apris à être bon & sage, sous la conduite du vertueux Alcine. En repassant par mer, j'ai trouvé un Marchand d'une des Iles Cyclades, qui m'a assuré qu'il restoit encore à Delos un fils d'Orciloque, qui imitoit la sagesse & la vertu de son grand pere Alcine ; aussi-tôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me suis hâté de venir chercher, sous les auspices d'Apollon, dans son Ile, ce précieux reste d'une famille à qui je dois tout. Il me reste peu de tems à vivre : la Parque ennemie de ce doux repos, que les Dieux accordent si rarement aux mortels, se hâtera de trancher mes jours ; mais je serai content de mourir, pourvû que mes yeux, avant que de se fermer à la lumiere, ayent vû le petit fils de mon maître. Parlez maintenant ô vous qui habitez avec lui dans cette Ile, le connoissez-vous ? pouvez-vous me dire, où je le trouverai ? si vous me le faites voir, puissent les Dieux en recompense vous faire voir sur vos genoux les enfans de vos enfans jusqu'à la cinquiéme generation ! puissent les Dieux conserver toute vôtre Maison dans la paix & dans l'abondance, pour fruit de vôtre vertu ! Pendant qu'Aristonoüs parloit ainsi, Sophronime versoit des larmes mêlées de joye & de douleurs. Enfin il se jetta sans pouvoit parler au cou du Vieillard, il l'embrasse, il le serre & il pousse avec peine ces paroles entrecoupées de soupirs ;

Je suis, ô mon pere, celui que vous cherchez : vous voyez Sophronime petit fils de vôtre ami Alcine, c'est moi, & je ne puis douter en vous

écoutant, que les Dieux ne vous ayent envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoissance qui sembloit perduë sur la terre se retrouve en vous seul : j'avois oüi dire dans mon enfance qu'un homme célébre & riche établi à Samos avoit été nourri chez mon grand pere : mais comme Orciloque mon pere qui est mort jeune me laissa au berceau, je n'ai sçeu ces choses que confusément ; je n'ai osé aller à Samos dans l'incertitude, & j'ai mieux aimé demeurer dans cette Ile, me consolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richesses, & par le doux employ de cultiver les muses, dans la maison sacrée d'Appollon : la sagesse qui accoutume les hommes à se passer de peu, & à être tranquilles, m'a tenu lieu jusqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles Sophronime se voyant arrivé au Temple proposa à Aristonoüs d'y faire sa priere, & ses offrandes. Ils firent au Dieu un sacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croissant sur le front entre les deux cornes : ensuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'Univers, qui régle les saisons, qui preside aux sciences, & qui anime le choeur des neuf muses. Au sortir du Temple, Sophronime & Aristonoüs passerent le reste du jour à se raconter leurs avantures. Sophronime reçut chez lui le vieillard, avec la tendresse, & le respect qu'il auroit temoigné à Alcine même s'il eût été encore vivant : le lendemain ils partirent ensemble, & firent voile vers la Lycie. Aristonoüs mena Sophronime dans une fertile Campagne sur le bord d'un autre fleuve, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chasse, couvert de poussiere, a tant de fois plongé son corps, & lavé ses beaux cheveux blonds. Ils trouvérent

le

le long de ce fleuve des peupliers, & des saules, dont la verdure tendre & naissante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiseaux, qui chantoient nuit & jour: le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, brisoit ses flots dans un canal plein de petits cailloux; toute la pleine étoit couverte de moissons dorées; les colines qui s'élevoient en Amphithéatre étoient chargées de seps de vignes & d'arbres fruitiers. Là toute la nature étoit riante & gracieuse; le ciel étoit doux & serain, & la terre toûjours prête à tirer de son sein de nouvelles richesses pour payer les peines du laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronime aperçût une maison simple & médiocre, mais d'une achitecture agreable avec de justes proportions, il n'y trouva ni marbre, ni or, ni argent, ni yvoire, ni meubles de pourpre; tout y étoit propre, & plein d'agrement & de commodité, sans magnificence; une fontaine couloit au milieu de la cour & formoit un petit canal le long d'un tapis verd: les jardins n'étoient point vastes; on y voyoit des fruits & des plantes utiles, pour la nourriture des hommes: aux deux côtez du jardin paroissoient deux boccages, dont les arbres étoient presque aussi anciens que la terre leur mere, & dont les rameaux épais faisoient une ombre impenétrable aux rayons du soleil. Ils entrerent dans un salon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fournissoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que la delicatesse des hommes va chercher si loin & si cherement dans les villes; c'étoit du lait aussi doux que celui qu'Apollon avoit le soin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le Roi Admete; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Illiba en Sicile, ou du mont Aymette

mette dans l'Attique : il y avoit des legumes du jardin, & des fruits qu'on venoit de cüeillir ; un vin plus delicieux que le Nectar couloit des grands vases dans des coupes ciselées. Pendant ce répas frugal, mais doux, & tranquille, Aristonoüs ne voulut point se mettre à table : dabord il fit ce qu'il pût, sous divers pretextes, pour cacher sa modestie ; mais enfin comme Sophronime voulut le presser ; il declara qu'il ne se resoudroit jamais à manger avec le petit fils d'Alcine, qu'il avoit si longtems servi à la même table : voila lui disoit-il où ce sage vieillard avoit accoutumé de manger ; voila, où il conversoit avec ses amis ; voila où il joüoit à divers jeux, voici où il se promenoit en lisant Homere, & Hesiode ; voici, où il se reposoit la nuit. En rapellant ces circonstances, son cœur s'attendrissoit, & les larmes couloient de ses yeux. Après le repas il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ses grands troupeaux mugissans sur le bord du fleuve ; puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages, les brebis bêlantes, & pleines de lait y étoient suivies de leurs petits agneaux bondissans : on voyoit par tout les ouvriers empressez, qui aymoient le travail pour l'interêt de leur maître doux & humain, qui se faisoit aimer d'eux, & leur adoucissoit les peines de l'esclavage.

Aristonoüs ayant montré à Sophronime cette maison, ces esclaves, ces troupeaux, & ces terres devenuës si fertiles par une soigneuse culture, lui dit ces paroles ; je suis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancestres ; me voila content, puisque je vous mets en possession du lieu, où j'ai servi si long tems Alcine. Joüissez en paix de ce qui étoit à lui, vivez heureux, & preparez vous de loin par vôtre

vigi-

vigilance une fin plus douce que la sienne. En même tems il lui fait une donation de ce bien, avec toutes les solemnitez prescrites par les loix ; & il déclare qu'il exclut de sa succession ses héritiers naturels, si jamais ils sont assez ingrats pour contester la donation qu'il a fait au petit fils d'Alcine son bienfaiteur : mais ce n'est pas assez pour contenter son cœur. Aristonoüs avant que de donner sa maison, l'orne toute entiere des meubles neufs, simples, & modestes à la vérité, mais propres, & agréables ; il remplit les greniers des riches présens de Cerés, & le Celier d'un vin de Chio, digne d'être servi par la main de Ganimede à la table du grand Jupiter, il y met aussi du vin Parmenien avec une abondante provision de miel d'Hymette & d'Hybla, & d'huile d'Attique presque aussi douce que le miel même ; enfin il y ajoûte d'innombrables toisons d'une laine fine & blanche comme la neige, riches dépoüilles des tendres brebis qui paissent sur les montagnes d'Arcadie, & dans les gras paturages de Sicile. C'est en cet état qu'il donne sa maison à Sophronime : il lui donne encore cinquante talens Eutoïques, & reserve à ses parens les biens qu'il posséde dans la Peninsule de Clazoméne, aux environs de Smyrne, de Lebede, & de Colophon qui étoient d'un très grand prix. La donation étant faite, Aristonoüs se rembarque dans son vaisseau pour retourner dans l'Ionie, Sophronime étonné, & attendri par des bienfaits si magnifiques, l'accompagne jusqu'au vaisseau les larmes aux yeux, le nommant toûjours son pere, & le serrant entre ses bras. Aristonoüs arriva bien-tôt chez lui, par une heureuse navigation : aucun de ses parens n'osa se plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime : j'ay laissé, leur di-

soit-

soit-il, pour derniere volonté dans mon Testament cet ordre que tous mes biens seront vendus, & distribuez aux pauvres d'Ionie, si jamais aucun de vous s'oppose au don que je viens de faire au petit fils d'Alcine. Le sage vieillard vivoit en paix, & joüissoit des biens que les Dieux avoient accordé à sa vertu : chaque année, malgré sa vieillesse, il faisoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un sacrifice sur le tombeau d'Alcine qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'Architecture, & de la sculpture. Il avoit ordonné que ses propres cendres, après sa mort, seroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles reposassent avec celles de son cher maître. Chaque année au printems, Sophronime, impatient de le revoir, avoit sans cesse les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaisseau d'Aristonoüs qui arrivoit dans cette saison. Chaque année il avoit le plaisir de voir venir de loin au travers des ondes ameres ce vaisseau qui lui étoit si cher, & la venuë de ce vaisseau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaissante au printems après les rigueurs de l'affreux hyver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres ce vaisseau tant désiré : il soupiroit amérement, la tristesse, & la crainte étoient peintes sur son visage, le doux sommeil fuyoit loin de ses yeux, nul mets exquis ne lui sembloit doux, il étoit inquiet, allarmé du moindre bruit, toûjours tourné vers le port, il demandoit à tous momens si on n'avoit point vû quelque vaisseau venu d'Ionie : il en vit un, mais *helas!* Aristonoüs n'y étoit pas, il ne portoit que ses cendres dans une urne d'argent. Amphicles ancien amy du mort, & à peu près du même âge, fidele

fidele executeur de ses dernieres volontez, apportoit tristement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimoient que par leurs sanglots. Sophronime ayant baisé l'Urne, & l'ayant arrosée de ses larmes parla ainsi ; ô Vieillard ! vous avez fait le bonheur de ma vie, & vous me causez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs, je ne vous verrai plus ; la mort me seroit douce, pour vous voir & pour vous servir dans les champs Elysées, où vôtre ombre joüit de la bienheureuse paix que les Dieux justes reservent à la vertu ; vous avez ramené en nos jours la justice, la pieté, & la reconnoissance sur la terre ; vous avez montré dans un siecle de fer, la bonté, & l'innocence de l'âge d'or ; les Dieux, avant que de vous couronner dans le séjour des justes, vous ont accordé icibas une vieillesse heureuse, agreable & longue, mais helas ! ce qui devroit toûjours durer, n'est jamais assez long : Je ne sens plus aucun plaisir à en joüir sans vous. O chere ombre ! quand est-ce que je vous suivrai ? precieuses cendres, si vous pouvez sentir encore quelque chose, vous ressentirez sans doute le plaisir d'être mêlées à celles d'Alcine, les miennes s'y mêleront aussi un jour ; en attendant, toute ma consolation sera de conserver ces restes de ce que j'ai le plus aimé. O Aristonoüs, non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toûjours dans le fonds de mon cœur ; plûtôt m'oublier moi même, que d'oublier jamais cet homme si aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout !

Après ces paroles entrecoupées de profonds soupirs Sophronime mit l'Urne dans le tombeau d'Alcine ; il immola plusieurs victimes, dont le sang inonda les autels de gason qui environnoient

le

le tombeau; il repandit des libations abondantes de vin & de lait, il brûla des parfums venus du fond de l'Orient, & il s'éleva un nuage odoriferant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais, pour toutes les années dans la même saison, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs; on y venoit de la Carie, heureuse & fertile contrée; des bords enchantez du Meandre, qui se joüe par tant de tours, & qui semble quitter à regret le païs qu'il arrose; des rives toûjours vertes du Gaystre; des bords du Pactole, qui roule sous ses flots un sable doré; de la Pamphylie que Cerés, Pomone, & Flore ornent à l'envi: enfin des vastes plaines de la Cilicie, arrosées comme un jardin, par les torrens qui tombent du mont Taurus toûjours couvert de neiges. Pendant cette fête si solemnelle les jeunes garçons, & les jeunes filles, vêtuës de robes trainantes de lin, plus blanches que les lys, chantoient des hymnes à l'honneur d'Alcine & d'Aristonoüs, car on ne pouvoit loüer l'un sans loüer l'autre, ni separer deux hommes si étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'est que dès le premier jour, pendant que Sophronime faisoit les libations de vin & de lait, un mirthe d'une verdure & d'une odeur exquise, naquit au milieu du tombeau; & éleva tout à coup sa tête touffue, pour couvrir les deux Urnes de ses rameaux, & de son ombre: chacun s'écria qu'Aristonoüs en recompense de sa vertu avoit été changé par les Dieux en un arbre si beau: Sophronime prit soin de l'arroser lui même, & de l'honorer comme une divinité: cet arbre loin de vieillir se renouvelle de dix ans en dix ans, & les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille que la vertu, qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes, ne meurt jamais.

FIN.

Bt. for Fruit Fund
for Dr. G.S. Gordon
books. L.F. P.

F

